P. LOUIS PERROY

LE BIENHEUREUX PÈRE
CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
1641-1682

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

LE BIENHEUREUX PÈRE

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1641-1682

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Montée du Calvaire. In-8° couronne (95ᵉ édition).

L'Humble Vierge Marie. *Elévations sur les Mystères de sa vie*, in-8° couronne (53ᵉ édition). . . . .

Le Royaume de Dieu. In-8° couronne (30ᵉ édition).

Vers l'Amour de Dieu. *Cantiques du voyage*, in-8° couronne (6ᵉ édition). . . . .

Le tragique Quotidien. *Pensées. — Drames. — Nouvelles*, in-8° couronne . . . .

La chanson de la Gloire. *Poème patriotique*, in-18° couronne (2ᵉ édition) . . . .

Le Sablier. In-8° couronne (35ᵉ édition). . . . . . .

Vita. *Poème*, in-16 jèsus (2ᵉ édition) . . . .

Cum Sanguine. In-8° couronne (2ᵉ édition) . . . . .

Le Poème de la Mer. In-8° couronne (2ᵉ édition). . .

Antigone. *Trois actes en vers d'après la tragédie de Sophocle*, in-16 . . . .

Lettres de partout (1905-1907). . . . .

Jeanne d'Arc. *Poème dramatique*, cinq actes. . . . .

Macbeth, in-16 . . . .

En préparation

Portes closes. . . . .



Le P. Claude DE LA COLOMBIÈRE
d'après un portrait de famille
appartenant à M. le Comte Lombard de Buffières.

P. LOUIS PERROY

LE BIENHEUREUX PÈRE

Claude de la Colombière

de la Compagnie de Jésus

1641-1682

« *Je t'enverrai mon fidèle serviteur et parfait ami.* »

PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR A MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-EDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

—

1929



Le P. Claude de la Colombière
d'après un portrait de famille
appartenant à M. le Comte Lombard de Buffières.

P. LOUIS PERROY

LE BIENHEUREUX PÈRE

Claude de la Colombière

de la Compagnie de Jésus

1641-1682

« *Je t'enverrai mon fidèle serviteur et parfait ami.* »

PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR A MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.

PARIS (VIe)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-EDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

—

1929

Nihil obstat :

A. Chauvin, S. J.

Imprimatur :

H. Odelin,
Vic. gen.

Parisiis, die 5ª januaris 1923.

AVANT-PROPOS

Plusieurs historiens ont déjà écrit la vie du V. Père de la Colombière. Celle en dernière date du P. Pierre Charrier réunit en ses deux volumes assez compacts, tout ce qu'on pouvait trouver de documents sur le sujet.

C'est dans cette mine vraiment riche et complète que nous avons puisé, pour écrire cette biographie.

Notre but en nous inspirant largement du travail du Père Charrier n'a été que de mettre à la portée de tous, les enseignements qui ressortent de cette si courte et si précieuse existence.

L'abondance des matières, la richesse même des documents, la multiplicité des références qui faisaient de l'ouvrage du Père Charrier un ouvrage de vraie valeur, au point de vue historique, noyaient peut-être un peu trop la

Nihil obstat :

A. CHAUVIN, S. J.

Imprimatur :

H. ODELIN,
Vic. gen.

Parisiis, die 5a januaris 1923.

AVANT-PROPOS

Plusieurs historiens ont déjà écrit la vie du V. Père de la Colombière. Celle en dernière date du P. Pierre Charrier réunit en ses deux volumes assez compacts, tout ce qu'on pouvait trouver de documents sur le sujet.

C'est dans cette mine vraiment riche et complète que nous avons puisé, pour écrire cette biographie.

Notre but en nous inspirant largement du travail du Père Charrier n'a été que de mettre à la portée de tous, les enseignements qui ressortent de cette si courte et si précieuse existence.

L'abondance des matières, la richesse même des documents, la multiplicité des références qui faisaient de l'ouvrage du Père Charrier un ouvrage de vraie valeur, au point de vue historique, noyaient peut-être un peu trop la

physionomie déjà si effacée du Père de la Colombière.

Si la science n'y perdait pas, la piété était quelque peu déconcertée.

A l'heure où toutes nos espérances rêvent de voir enfin sur les autels le fidèle serviteur et parfait ami du Cœur de Jésus, nous avons cru intéresser cette piété chrétienne, en dégageant des événements, tout en la laissant dans son cadre historique, la figure si haute, si distinguée, si surnaturellement sympathique du Père de la Colombière.

Le tenter n'est pas sans doute avoir pleinement réussi, mais c'est avoir voulu apporter une lumière de plus à l'auréole du grand serviteur de Dieu, et par le fait même à la gloire du Cœur de Jésus.

LE PÈRE

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1641-1682

Le 4 août 1901, Léon XIII, patronant hautement la cause de béatification du P. Claude de la Colombière, daignait dire : « Qu'y a-t-il de plus opportun, qu'y a-t-il de plus désirable qu'il nous soit donné d'élever un jour aux honneurs des Saints celui qui fut l'insigne propagateur et défenseur de la très sainte et très salutaire dévotion au divin Cœur de Jésus. »

LE PÈRE
CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1641-1682

> « Je t'enverrai mon fidèle serviteur et parfait ami. »
>
> N. S. à MARGUERITE-MARIE.

CHAPITRE PREMIER

La famille et les premières années.

« Étant une fois, dit sainte Marguerite-Marie Alacoque, devant le Saint Sacrement un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour pour moi, et me sentis touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour.

« Il me dit : — Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai demandé tant de fois... C'est que le premier vendredi, après l'octave du Saint Sacrement, soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'honneur par une amende

honorable, communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il était exposé sur les autels.

— Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? A une chétive créature et pauvre pécheresse, que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein... Vous avez tant d'âmes généreuses pour exécuter vos desseins.

— Hé ! pauvre innocente que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts ? Que c'est ordinairement sur les petits et pauvres d'esprits que je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes ?

— Donnez-moi donc, lui dis-je, le moyen de faire ce que vous me commandez.

« Pour lors il m'ajouta : —Adresse-toi à mon serviteur le Père de la Colombière et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion, et pour donner ce plaisir à mon divin Cœur.

Qu'il ne se décourage point pour les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas ; mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie entièrement de soi-même, pour se confier uniquement à moi. »

C'est l'histoire de ce fidèle et parfait serviteur de Jésus-Christ que nous nous proposons d'écrire.

Toute la moelle en est pour ainsi dire dans les paroles mêmes adressées à Marguerite-Marie. Nous y voyons déjà ce qu'était aux yeux de Dieu le Père de la Colombière : un serviteur; la mission qu'il devra remplir : donner un plaisir au Cœur de son Maître en faisant connaître ce Cœur tout aimant, si peu aimé; le courage qu'il lui faudra déployer : il rencontrera des difficultés, elles ne lui manqueront pas. Enfin, comment, en dehors de sa science théologique, son expérience des voies de Dieu lui sera d'un grand secours : car « il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie entièrement de soi-même, pour se confier uniquement à moi ».

Celui qui, à la fin de sa grande retraite du troisième an de Noviciat écrivait : « J'ai résolu de m'abandonner tellement à Dieu que je ne me mette nullement en peine de ma conduite, reposant doucement en ses bras, espérant qu'il conduira tout par sa bonté de telle sorte que tout réussira à sa gloire », celui-là était bien l'ouvrier préparé par la main du Seigneur et qui saura tout vouloir et tout oser, tout entreprendre et tout endurer, pour le service et le plaisir de son unique Maître.

Claude Colombier de la Colombière naquit le 2 février 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon, de Bertrand de la Colombière, notaire royal audit lieu, et de Marguerite Coindat.

C'était le troisième enfant d'une famille qui devait en compter jusqu'à sept.

Les la Colombière étaient d'origine bourguignonne et de Chalon-sur-Saône. Une maison relativement moderne qui porte toujours le nom de la Colombière est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne demeure dite des Gaudes, celle du XIVe siècle, berceau de la race.

Dans l'église cathédrale de Chalon, aujourd'hui Saint-Vincent, autrefois sous le vocable de saint Etienne, on voit encore les anciennes armoiries de la famille : trois pigeons ou colombes d'argent armées becs, ongles et pieds de gueule sur champ d'azur ; dans la suite les la Colombière ajoutèrent à ce blason un chevron d'or.

Vers l'an 1392, à la suite des brigandages que commettaient les Tards-Venus, aventuriers de toutes nations qui, après la paix de Brétigny (1360), s'étaient jetés sur la France entière, la ville de Chalon ayant été spécialement dévastée et la maison de la Colombière rasée par les brigands, la famille se réfugia dans le Dauphiné, à Valence.

Au début du siècle suivant une branche se détacha du tronc principal, et vint se fixer à Saint-Symphorien d'Ozon.

Dès 1429 on trouve, en effet, un Jean de la Colombière notaire en cette petite ville ; ses descendants occupèrent la charge et le pays jusqu'en 1650, époque à laquelle Bertrand, le père de Claude, décida d'aller se fixer à Vienne.

Saint-Symphorien était d'ailleurs un pays agréable, aux lignes calmes.

Quand on arrivait de Vienne, la petite ville vue du haut de la route semblait reposer au fond d'une large coupe de verdure que traversait la rivière de l'Ozon.

De grandes prairies, marécageuses un peu, s'étendaient tout autour jusqu'à de petits coteaux « assez en bel air », dit un vieux manuscrit, et à l'horizon se dressait la crête souvent neigeuse des monts de la Savoie.

La grande route royale de Marseille à Lyon passait au travers du pays et coupait la rivière sur un pont de bois, le seul qui existât, encore s'écroula-t-il plus d'une fois, emporté par les crues assez fréquentes, ou sous le poids, rapportent les chroniques locales, « des grands attirats de guerre et de quantité de gens, piétons, cavaliers, soldats de toute sorte qui passaient à

Saint-Symphorien pour aller en Catalogne ou pour en revenir ».

La demeure des la Colombière était bâtie en équerre le long de cette grande route royale, et d'un autre chemin : la rue Neuve. Il reste une branche de l'équerre le long de la route : c'est un amas de maisons de diverse hauteur avec une porte Renaissance et sur lesquelles vient s'appuyer perpendiculairement un vaste bâtiment donnant par derrière dans le parc.

On y voit encore un grand escalier et deux larges pièces, dont l'une serait la chambre du P. Claude.

Une partie de l'ancienne demeure longeant la route a été remplacée au XIXe siècle par une haute et belle construction.

A gauche de la grille d'entrée de cette nouvelle demeure se trouve la petite chapelle. On y accède par un escalier extérieur à rampe de fer.

Sur l'autel se voit encore un rétable de bois tout uni au fronton duquel on peut lire : « *Soli Deo Honor et Gloria.* »

Un tableau du Christ en croix occupe le centre du rétable.

C'est en cette chapelle que le P. de la Colombière célébra la messe durant les divers séjours qu'il fit dans sa famille.

Un parc aux allées droites traversant des pelouses et plantées d'arbres s'étendait aux abords de la maison.

Tout cet ensemble de constructions et de jardins donnait l'impression d'une vie aisée et tranquille plus encore que luxueuse, bien que, selon la tradition, la famille de la Colombière ait possédé de grandes richesses (1).

L'église du pays était basse, humide, sans cachet ancien. Du temps de l'enfance de Claude, elle devint encore plus misérable ; les protestants avaient dépouillé le temple saint, fondu les orgues; l'incurie des pasteurs et des consuls ne faisait qu'augmenter les dégâts.

« Il est honteux et surtout odieux à voir, disent certains rapports de l'époque, que la maison de Dieu soit en tel état que quand il pleut, il n'y a lieu en elle où l'on puisse se mettre à couvert. »

C'est dans cette pauvre église que le petit Claude commença de prier.

De ses dix premières années nous ne savons rien : les plus grands fleuves ont des sources

(1) Cet immeuble et les jardins attenants, qui étaient la propriété de M. le Comte de Buffière, ont été vendus récemment à la Municipalité.

Il est regrettable qu'une demeure si pleine de souvenirs ait échappé à la Compagnie de Jésus.

cachées. Ainsi celui qui ne devait avoir d'extraordinaire que son extraordinaire humilité, y était préparé de loin par cette existence humble, secrète, semblable en tout à celle des garçons de son âge et de sa condition. C'était au reste un enfant doux, calme, plutôt un peu timide ; il vit naître après lui trois frères, René, Floris et Joseph, une sœur Marguerite. Toute cette petite famille s'élevait jour à jour dans la crainte de Dieu, l'aisance des rapports, la douce gaieté de ceux qui se supportent, s'entendent, se dévouent en s'aimant : ceci pour nous mieux faire comprendre la peine que le jeune Claude ressentira si vivement, quand à dix-sept ans il devra quitter son foyer où tant de cœurs amis avaient entouré son enfance. « J'avais, écrira-t-il un jour à Mme de Lyonne, qui refusait de donner sa fille à Dieu, une horrible aversion pour la vie dans laquelle je me suis engagé quand je me fis religieux.

« Et je n'ai guère vu personne qui ne fît ce pas avec d'étranges répugnances, à la réserve de ces jeunes enfants que Dieu enlève du monde sans savoir ce qu'ils font, parce qu'ils n'auraient pas assez de force pour surmonter les difficultés, s'ils les voyaient. »

Indépendamment de l'austérité qu'il pressen-

tait en son nouvel état, la douceur de la maison où il avait vécu ne pouvait-elle pas justifier la peine intense qu'il éprouvait à la quitter?

En 1650, — Claude avait alors 9 ans, — Bertrand de la Colombière ayant acheté une charge d'Elu dans l'Election de Vienne, vint s'établir en cette ville avec tous les siens; mais il conserva toujours la demeure de Saint-Symphorien comme une maison de campagne où il se retirait pour le repos des vacances.

La famille se composait alors du père, de la mère, d'Humbert le fils aîné, de Claude, de Floris, plus tard archidiacre de Vienne, et de Marguerite, celle qui devait mourir Visitandine à Condrieu en 1734. Une petite fille Ysabeau était morte en bas âge un an avant la naissance de Claude; un fils René était mort également quelques jours après son baptême; un dernier enfant naîtra l'année suivante (1651) à Vienne dans la nouvelle résidence de la famille. Il deviendra avocat distingué, puis prêtre de la Société de Saint-Sulpice. Envoyé comme missionnaire au Canada, il y mourut en 1723, dans la ville de Québec.

Dans le pays on appelait couramment la famille de la Colombière « la famille des saints ».

CHAPITRE II

L'Education.

Pour tous ces jeunes enfants qui venaient de Saint-Symphorien Vienne semblait une capitale presque opulente.

C'était au moins la grande ville, *Pulchra Vienna*, comme disait l'épigramme de Martial, la Vienne séduisante et belle avec ses sept collines, ses multiples églises, son fleuve large, abondant et ses ruines romaines.

Il n'était pas possible que de jeunes imaginations ne fussent pas frappées de la différence.

Les belles solennités de la Cathédrale de Saint-Maurice, où les cent officiants du Chapitre donnaient forcément au culte divin une incomparable splendeur, l'église de Saint-André-le-Bas, de Saint-André-le-Haut, la Collégiale de Saint-Pierre..., dans un ordre plus profane les souvenirs de Pilate, légendairement attachés à la Spina du Cirque appelée aujourd'hui l'Aiguille, le temple d'Auguste et de Livie, les monts

abrupts qui dominent la ville, les coteaux fertiles et ombragés où étaient autrefois les jardins de plaisance des Empereurs et qui s'étendaient de l'autre côté du fleuve : tout cet ensemble de monuments, de rues, de chapelles, de places et de promenades devait singulièrement faire oublier les champs, les vignes, les routes boueuses, l'église misérable, le vieux pont de bois toujours branlant quand il n'était pas rompu,... tout ce qui formait enfin la physionomie un peu commune de la petite patrie, Saint-Symphorien.

Bertrand de la Colombière habita tout d'abord sur la paroisse de Saint-André-le-Bas.

La tradition a conservé le souvenir de l'emplacement de sa maison.

Elle était située au coin de la rue de la Chaîne et de la Place du Palais, en face de ce petit temple d'Auguste et de Livie, actuellement dégagé, et qui, du temps de Claude de la Colombière, servait de chapelle de secours sous le vocable de Notre-Dame de la Vie.

Non loin de là se trouvait le pont qui reliait Vienne à Sainte-Colombe. C'était l'un des plus anciens de la Gaule. Il s'écroula en 1651 presque dès l'arrivée des la Colombière. Ce fut probablement le premier événement sensationnel que

retinrent les jeunes enfants. Ce pont ne fut rétabli qu'en 1825. Pendant près de deux siècles un bac à traille assura le service des deux rives.

Des fenêtres de la maison on pouvait apercevoir, faisant saillie sur la place, la vieille tour du roi Bozon.

L'église de Saint-André-le-Bas, « l'une des productions les plus pures du style roman au XIIe siècle », était proche des bords du fleuve, à l'endroit où la Gère se jette dans le Rhône.

Est-ce dans cette église abbatiale, où jadis Clément V, le premier Pape d'Avignon, célébra pour la première fois la solennité du Saint Sacrement que le petit Claude fit sa première communion ?

Nous inclinerions à le penser ; dès leur neuvième année les enfants du diocèse de Vienne étaient admis à s'approcher de la Sainte Table.

La piété des parents de Claude nous autoriserait à croire qu'on ne dut pas le faire plus longtemps attendre (1).

(1) Peut-être est-ce en souvenir de ce passage du Pape Clément V que le culte de l'Eucharistie s'était singulièrement développé à Vienne, au point même que la ville avait, dès le milieu du XVIe siècle, ajouté à son blason, où s'étalait « un orme arraché sur un champ d'or », les pièces qui figuraient aux armes de la Confrérie du Corps-de-Dieu : un calice et une hostie.

Plus tard ces armoiries furent modifiées ; un décret municipal de

Les Jésuites avaient un collège au sommet de la colline dominant la ville et bâti sur l'emplacement des jardins du Palais des Empereurs : il se pourrait aussi que l'enfant y ait fait sa première communion.

Ce que nous savons sûrement, c'est qu'en octobre 1650, il fut envoyé à Lyon, bien qu'il n'eût pas encore dix ans, pour entrer au petit collège de Notre-Dame de Bon-Secours, tenu par les Jésuites sur la colline de Fourvière.

Il est probable qu'il y fut admis sur la présentation de M. Loubat-Carles, trésorier général, très ami des Pères, et qui se trouvait être le parrain de Mme de la Colombière. A ce titre le nouvel élève dut être bien accueilli.

On avait ouvert ce petit collège pour faciliter l'éducation des enfants dont les parents habitaient Fourvière et la rive droite de la Saône.

Le collège de la Trinité était loin ; il n'y avait alors qu'un pont sur la rivière, forcément encombré les jours de marché... la traversée de la Saône au milieu de cette foule de piétons et de voitures avait paru dangereuse pour les jeunes enfants, et l'on s'était décidé à établir

1887 supprima ces attributs trop religieux ainsi que la devise « *Vienna civitas sancta* », et ne garda que l'orme primitif avec l'ancienne devise : « *Vienna urbs senatoria* ».

ainsi une annexe du collège de la grande ville.

Vingt religieux y habitaient et y enseignaient; le Père de Rhodes le gouvernait comme recteur. L'église était très fréquentée par les parents des élèves, et, selon le témoignage d'un auteur contemporain, « les belles congrégations dont les RR. PP. sont les directeurs (elles étaient au nombre de trois) tiennent doucement enchaînée toute la jeunesse ».

Mais le collège n'était qu'un externat : le jeune Claude dut donc chercher un gîte ou chez des parents ou chez des amis. Nous ne savons pas lesquels des deux l'ont hospitalisé pendant les trois années que durèrent ses premières études.

Il y resta jusqu'à la fin de l'année scolaire 1653, parcourut ainsi les trois classes de grammaire et, en octobre de la même année, âgé de près de treize ans, il commençait à la Trinité ses humanités.

Il y a peu d'événements marquants dans la vie monotone des jeunes écoliers. Un fait cependant paraît avoir frappé le petit Claude, puisqu'il en rappelait plus tard le souvenir dans ses prédications. Le 16 avril 1653 — Claude avait douze ans à peine — mourut le cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, frère du

grand ministre et ancien religieux chartreux (1).

On dit qu'à son lit de mort le pieux prélat répétait : « Oh ! si j'avais passé mes jours dans une cellule... Oh ! qu'il vaudrait bien mieux mourir chartreux que cardinal ! »

Evidemment on rapporta ces paroles aux petits écoliers de Notre-Dame de Bon-Secours : elles ne passèrent pas inaperçues. Plus de vingt ans après, Claude de la Colombière les rappelait dans un de ses sermons devant la duchesse d'York, au Palais Saint-James, à Londres.

Le collège de la Trinité où entrait le jeune humaniste était, on peut le dire, la gloire de la ville de Lyon, on l'appelait communément « le grand collège ».

Ses bâtiments sévères longeaient les bords du Rhône et se multipliaient presque à l'infini dans les rues avoisinantes.

Les professeurs les plus renommés y enseignaient ; on n'a qu'à citer les PP. Labbé, de Rhodes, Claude-François de Challes, Ménestrier, François Pomey, François de la Chaise, pour avoir déjà une idée des célébrités qui s'y succédaient.

(1) Un portrait de ce cardinal en costume de chartreux se trouve actuellement au Musée de l'Hospice de Villeneuve-les-Avignon. Il devait être auparavant dans la chartreuse de cette petite ville. Il est attribué à Philippe de Champaigne.

Aussi les princes étrangers se faisaient-ils comme un point d'honneur de visiter le collège.

En 1658, on put voir les cours de France et de Savoie assister à une représentation scénique donnée en leur honneur.

En 1654, l'archevêque Camille de Neufville, dès le surlendemain de son sacre, allait présider une fête littéraire à la Trinité.

Au mois d'août 1656, c'est la fameuse reine Christine de Suède « vigoureuse amazone chaussée de souliers d'hommes et coiffée d'une perruque poudrée », qui veut elle-même éprouver la mémoire du Père Claude Ménestrier qu'on disait être vraiment prodigieuse. Elle fit venir devant elle le savant religieux ; on prononça à haute voix trois cents mots, aussi bizarres qu'on put les assembler ; le jeune professeur les répéta d'abord dans l'ordre où on les avait prononcés, puis dans l'ordre inverse et enfin dans tel désordre et arrangement qu'on voulut lui imposer.

A toutes ces dates Claude de la Colombière se trouvait au collège de la Trinité.

Avec de tels maîtres, dans une semblable atmosphère de fêtes littéraires, au milieu de tant d'esprits d'élite et d'une pareille et aussi vive émulation, on comprend que le jeune écolier

ne pouvait que parcourir heureusement le cycle de ses études.

Il passa donc cinq ans au collège de la Trinité, où il fit avec succès ses humanités, deux ans de rhétorique et deux ans de philosophie.

« Il avait bien commencé dans les lettres, dira de lui plus tard son préfet de la Trinité, devenu son maître des novices. Il est remarquable pour la philosophie, assurera un autre de ses supérieurs ; enfin, dit son premier panégyriste, le P. de la Pesse, dans la préface de son ouvrage, il acquit dans toutes les études qu'il fit la réputation d'habile homme. »

Et c'est ainsi qu'à dix-sept ans et demi, lorsqu'il sortait de son collège, il présentait, avec une complexion assez robuste, un esprit vif et naturellement poli, un jugement solide, fin et pénétrant, une âme noble, des inclinations honnêtes, de l'adresse même et de la grâce en toute chose.

Tel était le jeune Claude de la Colombière, quand, au mois de septembre 1658, il se rendit à Saint-Symphorien d'Ozon pour y prendre ses vacances — ce devait être les dernières — au milieu d'une famille qui l'attendait impatiemment et dont il méritait à tant de titres la plus vive et la plus légitime affection.

CHAPITRE III

La Vocation.

C'est une grande chose que de vouloir aimer Dieu : si l'entreprise en est difficile, plus difficile encore en sera la réalisation.

Et cependant on voit des âmes à peine ouvertes aux douceurs de la vie, tout sacrifier à cet amour, quitter le monde qu'elles ignorent, se jeter dans une vie austère qu'elles ignorent aussi, et le faire souvent joyeusement, sans arrière-pensée, sans crainte et sans regret. Ce fait est inexplicable à la raison; il faut qu'une force divine enlève ces jeunes âmes et les transporte : c'est la vocation.

Claude de la Colombière n'avait pas dix-huit ans quand il rentrait dans sa famille, ses études terminées.

Or il arrivait à Saint-Symphorien avec une grande pensée, un grand projet, un grand amour aussi. Il voulait se donner à Dieu dans la Compagnie de Jésus.

Depuis plus de sept années qu'il était en contact avec les religieux de cet ordre, il avait eu le temps de voir, de se pénétrer, de peser le pour et le contre ; on peut dire de sa vocation qu'elle a été en quelque sorte classique.

Elevé dès son enfance par une famille toute chrétienne, passant à sa dixième année entre les mains de religieux qui avaient déjà fait leur preuve en matière d'éducation, intelligent, pieux sans outrance, ayant suivi normalement et non sans éclat tout le cycle de la formation intellectuelle et surnaturelle, la vocation venait en cette âme comme la fleur et le fruit se forment au point précis de la branche qui peut les porter. L'appel de Dieu dut se faire sentir, pressant assurément, mais sans violence, et il n'est pas dit que cette vocation, comme le sont tant d'autres, ait été tourmentée, combattue, enlevée de haute lutte comme avec des larmes et du sang.

Cependant ce sentiment de répulsion dont nous avons parlé plus haut indiquerait que ce ne fut pas une route toute unie qui le mena au noviciat.

Pour qu'un homme pondéré comme l'était le Père de la Colombière ait pu confidemment avouer « cette aversion horrible » qu'il ressentait pour la vie qu'il allait embrasser, il fallait bien que la répugnance fût vive et désolante à ce

jeune homme de dix-sept ans, avide de se donner sans doute, désireux peut-être de se retenir en même temps, dans tous les cas, souffrant profondément à la pensée de ce qu'il allait quitter.

Il écrira plus tard : « On ne donne pas l'idée de l'état religieux quand on nous parle des douceurs et des avantages qu'on y rencontre ; on représente la religion comme un paradis terrestre ; moi je pense, au contraire, que tout l'avantage de l'état religieux consiste à souffrir ; pour moi, je le considère comme le purgatoire, le lieu où l'on souffre beaucoup et où l'on espère encore plus. » Il semble donc qu'il n'ait pas eu l'illusion de prendre un train de plaisir en entrant en religion : cependant, avec son grand bon sens éclairé de Dieu, il reconnaîtra qu'il faut arriver dans cette vie austère à aimer ce qu'on doit pratiquer.

« Ce qui fait une personne religieuse, dit-il, c'est le vœu ; mais ce qui la fait bonne religieuse, c'est l'amour des choses qu'elle a vouées. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a que cet amour qui nous puisse porter à les pratiquer avec beaucoup de constance ».

Toute la vie spirituelle du Père de la Colombière, nous le verrons, se développera, évoluera, se perfectionnera entre ces deux pôles : la

connaissance exacte de ce qu'est la vie religieuse, une souffrance sagement organisée ; l'amour de cette souffrance et de ce qui la cause parce que c'est la volonté de Dieu, et que souffrir pour faire une volonté divine, c'est lui donner la marque la plus sincère de notre singulier attachement.

En attendant qu'il arrivât à ce haut degré de perfection, dont il ne voyait la réalisation qu'en une vision lointaine, ce jeune homme, en dépit de ses répugnances et à cause déjà de tout son amour pour Dieu, s'ouvrit résolument à ses parents de son projet, et demanda leur consentement. Nous n'avons pas de preuve que Claude ait rencontré une première et vive résistance à son dessein; si on lui opposa les objections que l'on oppose en pareille occasion, elles furent facilement résolues.

Le père de famille qui, vu l'âge de son fils, aurait pu le faire, ne demanda ni temps pour étudier ce projet, ni carrière profane à embrasser pour l'éprouver.

L'appel de Dieu était pour ces grands chrétiens d'alors un tel honneur, qu'il ne venait même pas à la pensée qu'on pût le discuter.

Il est vrai que toute la vie de Claude semblait justifier cet appel, ce qui simplifiait ainsi les

atermoiements de la prudence humaine. On se réserva donc seulement quelques semaines pour jouir encore de cet enfant, et pour que lui-même pût goûter une dernière fois les joies si douces de la vie de famille, et l'autorisation du Père Provincial de Lyon, le R. P. Laurent Grannon, ayant été obtenue, il fut décidé que Claude entrerait au Noviciat d'Avignon vers la fin d'octobre de cette même année 1658.

Ce qui peut nous faire supposer qu'il fut accompagné par son père, c'est que les minutes du notaire de Bertrand ne notent aucune affaire de son client entre le 22 et le 29 octobre : tandis que les jours qui avoisinent ces dates, il y a des traces d'actes importants d'achat ou de vente réalisés à Saint-Symphorien même par M. de la Colombière.

Les voyageurs durent vraisemblablement partir vers le 23, et le 25 avec un jeune novice de vingt ans, Jean Lagaste, qu'on avait pris en cours de route à Condrieu, Claude entrait au Noviciat Saint-Louis d'Avignon.

Le catalogue de la Compagnie porte pour cette année 1658-1659 la mention suivante :

Claude Colombier	Entrée	Pays	Age
	25 octobre	Vienne	17 ans

Etudes de rhétorique 2 ans, de philosophie 2 ans.

Pendant ses premières années de vie religieuse jusqu'à son départ pour Paris où il sera ordonné prêtre, Claude ne portera sur les catalogues que son nom patronymique, Colombier.

CHAPITRE IV

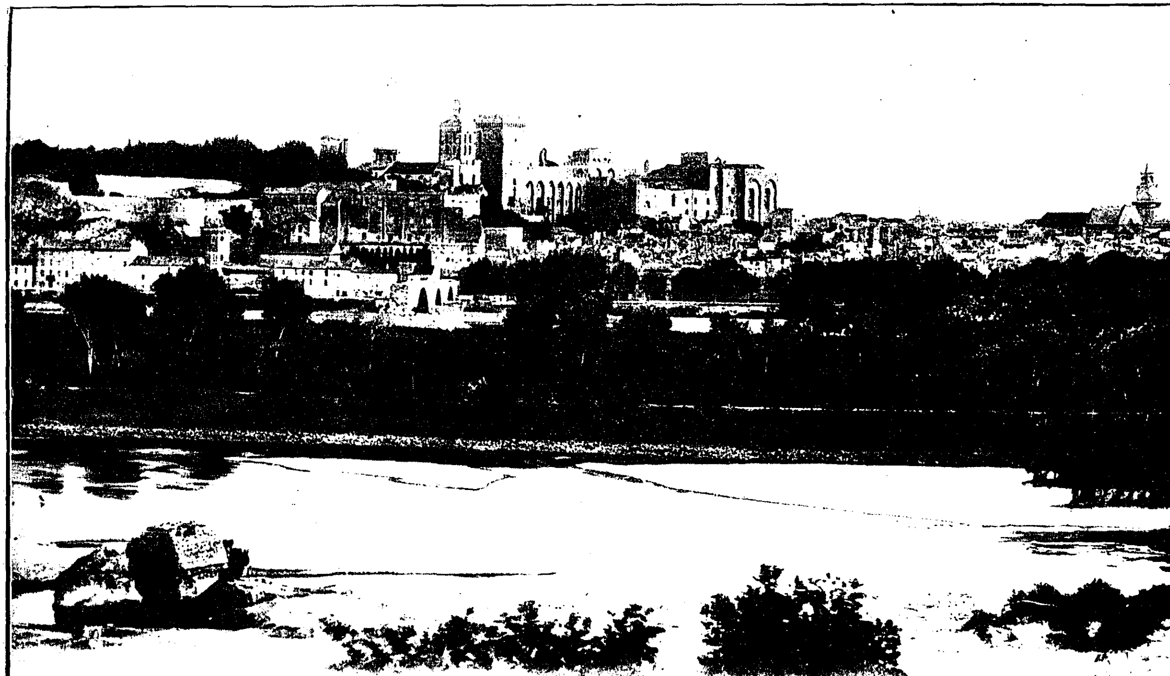
Le Noviciat.

Ceux qui n'ont pas vu Avignon ne peuvent se faire une idée du charme et de la beauté de la ville, quand on y arrive par les routes qui longent le Rhône.

Parmi tous les tableaux capables d'éveiller en nous ces agréables impressions, celui de Joseph Vernet, ancien élève du collège d'Avignon, peint en 1757, restera longtemps le paysage sans rival, que n'ont pu atteindre ni dépasser les peintres contemporains.

C'est précisément ce paysage que nos trois voyageurs devaient voir et admirer, s'ils arrivaient du Dauphiné par la rive droite du fleuve.

« Quand on s'arrête auprès de la tour Philippe-le-Bel à Villeneuve, dit M. Alphonse Rastoul, qui semble décrire la peinture même de Joseph Vernet, on voit à ses pieds les deux bras du



Avignon : La ville et le Palais des Papes.

CHAPITRE IV

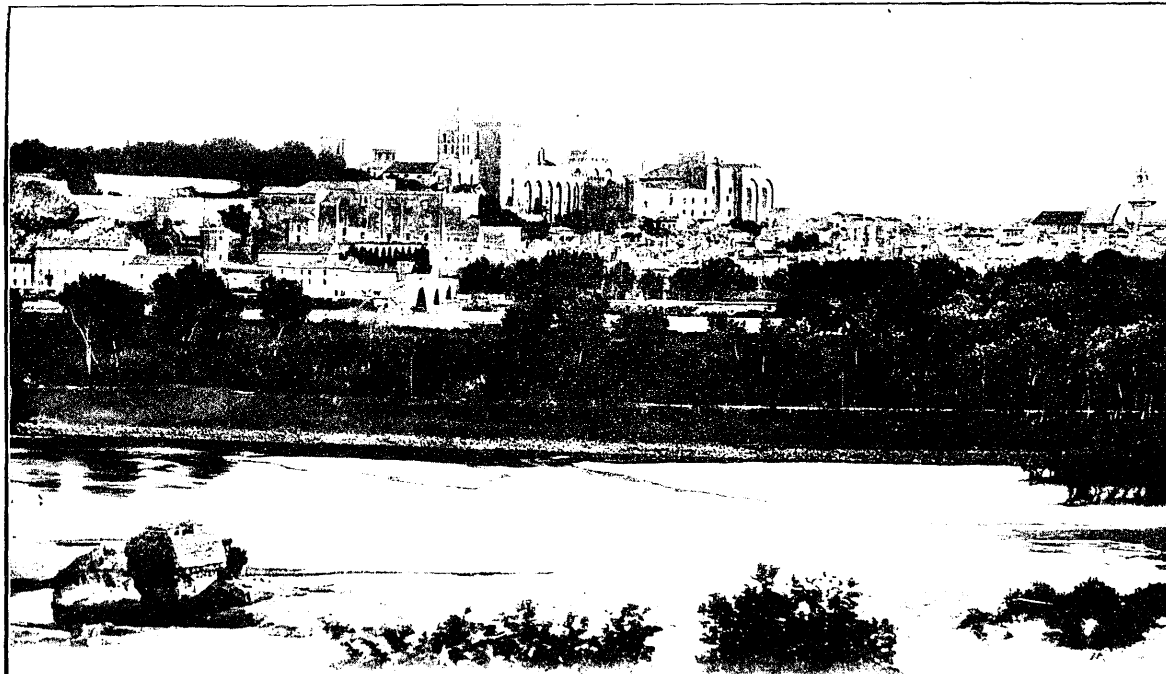
Le Noviciat.

Ceux qui n'ont pas vu Avignon ne peuvent se faire une idée du charme et de la beauté de la ville, quand on y arrive par les routes qui longent le Rhône.

Parmi tous les tableaux capables d'éveiller en nous ces agréables impressions, celui de Joseph Vernet, ancien élève du collège d'Avignon, peint en 1757, restera longtemps le paysage sans rival, que n'ont pu atteindre ni dépasser les peintres contemporains.

C'est précisément ce paysage que nos trois voyageurs devaient voir et admirer, s'ils arrivaient du Dauphiné par la rive droite du fleuve.

« Quand on s'arrête auprès de la tour Philippe-le-Bel à Villeneuve, dit M. Alphonse Rastoul, qui semble décrire la peinture même de Joseph Vernet, on voit à ses pieds les deux bras du



Avignon : La ville et le Palais des Papes.

Rhône entourant l'île de la Barthelasse, qui s'échappe des eaux comme une corbeille de verdure et de fleurs. A gauche, les arches du pont rompu de Saint-Bénézet dont quelques-unes en ruines s'aperçoivent au milieu de l'île entre les touffes des aubes et des vernes ; à l'horizon lointain le mont Ventoux souvent couronné de neige ; en face les remparts avec tours, machicoulis, créneaux, aux teintes de feuilles mortes se détachant sur les ormeaux sombres ou les verts platanes des promenades ; au-dessus des remparts les clochers nombreux, les toits irréguliers des maisons que dominent le Rocher des Doms, l'église Métropolitaine de Notre-Dame, l'ancien archevêché et enfin le palais des Papes, construction unique en Europe, vaste carrière de pierres dont les énormes tours s'enlacent, se groupent, unies par de gigantesques arcades », changeant de couleur selon les heures du jour et prenant au coucher du soleil des teintes d'or fauve, de rose doré, de mauve ou de vert pâle qui défient l'imagination des poètes et désespèrent les peintres essayant vainement de les reproduire sur leur toile.

Lorsque Claude de la Colombière entrait au noviciat, le fameux pont d'Avignon, long de 900 mètres, reliait encore les deux rives du Rhône.

A partir de 1680, on cessa de le réparer et il tomba peu à peu en ruines. C'est sous les arches qui traversaient l'île de la Barthelasse que les jours de fêtes et les dimanches le menu peuple aimait à venir danser, d'où la chanson légendaire dont le vrai texte devrait être :

Sous le Pont d'Avignon
Tout le monde danse en rond.

Ce n'est pas, en effet, semble-t-il, sur un pont large de quatre mètres seulement, sans parapet, envahi par les piétons et les cavaliers, qu'auraient pu s'organiser ces rondes populaires (1).

La fondation du Noviciat des Jésuites remontait à saint François de Borgia. « L'an 1571, rapporte le Diarium du collège de la Compagnie, le Père de Borgia, étant général, accompagnait le cardinal Alexandrin légat en France du Pape Pie V, et passant dans cette ville il demeura quelques jours en son collège et y fonda le premier Noviciat qui ait été en France. » Déjà la première résidence de Jésuites établie en notre pays l'avait été à Avignon même, et du vivant de saint Ignace en 1555. Les P. Ponce Cogordan et Jules Onufris étaient alors venus avec le Cardinal Farnèse.

(1) A. Hallays, *les Villes célèbres*, Avignon.

Le collège fondé en 1564 était certainement l'un des premiers établis en France.

Et nous savons que le collège actuel de Saint-Joseph a été ouvert le 2 janvier 1850, trois mois avant la loi donnant la liberté d'enseignement.

Avignon dans les annales de la Compagnie de Jésus en France tient le record des prémices pour les fondations.

La maison de Noviciat où entrait le jeune Claude de la Colombière était due à la générosité de très noble Dame d'Ancezune de Caderousse (1), veuve du Marquis de Saint-Chaumont. Grâce à ses dons généreux, les Jésuites purent acheter des terrains non loin des remparts de la ville, y bâtir un vaste établissement où ils transportèrent leur Noviciat, trop à l'étroit dans le collège.

L'église terminée en 1611 existe encore telle qu'elle était du temps de Claude de la Colombière. Construite à peu de choses près sur le modèle de Saint-André du Quirinal de Rome, elle forme une croix grecque surmontée d'un dôme surplombant lui-même un autel de marbre blanc dédié à saint Louis.

(1) Au collège Saint-Joseph d'Avignon on conserve le portrait de cette insigne bienfaitrice. Mme d'Ancezune fut enterrée devant la table de communion de l'église du noviciat ; on voit encore sa pierre tombale.

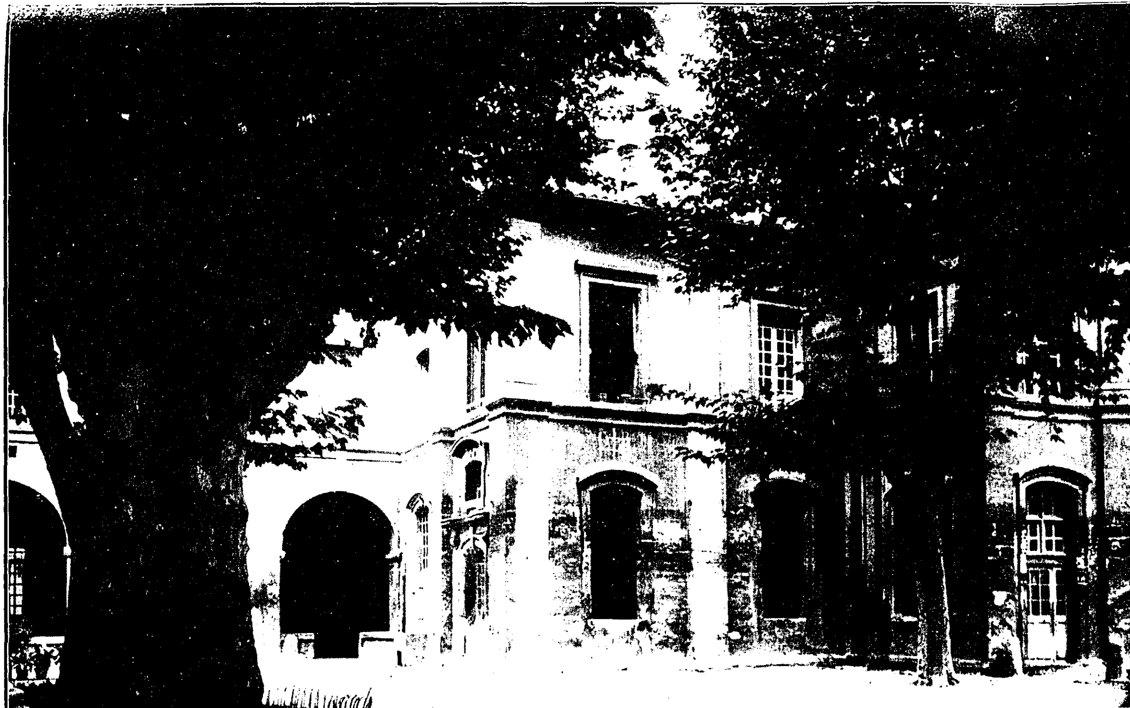
Dans les pendentifs, on distingue toujours les portraits des quatre Evangélistes, peints au XVIII[e] siècle par le frère Jean Denis Attiret (1), un coadjuteur Jésuite classé parmi l'un des meilleurs peintres décorateurs de cette époque. Deux chapelles, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Ignace, s'ouvraient sur le chœur. Elles sont aujourd'hui coupées en deux dans leur hauteur par une tribune. Dans la chapelle de la Vierge se trouvait un grand tableau de Mignard ou de Sauvan représentant Marie couronnant saint Louis de Gonzague et tendant l'Enfant Jésus à saint Stanislas.

Ce tablëau est actuellement dans l'église du collège Saint-Joseph.

La maison était vaste ; une large cour plantée d'arbres, plus tard entourée de cloîtres, conduisait jusqu'au bâtiment principal derrière lequel s'étendait un immense jardin allant presque jusqu'aux remparts.

Deux ormeaux, dont l'un surtout semble très

(1) Jean Denis Attiret, peintre français, né à Dôle en 1702, mort à Pékin en 1768. Entré dans la Compagnie de Jésus il fit son noviciat à Saint-Louis d'Avignon, puis fut envoyé en Chine et devint le peintre en titre de l'empereur Kien-Long. Il composa seize tableaux d'histoire dont les dessins ont été gravés en France sous la direction de Cochin ; il a peint en Chine plus de deux cents portraits. Il existe des œuvres de ce peintre à Avignon ; le collège Saint-Joseph a dans une de ses chapelles un de ses tableaux représentant saint Louis de Gonzague.



Le Noviciat Saint-Louis d'Avignon.

Dans les pendentifs, on distingue toujours les portraits des quatre Evangélistes, peints au XVIIIe siècle par le frère Jean Denis Attiret(1), un coadjuteur Jésuite classé parmi l'un des meilleurs peintres décorateurs de cette époque. Deux chapelles, l'une dédiée à la Vierge, l'autre à saint Ignace, s'ouvraient sur le chœur. Elles sont aujourd'hui coupées en deux dans leur hauteur par une tribune. Dans la chapelle de la Vierge se trouvait un grand tableau de Mignard ou de Sauvan représentant Marie couronnant saint Louis de Gonzague et tendant l'Enfant Jésus à saint Stanislas.

Ce tableau est actuellement dans l'église du collège Saint-Joseph.

La maison était vaste ; une large cour plantée d'arbres, plus tard entourée de cloîtres, conduisait jusqu'au bâtiment principal derrière lequel s'étendait un immense jardin allant presque jusqu'aux remparts.

Deux ormeaux, dont l'un surtout semble très

(1) Jean Denis Attiret, peintre français, né à Dôle en 1702, mort à Pékin en 1768. Entré dans la Compagnie de Jésus il fit son noviciat à Saint-Louis d'Avignon, puis fut envoyé en Chine et devint le peintre en titre de l'empereur Kien-Long. Il composa seize tableaux d'histoire dont les dessins ont été gravés en France sous la direction de Cochin ; il a peint en Chine plus de deux cents portraits. Il existe des œuvres de ce peintre à Avignon ; le collège Saint-Joseph a dans une de ses chapelles un de ses tableaux représentant saint Louis de Gonzague.



Le Noviciat Saint-Louis d'Avignon.

vieux, et que l'on voit aujourd'hui dans une cour de l'hospice Saint-Louis, doivent remonter à l'époque du Noviciat ; à droite étaient les dépendances ; elles restent les mêmes, ce sont de vieux bâtiments flanqués de grosses tours. Adossé à la muraille est un puits en forme d'échauguette. Quand on creusa les fondements du cloître en 1664, on trouva des ruines romaines, des mosaïques, des urnes funéraires, tout autant de débris des sépultures de l'antique Avenio Cavarum qui avait là, paraît-il, ses champs élyséens, son cimetière.

Cet édifice merveilleusement approprié pour un Noviciat resta en possession de la Compagnie jusqu'à sa suppression.

Il passa alors à des religieuses dominicaines, de 1769 à 1792, puis, après la révolution, devint une succursale des Invalides de Paris. On lit encore sur les piliers des cloîtres les noms des plus grandes batailles de l'empire.

En 1852 il fut donné aux indigents de l'Aumône générale rue des Lices, et devint bientôt un hôpital civil tenu par des sœurs de la Congrégation de Saint-Charles sous le nom d'hospice Saint-Louis.

En entrant au Noviciat Claude de la Colombière y trouvait comme supérieur et maître des

novices le Père Jean Papon, qui avait été son Préfet des classes au collège de la Trinité.

Les novices étaient au nombre de trente-trois, la plupart de l'âge de Claude, les plus âgés comptant 23 ans à peine.

Nous ne savons rien de saillant sur Claude pendant ces deux années où la consigne était la même pour tous : vivre dans le silence, l'oubli de soi, l'abnégation et la simplicité.

La réputation de ferveur angélique de ces jeunes novices était d'ailleurs si bien établie que l'archevêque Bordini, rendant compte de son diocèse au Souverain Pontife, pouvait lui dire « qu'au Noviciat Saint-Louis des Jésuites, on rencontrait des jeunes gens nobles et savants, et que la sainteté de leurs mœurs y resplendissait à tel point que, si vous les voyiez, vous diriez que ce sont autant d'anges ». Le seul événement extérieur et marquant des deux années de noviciat de Claude fut, en 1660, vers la fin de mars, la visite de Louis XIV et de la reine Anne d'Autriche à Avignon ; ce fut l'occasion de grandes fêtes.

D'ordinaire on recourait aux Pères Jésuites pour organiser l'ornementation de ces réceptions.

Pour la venue du jeune roi, la ville d'Avignon déploya tout son enthousiasme.

Faisant délicatement allusion aux clefs de l'écusson de ses armoiries et aux lys de celles de France, l'édilité avignonnaise avait suspendu sur la façade de son hôtel de ville une inscription où on lisait :

VENERE E COELO LILIA
ET CLAVES APERUERE COELUM UT VENIRENT

Les lis nous sont venus du ciel
Nos clefs ont ouvert le ciel pour les laisser venir.

Le roi, qui se rendait aux frontières d'Espagne pour épouser Marie-Thérèse, la fille de Philippe IV, s'arrêta plusieurs semaines à Avignon ; il voulait profiter de son passage pour régler le différend survenu entre lui et la ville d'Orange.

Pendant la Semaine Sainte, il fréquenta ouvertement les églises de la cité, désirant laisser à tout le peuple le grand exemple de sa piété.

C'est ainsi que le Jeudi Saint il lavait les pieds à treize pauvres dans la métropole.

Le jour de Pâques, après avoir communié dans l'église des Cordeliers, qui était la plus grande et la plus riche église de la ville, il entra dans le cloître de ces religieux où l'on avait réuni 800 malades des écrouelles, il les toucha en ré-

pétant la formule traditionnelle : « Le Roi te touche, Dieu te guérisse » (1).

Le lendemain, lundi de Pâques, il voulut aller entendre la messe au Noviciat et on croit que le Père Papon, le recteur de la maison, lui présenta tous les novices. Le roi se retira entièrement satisfait et, pour laisser un souvenir de son passage, il fit suspendre au-dessus du tabernacle une couronne en or fin.

Dans la suite royale se trouvaient le Cardinal Mazarin, Colbert et le duc de Villeroy. Celui-ci était particulièrement connu de la famille de la Colombière, ayant séjourné à plusieurs reprises à Saint-Symphorien d'Ozon ; il n'est donc pas téméraire de présumer qu'il demanda à voir le jeune novice qui était d'ailleurs à peu près de l'âge de son propre fils, François.

Cependant le temps du Noviciat était sur le point de finir.

Vers les premiers jours d'octobre 1660, Claude de la Colombière devait passer au grand collège situé à peu de distance, pour y faire une troisième année de philosophie et y être employé auprès des élèves comme professeur ou régent.

(1) Des vestiges de ces cloîtres attenant au vieux couvent des Cordeliers sont encore visibles dans l'une des cours du collège Saint-Joseph, bâti sur l'emplacement de l'ancien monastère.

C'était le commencement de la vie publique ; elle est ordinairement très désirée par l'ardeur des jeunes religieux.

Claude allait s'y dévouer volontiers. Il sortait d'ailleurs de son temps de probation avec les plus flatteurs témoignages de ses supérieurs qui ne craignaient pas de déclarer à leur provincial : « que ce jeune homme était d'une prudence au-dessus de son âge, d'un jugement solide, d'une piété rare, et que les hautes vertus ne semblaient pas l'être trop pour sa ferveur ».

Nous allons voir toutes ces précieuses qualités se développer dans le cadre classique des jeunes religieux de la Compagnie de Jésus : le Collège.

CHAPITRE V

Le Collège.

Lorsque, sortant du Noviciat Saint-Louis, on tournait à gauche, les regards étaient tout à coup attirés par le haut profil d'une grande église, se dressant un peu après le cloître Saint-Martial sur le côté droit de la rue.

Placée au-dessus d'un perron de plusieurs marches, la façade présentait une triple porte, celle du milieu très richement ornée; de grands pilastres corinthiens soutenaient un second ordre d'architecture couronné d'un pignon appuyé de deux grandes consoles renversées.

Au sommet de ce pignon, on voyait sur un écusson le nom de Jésus rayonnant avec un cœur en pointe, et tout l'édifice était surmonté d'une grande croix en fer doré.

Entre les pilastres, quatre niches creusées

renfermaient les statues de saint Ignace, de saint François Xavier, de saint François de Borgia, de saint François Régis, plus haut celles de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka.

Une inscription monumentale était gravée sur la frise :

UNIGENITO DEI FILIO JESU CHRISTO DOMINO NOSTRO
AC DEO SACRUM

C'était l'église du collège des Jésuites. Commencée au début du XVIIe siècle, elle ne fut achevée qu'en 1655.

A cette date, 23 octobre 1655, elle était consacrée solennellement — une inscription en fait foi — par Mgr de Marinis, archevêque d'Avignon, qui la dédiait au Saint Nom de Jésus.

Derrière le chevet de cette église se groupaient en amas des bâtiments de toutes formes : c'était la demeure des religieux; une rue qui longeait l'église les séparait de l'ancien hôtel de La Motte composé lui aussi de multiples constructions : c'était le collège proprement dit. Plus tard, en 1674, on unira les bâtiments par un arc servant de pont et encore existant. Mais à l'époque de Claude de la Colombière, les deux groupes de maisons étaient séparés.

Quand on arrivait à la porte du Collège, on voyait au-dessus de l'entrée principale les armoiries du Pape Urbain VIII, celles de son neveu le cardinal vice-Légat Barberini, celles de l'Archevêque d'Avignon Philonardi, et enfin celles de la ville avec cette inscription :

COLLEGIUM AVENIONENSE — ÆTERNÆ SAPIENTIÆ

Collège d'Avignon — A l'éternelle Sagesse.

« Afin que puisse à perpétuité s'élever dans les « lettres humaines et divines la jeunesse chré- « tienne, par les soins des Pères de la Compa- « gnie de Jésus, ont construit cette maison d'é- « ducation aux frais de la cité le très illustre et « très noble consul F. de Galiens des Issarts, « Préteur de Marseille, les consuls Jean Lovenc, « Jacques Morel, Ægidius Genet et le très illustre « pro-légat d'Avignon. »

— L'an du salut 1632 —

Cette date n'indiquait pas la fondation du collège qui remontait à 1564, mais elle devait perpétuer le souvenir de la générosité des Consuls de la ville qui l'avaient restauré et embelli dès les premières années du XVIIe siècle.

Le Père Ignace de Beausse était recteur de la

maison depuis deux ans quand Claude de la Colombière y entrait pour faire une troisième année de philosophie sous la direction du Père Philibert Donet. A peine arrivé, il se recueillit quelques jours et prononça ses premiers vœux de religion : c'était le 26 octobre 1660. Puis il commença ses études philosophiques.

La petite communauté d'étudiants comptait douze jeunes religieux : sept, dont Claude, faisaient de la métaphysique, les cinq autres de la logique.

En dehors du Recteur et du Ministre du grand collège, ils avaient pour s'occuper d'eux un théologien de 3e année, pas encore prêtre, que l'on appelait Maître Jacques Gérard ; il avait dix ans de plus que Claude.

C'était déjà un homme de grande prudence, d'une douceur et d'une humilité inaltérables qui le rendaient particulièrement cher à son petit troupeau.

A la fin de cette première année, Claude dut passer un examen sur toutes les matières philosophiques, examen « de Universa Philosophia », et en octobre 1661 il était directement appliqué au service du grand collège. On le faisait débuter par ce qu'il y avait de plus humble : une classe de sixième.

Au catalogue de cette année, il est ainsi désigné :

CLAUDIUS COLOMBIER, MAGISTER 4æ GRAMMATICÆ SEXTÆ CLASSIS

Maître Claude Colombier, Professeur de 4e Grammaire, c'est-à-dire de la sixième classe.

Deux événements avaient marqué la fin de cette première année du jeune religieux passée au grand collège.

Vers les derniers jours de juillet, terminait sa longue carrière un des Pères les plus en vue comme écrivain et prédicateur, le Père Paul de Barry. Quand toute la communauté se rangea autour de son lit d'agonie, Claude y était évidemment, le saint mourant supplia le Père de Beausse, le recteur du collège, d'inviter les Pères à réciter un *Te Deum*, pour remercier Dieu de permettre qu'il mourût dans la Compagnie, et tandis qu'on le récitait, il poussait de violents soupirs en répétant : « O la grâce des grâces... Mourir dans la Société de Jésus ! »

Quelques jours après, Claude apprenait la mort assez rapide de sa mère... Elle s'était éteinte le 3 août, à 10 heures du soir. On ne dit pas que Claude ait été présent à cette fin. Dans une note brève, sur un de ses registres, M. de la

Colombière avait écrit: « Ma bonne femme est morte dans notre maison de Saint-Symphorien ; elle a été enterrée à l'église, dans un de nos tombeaux, derrière l'autel de Saint-Crépin. Dieu la veuille recevoir dans son Paradis où je crois qu'elle ira moyennant sa grâce, ayant beaucoup souffert. »

Cependant la nouvelle année commençait. Ce jeune religieux, que l'on qualifiait de remarquable en Philosophie, « egregius in Philosophia », était uniquement occupé à balbutier les premiers éléments de la grammaire avec des enfants.

Tout sera souvent déconcertant dans la vie du Père de la Colombière. Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres: il a son plan, et quand nous croyons suivre celui qui nous sourit, c'est le sien que nous exécutons.

Dieu voulait faire de Claude son parfait et fidèle ami, quelqu'un sur lequel il pût compter et à qui il pourrait demander tout ce qu'il voudrait. Il en fera d'abord un religieux ordinaire, effacé, inconnu ; ce n'est que peu à peu qu'il le mettra en lumière par son professorat et sa brillante éloquence, puis il le cachera de nouveau dans son quasi exil d'Angleterre, puis il l'anéantira par la maladie, il le supprimera en

quelque sorte pour tout ce qui est extérieur et glorieux, et il achèvera de se complaire en lui quand il recevra son dernir soupir dans l'ombre, le silence et l'oubli.

Presque au début de sa première année d'enseignement, Claude changea de recteur, le Père de Beausse au bout de son temps de supériorat fut remplacé par le Père Athiaud.

L'histoire d'un professeur de grammaire n'est pas fertile en événements sensationnels.

Le Père de la Colombière n'aurait pas eu plus tard la mission secrète confiée par le Sacré-Cœur, que rien de bien saillant dans ses années de professorat ne le désignerait à notre attention.

Il semble même qu'à celui qui ne devait avoir qu'une vie publique courte, Dieu, comme pour son fils Jésus, ait voulu donner une vie cachée longue.

Claude se forma donc à être « ce parfait et fidèle ami » dans le contact avec ses supérieurs, dans la pratique de ses règles, dans le maniement parfois difficile des enfants.

Il eut la bonne fortune — est-ce lui, ne serait-ce pas bien plutôt ses élèves ? — de suivre ses écoliers de la Sixième aux Humanités ; c'est nous dire déjà qu'il avait dû ne pas s'user auprès de ce petit peuple si exigeant, si mobile,

surtout en Avignon, et l'œil toujours ouvert sur les défauts d'un professeur; c'est nous révéler encore qu'il devait réussir, intéresser ses petits auditeurs, et appliquer les méthodes que lui indiquaient ses supérieurs.

Rester cinq ans avec la même classe dénote déjà une sûreté de soi-même, une pondération de jugement peu commune, une souplesse d'esprit qui devait rendre son enseignement attrayant et par là profitable.

Il paraît bien que ses supérieurs avaient remarqué cet ensemble de qualités, puisqu'en deux circonstances ils ne craignirent pas de le faire sortir de son humble obscurité. Ce jeune scolastique, jusqu'alors si effacé, peu connu probablement des nombreux élèves qui fréquentaient alors les cours du collège (il y en avait près de 2.000) fut tout à coup mis en lumière dans une solennité littéraire. A la rentrée des classes de 1665, Claude allait aborder la chaire d'Humanités. Extérieurement il n'avait pas fait ses preuves, et voici qu'on le chargeait du discours pour la réouverture des classes.

A première vue, il semblait téméraire de confier à un professeur sortant de la Troisième ce qui est ordinairement l'apanage d'un maître d'éloquence ou d'un professeur de Philosophie.

Il fallait donc que les supérieurs eussent confiance au talent du jeune religieux ; probablement même il avait dû déjà prêcher au collège et au dehors, surtout à l'occasion de diverses missions qui s'étaient récemment données dans des villes voisines d'Avignon. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui était désigné et c'est lui qui devait choisir son sujet.

Le Comtat — et la ville d'Avignon surtout — venait de traverser des crises inquiétantes : révoltes, échauffourées, susceptibilités de certains magistrats, zèle trop ardent des uns, mollesse et presque lâcheté des autres... Le feu à peine éteint pouvait se rallumer à la suite de quelque allusion, de quelque écart de parole dans un discours aussi important, aussi public qu'était celui d'une rentrée du collège des Jésuites.

Approuvé par ses supérieurs, Claude déjoua tous les petits calculs et trompa toutes les malignes attentes.

Il commença ainsi son discours : « Une chose m'a toujours beaucoup étonné, vénérable et illustre assistance, il ne s'est élevé aucun homme à la gloire, en quelque carrière que ce soit, sans qu'un siècle ou l'autre ne lui ait enfanté un panégyriste. Mais personne, jusqu'ici, n'a fait l'éloge du panégyriste lui-même.

« Ce sujet a souvent occupé mon esprit, et puisque tant de chaires retentissent des accents de quelques panégyristes, je veux, aujourd'hui, recueillant toutes les louanges que le panégyriste a répandues sur les autres, les lui départir à lui-même. Je ferai donc son éloge et je ne veux pas, qu'après avoir décerné les louanges les plus magnifiques, il soit réduit à s'éloigner sans avoir reçu lui-même sa couronne. »

Le sujet, très inoffensif, n'était pas cependant sans difficulté : comment intéresser l'auditoire — et en latin encore — avec un thème aussi mince ?

La Fontaine, humoristique à ses heures, devait dire :

> Il n'est panégyriste au monde si célèbre
> Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.
>
> (CLYMÈNE.)

Mais à cette heureuse époque pour les lettres humaines le charme d'un latin très pur et très élégant tenait en éveil tous ceux qui l'écoutaient ; on comprenait, on goûtait des finesses qui nous dépassent et nous échappent aujourd'hui.

Cette première entrée dans une modeste gloire

mais bien acquise et de bon aloi ne devait qu'accroître l'autorité du professeur auprès de ses élèves, comme auprès du public.

Les supérieurs jugèrent qu'il pouvait aborder une chaire encore plus brillante, et à l'occasion des fêtes célébrées au premier Monastère de la Visitation d'Avignon pour la canonisation de saint François de Sales, ils désignèrent Claude pour donner l'un des sermons de l'octave solennelle.

La chapelle des religieuses, bâtie par l'archevêque Philonardi, avait été somptueusement décorée ; une sorte de toit de feuillage s'avançait jusque sur la petite place, aujourd'hui place Pignotte, qui s'étendait devant la façade.

L'archevêque et les Corps de la ville vinrent assister aux différentes prédications. L'avant dernier jour, qui était un samedi, ce fut le tour du Père de la Colombière.

Ce jeune religieux, âgé de 25 ans, montant en chaire après des maîtres de la parole comme l'était le Père Antonin Billet, Jésuite, le Provincial des Augustins, le Prieur des grands Carmes, le Correcteur des Minimes d'Arles,... si cela ne semblait pas une sorte de défi à l'opinion publique, cela ne manquait pas du moins d'un certain piquant qui devait renouveler l'attention

d'un auditoire déjà, peut-être, un peu lassé de tant d'éloquence.

Le jeune orateur égala ses confrères. Il avait pris pour texte de son sermon les paroles de l'énigme de Samson : *De Forti egressa Dulcedo*, de la Force est sortie la Douceur.

« La perfection de ce panégyrique, dit une relation du temps, en pourrait certainement mériter un particulier, et c'est priver le public d'une grande satisfaction que de ne pouvoir pas lui faire voir ici le dessein et toute l'économie de ce discours. »

Cependant, il y avait déjà huit ans que Claude de la Colombière séjournait à Avignon : le moment était venu pour lui de commencer ses études théologiques. Un ordre de ses supérieurs l'envoyait à Paris à la fin de l'année scolaire 1666.

Il allait au sacerdoce et c'est au collège de Clermont qu'il devait être ordonné prêtre.

Il quitta donc Avignon, le berceau de sa vie religieuse et celui également de sa jeune gloire ; il en gardera toujours un souvenir ému qui lui faisait écrire plus tard à un jeune religieux : « Vous restez à Avignon : je vous porterais envie pour bien des raisons si je n'étais assuré que c'est Dieu qui m'arrête ici... »

C'est ainsi qu'il arrivait à Paris, précédé d'une solide réputation, et ses supérieurs allaient lui donner une preuve nouvelle de l'estime qu'ils faisaient de son talent et de sa vertu, dans le délicat emploi dont ils devaient le charger dès son arrivée dans la capitale.

CHAPITRE VI

A Paris.

Les Enfants de Colbert. — La Théologie. — La Prêtrise.

Le collège de Clermont où se rendait le jeune religieux comptait en cette année 1666-1667 au moins 440 pensionnaires et 1000 externes ; c'était un véritable royaume à gouverner ; le Père de Champs en était le recteur.

Régulièrement, Claude de la Colombière, qui allait commencer sa première année de théologie, aurait dû vivre à part du personnel enseignant, avec les 25 autres jeunes théologiens appelés, comme lui, à suivre les cours professés par les Maîtres de valeur qu'étaient les P. P. de Bragelogne et Garnier pour le dogme, Ayrault pour la morale, Le Vavasseur pour l'Ecriture sainte.

Cependant, les catalogues de cette année nous

le montrent faisant partie de la communauté du grand collège.

Il y est inscrit sous la rubrique suivante : *Claudius de la Colombière, theologus anni primi, Claude de la Colombière, théologien de première année.*

La raison de cette exception était l'emploi délicat que — conjointement avec ses études théologiques — les supérieurs venaient de confier au nouvel arrivant.

Colbert, le grand ministre d'alors, avait deux fils, l'un âgé de 16 ans et l'autre de 13, qui suivaient, le premier la Philosophie, le second les cours de grammaire.

Claude de la Colombière fut chargé de surveiller leurs études et leur personne en dehors du temps attribué aux classes... Il concourait ainsi à leur éducation, vivait à ce titre, partie au collège, partie chez le ministre, accompagnait ses élèves dans leurs promenades et surveillait leurs devoirs. Bref, c'était comme une manière de précepteur et de maître-répétiteur. La fonction était difficile et demandait précisément les qualités de souplesse, de doigté et de bonne éducation que les supérieurs avaient remarquées chez Claude. Comment avait-il été désigné et par qui ? On ne le sait au juste. Il est

à croire que les relations du duc de Villeroy avec les La Colombière n'y furent pas étrangères.

D'aucuns pensent même que le ministre avait remarqué le jeune religieux quand il avait accompagné le roi au Noviciat Saint-Louis, lors du voyage d'Avignon.

De toute façon, le choix d'un si jeune homme pour une si délicate mission était la meilleure confirmation des espérances qu'on avait fondées sur ses talents et ses vertus.

Et d'autant mieux qu'il succédait, en cet emploi, à un homme de grande valeur et déjà en renom. Le Père Dominique Bouhours, à qui La Fontaine devait écrire quelques années plus tard que dans ses ouvrages « tout est bien remarqué et d'un goût exquis ; tout y est parfaitement écrit ; car vous êtes un de nos Maîtres » (1687), le Père Dominique Bouhours venait d'être précepteur des enfants de Colbert.

Il était de treize ans plus âgé que Claude et remplissait les fonctions de Préfet des classes au collège de Clermont au moment où y arrivait le Père de la Colombière. La succession d'un tel préceptorat, on le comprend donc, pouvait sembler et de fait se trouvait difficile.

Claude sut la prendre, y réussir et se mainte

nir dans la charge quatre années; en plus, il gagnait l'amitié de son prédécesseur, et malgré la différence d'âge, s'attachait intimement à Bouhours avec lequel il entretint correspondance jusqu'à la fin de sa vie.

Le jeune théologien se trouvait d'ailleurs en savante compagnie au collège de Clermont.

Les Pères de La Rue, le Père Verjus, le Père Briet y professaient avec succès.

Les Pères Bourdaloue et Rapin y venaient de la maison professe ou du noviciat Saint-Louis : celui-ci habitait même le collège.

Claude devait donc achever sa formation religieuse et littéraire dans les plus souhaitables conditions, et ce n'est pas sans des vues secrètes et toutes providentielles que Dieu le mettait en contact avec tant d'éminents esprits, tant de vertueux exemples ; il fallait au premier apôtre du Sacré-Cœur le poids du talent comme celui de la vertu, pour appuyer plus tard sa délicate et à certains égards si étrange mission.

Ajoutons encore que le ministre Colbert se prit d'une véritable affection pour le jeune précepteur. « Il l'aimait beaucoup, dit une lettre du temps, et en faisait cas : aussi le menait-il souvent à Sceaux, sa résidence à la campagne. » C'était le rendez-vous des beaux génies du

moment. Olivier Patru y fréquentait. On sait le renom qu'avait ce bel esprit dans le royaume des lettres ; depuis qu'il avait prononcé son discours de remerciement à l'Académie Française, la harangue de réception était devenue d'obligation; il est, on peut le dire, le père de cette éloquence académique qu'écoute encore si volontiers l'élite intellectuelle de nos contemporains.

Patru lui aussi s'était laissé prendre aux charmes de la conversation du jeune régent ; il paraît même qu'il s'établit entre eux une certaine intimité qui amena pendant plusieurs années un échange de lettres que nous regrettons bien d'avoir perdues.

Patru avait démêlé dans Claude de la Colombière une grande finesse d'observation, de la psychologie très étudiée, un style noble et ferme. « En parlant, disait-il du distingué religieux, il ne lui échappait jamais d'expression basse ou mauvaise, il n'embarrassait en rien ses auditeurs, c'était un des hommes du royaume qui entendait le mieux notre langue et les secrets les plus fins du style français. » Ce témoignage était rapporté par le premier panégyriste du Père de la Colombière, deux ans après sa mort, en 1684, trois ans après celle de Patru arrivée en 1681.

Quand on songe que des éloges si flatteurs

s'adressaient à un jeune homme qui n'avait pas encore atteint 28 ans, on comprend combien la fréquentation d'une société aussi choisie venant après les fortes études qu'il avait faites avait dû perfectionner en Claude de la Colombière le penseur et l'écrivain en même temps qu'elle préparait le si excellent prédicateur.

Au reste, les succès brillants qu'avaient obtenus ses nobles élèves étaient une preuve du talent du précepteur.

L'aîné, Jean-Baptiste, marquis de Seignelay, pouvait, le 29 juillet 1667, après neuf mois seulement d'un travail assidu, soutenir glorieusement ses thèses devant tout ce que la ville, la Cour et le Parlement renfermaient de hauts personnages. L'année suivante même succès vers la fin d'août, même honneur pour le maître discret mais sûr qui aidait à former un tel élève.

Ce double événement avait d'autant plus d'importance que le Ministre Colbert n'était ni par ses opinions personnelles, ni du fait de son entourage, favorable à la Compagnie de Jésus.

Il ne pouvait pas cependant n'être pas touché du succès de ses fils.... et des témoignages de respectueuses félicitations qu'il recevait de tous côtés à cette occasion.

Le Père général de la Compagnie, le Père Oliva lui-même, lui écrivait une lettre de très vive gratulation qu'il terminait ainsi : « Nos Pères de Paris savent bien que je ne puis avoir de plus grande joie que d'apprendre que leurs respects et leurs services donnent une entière satisfaction à votre Excellence. »

A Paris, le professeur d'Ecriture Sainte de Claude de la Colombière composait une sorte de délicate épigramme latine sur le succès du jeune marquis de Seignelay.

« Dans les joutes et les combats qui viennent de se donner, disait le Père Vavasseur — un peu flatteur, c'était l'époque qui le voulait ainsi — j'ai bien vu deux docteurs en présence (ce devait être l'attaquant et le défendant). Sur ces deux docteurs, j'ai cherché le disciple... il n'y en avait point.

DOCTORES SEDÈ SEDEBANT

TUNC DUO : DISCIPULUM QUÆRO EGO : NULLUS ERAT.

Il n'y a pas d'encens grossier.

Ces succès, cette agitation forcément un peu mondaine, tout ce qu'il y avait de flatteur... et de dissolvant peut-être dans cette atmosphère de cour, pour un jeune professeur, n'empêchaient

pas Claude de la Colombière de poursuivre de son côté ses études de théologie.

Il le faisait, on doit le dire, avec la même ardeur, la même ferveur qu'il déployait pour sa propre perfection. Quand il dira plus tard, dans ses prédications : « Il y a longtemps que je suis persuadé qu'on ne saurait commencer trop tôt une vie sainte et chrétienne », ce n'était pas de la vaine phraséologie ; nous sommes autorisés à croire qu'il avait déjà pratiqué pour lui ce qu'il prêchait aux autres.

Cependant, avec les années qui s'écoulaient, la date de la prêtrise approchait ; il y avait presque trois ans que le jeune religieux suivait les cours du collège, quand, le 6 avril 1669, il fut ordonné prêtre.

C'était la vie plus largement publique qui allait commencer.

Claude avait un peu plus de 28 ans, il vivra encore treize ans ; il semblait qu'une destinée brillante s'ouvrait pour lui.

Son séjour prolongé dans la capitale, ses hautes relations, l'aménité de son caractère, son habileté à traiter avec les hommes, son talent indéniable pour les choses littéraires et l'éloquence de la chaire le désignaient naturellement à un poste éminent.

S'il était resté à Paris, on peut dire que sa carrière était faite.

Mais Dieu le veut exclusivement pour lui, au service en quelque sorte de son propre Cœur.

Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble » allait en donner de fortes leçons à son fidèle et parfait disciple.

Il fallait en quelque sorte couper les liens subtils qui auraient pu attacher la gloire humaine aux pas du nouveau prêtre et le détacher de la haute sainteté où le Seigneur daignait l'appeler.

Une circonstance bien imprévue donna comme le coup de barre qui changeait l'orientation du vaisseau.

Elle apportait avec l'humiliation qui sauve la grâce secrète pour une vie toute nouvelle.

C'était pour Claude de la Colombière comme une seconde et très pressante vocation.

CHAPITRE VII

La disgrâce
et le retour au Collège de la Trinité à Lyon.
1670.

Le Père de la Colombière, ordonné prêtre depuis le Carême 1669, poursuivait ses études de théologie, en même temps qu'il continuait à s'occuper des enfants du ministre Colbert.

Nous avons vu que celui-ci s'était singulièrement attaché à lui, et le menait souvent à la magnifique campagne qu'il avait à Sceaux ; c'est là, au milieu de ce décor enchanteur pour les yeux comme pour l'esprit, qu'allait surgir tout à coup l'imprévu providentiel qui devait, dans les plans de Dieu, détacher le jeune religieux de la gloire humaine, dont les premiers rayons grandissaient de jour en jour autour de lui.

Colbert avait en 1666 porté plusieurs arrêts tendant à assainir la capitale ; l'enlèvement des boues qui encombraient les rues et l'éclairage régulier de ces rues par des lanternes suspen-

dues en travers de toutes les voies de la ville avaient certainement pour beaucoup contribué à l'embellissement de Paris, et par là même à la gloire du ministre. De tous côtés on l'en louait et justement, mais, à côté des éloges mérités, il y avait eu aussi place à la critique et à une certaine malignité de la foule.

De pareilles réformes, si utiles qu'elles soient, ne vont pas sans de grandes dépenses : de là, la nécessité de nouveaux impôts.

Les contribuables d'alors étaient comme ceux d'aujourd'hui. On payait, sans doute, puisqu'il le fallait, mais on ne le faisait pas sans humeur et cette humeur se déversait en d'innocentes épigrammes, quelquefois pourtant assez cruelles, qui circulaient dans le secret et même dans le public.

Tout cela n'était pas pour plaire à l'orgueilleux et trop sensible Colbert.

Il paraît que, dans le courant de l'été 1670, une de ces épigrammes tomba entre les mains du Père de la Colombière.

Il avait l'habitude de transcrire sur un cahier les pièces de poésies, morceaux de prose, ou tout autre extrait qu'il voulait conserver pour son usage ou sa curiosité ; il nota l'une de ces épigrammes au fil de la page et n'y pensa plus.

Or, un jour que l'on était à Sceaux, il laissa son cahier sur la table de sa chambre.

En son absence Colbert entra, vit le cahier, l'ouvrit par curiosité, peut-être même par intérêt pour son jeune protégé, et tomba précisément sur l'épigramme en question.

Faisant allusion à l'obscure extraction du ministre et à son soin jaloux d'enlever tout ce qui salissait Paris, l'épigramme se terminait par ces deux vers :

> Colbert est sorti de la boue
> Il craint toujours d'y retomber.

Le ministre sentit le dard cuisant ; vivement irrité de ce qu'il pouvait appeler l'impertinence d'un précepteur après tout salarié et qu'il jugeait bien inférieur à lui, il se plaignit amèrement auprès du Provincial et exigea le départ du Père Claude.

Ainsi tous les liens étaient rompus, et, au cours de l'automne de 1670, le Père de la Colombière était rappelé à Lyon.

Il avait d'ailleurs terminé par les derniers examens qui les couronnent ses quatre années de théologie.

Dans quel état d'esprit quitta-t-il la capitale ?

Nous ne savons rien par ses notes person-

nelles, mais nous trouvons dans un de ses sermons sur l'utilité des adversités comme un écho de ce qu'il dut éprouver alors. On dirait même que c'est un rappel de sa disgrâce, et qu'il fait une allusion évidente à cet incident de sa vie : « Quel profit puis-je attendre, se demande l'orateur, de cette confusion qui m'ôte le courage de bien faire et qui est capable de me renverser l'esprit ?

« Il est vrai que les coups imprévus, dans le moment qu'ils arrivent, étourdissent quelquefois ceux qui les reçoivent, et les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter sur l'heure de leur disgrâce.

« Mais ayez un peu patience. Vous verrez bientôt que c'est par là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus grandes grâces. Sans cet accident vous n'auriez pas été tout à fait mauvais, mais peut-être n'auriez-vous pas été tout à fait bon. »

C'est entièrement, semble-t-il, le cas du Père de la Colombière. Il fallait cette brusque intervention d'un coup providentiel pour le jeter plus irrévocablement dans la perfection. Aussi bien, l'obéissance l'avait envoyé à Paris, l'obéissance le lui faisait quitter. Il allait où Dieu le voulait ; cela lui était suffisant.

Pour le moment, c'était à Lyon, au collège

de la Trinité où le Père Provincial, le Père de Suffren, le nommait professeur de rhétorique. On lui donnait en même temps une congrégation de petits enfants à diriger.

L'enseignement de la rhétorique comportait deux années : l'une pour la poésie, l'autre pour l'éloquence.

Le Père de la Colombière commença donc par traiter de la poésie ; il semble également qu'on l'ait chargé des représentations scéniques, pour les diverses fêtes qui se succédaient au cours de l'année scolaire.

Un homme de sa valeur aurait pu sans doute désirer être déjà destiné à la prédication. Il est dans sa trentième année, arrive de la capitale où il a pu suivre les grands orateurs alors en renom, surtout Bossuet et le Père Bourdaloue ; il a de l'expérience, de la courtoisie et de l'habileté, tout ce que demande le grand monde, et au rebours de ce que paraissait indiquer le sens ordinaire de la vie, on l'applique simplement à l'enseignement des jeunes gens, et pour entre tenir ses qualités oratoires on lui confie cette congrégation des Anges, celle des tout petits enfants.

« Nul art, dira-t-il plus tard, ne peut être comparé à celui d'élever des enfants. Pour y réussir

il faut qu'un homme ait des vertus rares et des qualités extraordinaires. »

C'était son cas : peut-être ne s'en doutait-il pas.

Il restera donc trois ans dans sa chaire de rhétorique avec la direction de cette congrégation d'enfants.

Mêlé à tous les grands et petits événements de la vie d'un collège, exerçant ses élèves à la bonne diction, à la composition parfaite et pondérée, parlant lui-même aux circonstances solennelles, comme celle de l'ouverture des classes ; — nous avons en effet deux discours de lui : « *L'âge d'or littéraire* » *et* « *L'éloge de l'orateur français* » *;* formant le petit troupeau qui lui était confié à la première et si importante piété, celle qui sera la source de la vie chrétienne... le Père de la Colombière nous apparaît, pendant les trois années de son professorat, comme véritablement un maître classique, aussi bien dans la carrière littéraire que dans celle plus élevée de la spiritualité.

Son talent évoluera lentement mais sûrement ; pendant ses premières années, caché dans le cours ordinaire des choses, il apparaîtra brillant, remarqué, applaudi à certaines occasions solennelles, puis il rentrera dans l'ombre. Il

semble que Dieu le montre puis le retire, voulant, tour à tour, qu'il soit en haut dans la lumière et plus bas dans l'obscurité.

Ce qui nous frappe pour le côté artistique et littéraire peut nous frapper également dans le travail de la sainteté.

Il ne la devra qu'aux moyens ordinaires de la vie religieuse : la formation sans hâte, l'éclosion progressive, les règles observées une à une, jour à jour, assouplissant sa volonté et l'inclinant à cet amour de Dieu, qu'il sera jaloux de prouver plus tard par le luxe de chaînes et de vœux dont il enveloppera son cœur.

Dieu ne demande pas davantage à la plupart des religieux actuels, mais souvent aussi il ne demande pas moins.

C'est à cette lumière que la vie de ce religieux parfait, si prématurément enlevé, paraît le modèle attirant de la sainteté moderne. Elle ferait le bonheur solide de bien des maisons religieuses.

« C'est mon sentiment, disait le Père de la Colombière dans l'un de ses sermons sur la Transfiguration du Seigneur, qu'il n'y a pas de gens plus heureux au monde que les véritables serviteurs de Dieu. »

Ceci nous porterait à croire que les répu-

gnances du commencement de son noviciat s'étaient singulièrement atténuées devant la joie profonde que donnent la ferveur et la fidélité.

Au reste le moment n'est pas loin où le Maître achèvera lui-même la formation du cœur de son disciple de choix, en lui révélant les richesses inexplorées de son amour.

En attendant, l'instrument devra se perfectionner encore. Les supérieurs comprenaient tout ce que l'on pouvait tirer pour la gloire de Dieu et celle même de la Compagnie, du talent oratoire du Père de la Colombière. Au début de sa quatrième année de séjour à Lyon, son Recteur, le Père de la Chaise, voulant enfin donner plein essor à ce talent, le nomma prédicateur des élèves dans la chapelle du collège.

Au catalogue de l'année 1673-1674, il est marqué :

CLAUDIUS LA COLOMBIERE, CONCIONATOR IN TEMPLO

(*Père Claude de la Colombière, prédicateur en notre Église.*)

Il abordait franchement la chaire chétienne ; il paraissait devoir s'y distinguer éminemment et fournir une longue carrière.

Nous allons voir comment les pensées de Dieu ne sont pas toujours les nôtres.

CHAPITRE VIII

La Prédication. — Le troisième an de probation. Les derniers vœux.

Le Père de la Colombière n'abordait pas la chaire en orateur improvisé ; dès longtemps il s'était préparé à cette délicate fonction.

« Un prédicateur parfait, disait-il, est un des grands dons que Dieu puisse faire à son Eglise, parce que c'est un moyen de sanctifier les provinces entières et les royaumes... C'est ce sel sacré que Dieu oppose à toutes les corruptions qui ont cours dans le monde. »

Quand il séjournait à Paris, il avait spécialement étudié un ouvrage du Père Rapin, qui demeurait avec lui au collège de Clermont. Cet ouvrage se composait simplement d'une série de réflexions sur l'éloquence de la chaire. Il avait même pris la peine de copier de sa main cet opuscule, afin de mieux s'en pénétrer. C'était indiquer déjà et le goût qu'il ressentait pour ce

ministère et le souci qu'il avait de s'y disposer.

La lecture assidue de l'Ecriture Sainte, les fortes études de théologie avaient rempli son esprit des grandes images qui sont nécessaires à l'éloquence.

La retraite et la solitude avaient préparé son cœur aux touches secrètes de l'Esprit Saint. Enfin la méditation et la prière avaient achevé de le pénétrer des vérités de l'Evangile pour les bien prêcher.

C'était tout ce que demandait le traité du savant Père Rapin.

Le jeune prédicateur succédait à un orateur de marque dans cette chaire de l'église de la Trinité : au Père Bégat, l'adversaire intrépide des Jansénistes.

Il devait prêcher chaque dimanche et les jours de fêtes. Entre temps, il donna quelques sermons de circonstance dans différentes églises de la ville : le panégyrique de saint Bonaventure aux Cordeliers, le sermon sur le scapulaire aux grands Carmes et une vêture dans la chapelle du couvent des Clarisses.

Il faut croire qu'en cette seule année de prédication, le Père de la Colombière fournit un travail considérable ; le Père de Colonia prétend que la plupart des sermons prêchés plus tard

à Londres au Palais Saint-James avaient été donnés à Lyon. Toujours est-il qu'il dut certainement dépasser les bornes de ses forces, puisque c'est la première fois que nous surprenons dans ses lettres une plainte au sujet de sa santé.

Au Père Bouhours il s'excuse d'avoir tant tardé à répondre et il ajoute :

« Le mal de tête vous laisse en repos cette année, j'en ai une joie extrême, mais je crois que c'est à cette heure à mon tour : si j'avais autant de patience que vous, il me semble que je profiterais davantage de la douleur que je sens. »

Ce qui paraît le plus clair, c'est qu'il s'était trop surmené.

Peut-être est-ce pour enrayer cette fatigue qu'on lui fit interrompre son ministère de la parole dès les premiers jours de juillet, pour l'envoyer à la maison Saint-Joseph y faire sa troisième année de noviciat préparatoire à ses derniers vœux, et peut-être encore est-ce pour cette même raison qu'on lui fit abréger son année du troisième an.

Dès le 20 novembre, en effet, de cette année 1674, le Père Oliva, Général de la Compagnie, écrivait au Père de la Chaise de recevoir le Père Claude à la profession.

Quand cette nouvelle arriva à Lyon, les Pères tertiaires étaient en pleine grande retraite.

Commencés le 4 novembre, les grands exercices de saint Ignace, que chaque religieux doit faire deux fois dans sa vie, devaient se terminer le 8 décembre(1), — et le Père de la Colombière prononcera ses grands vœux le 2 février suivant dans l'église de la maison Saint-Joseph.

Cette maison, aujourd'hui détruite, se trouvait dans la rue Sainte-Hélène. L'église était construite dans l'axe de la rue Auguste-Comte, autrefois rue Saint-Joseph... et cette rue Saint-Joseph aboutissait à la façade même de l'église.

Le Père Athiaud, qui avait été l'un des recteurs du Père Claude, fut le père instructeur pour sa troisième année de probation.

C'est pendant cette grande retraite que le fervent religieux mit le sceau dernier au travail de sa perfection.

Là encore, c'était l'achèvement classique de cette perfection par la mise en œuvre du grand moyen des exercices de saint Ignace. Mais là surtout le Père de la Colombière marcha si vite et s'éleva si haut que ceux qui connurent alors

(1) Cette double date est assez généralement admise par les historiens du Père de la Colombière ; quelques-uns pourtant préfèrent adopter l'ouverture de la retraite vers le 18 octobre et la clôture le 21 novembre.

les secrets de son âme, et ceux de sa générosité, ne devaient pas pouvoir douter de ce que Dieu ferait avec son zèle et son dévouement.

Dès son entrée dans ces saints Exercices, il révèle déjà une disposition d'âme que beaucoup seraient heureux de ressentir à la fin.

« Tous les emplois, écrit-il en son journal, tous les lieux, tous les états où le corps peut se rencontrer sain, malade, perclus, vif, mort, me sont par la grâce de Dieu très indifférents. Dans le désir ardent que Dieu me donne de n'aimer jamais que lui, une prison perpétuelle me semblerait une fortune incomparable et je ne crois pas qu'avec le secours du ciel je m'y ennuyasse jamais. » — Voilà comme le chant du départ, le coup de clairon qui sonne la marche de cette âme vers l'amour de Dieu.

Il n'est pas sans intérêt de voir, au cours de ce travail intime que poursuit l'humble religieux, combien les mêmes touches secrètes, les mêmes presses amoureuses se faisaient ressentir dans l'âme privilégiée de Marguerite-Marie Alacoque ensevelie dans la solitude de son monastère de Paray, comme le Père de la Colombière dans celle de sa retraite de Lyon. Ces deux âmes, si prévenues des grâces divines, qui allaient bientôt se rencontrer et que Dieu lui-même traitera

plus tard comme frère et sœur... sont travaillées de semblables désirs et d'une énergie toute pareille pour atteindre le but élevé qu'elles se proposent.

— « Je voulais être religieuse tout à fait », disait fréquemment Marguerite Marie.

— « Je suis persuadé qu'il est juste que nous sacrifiions tous nos intérêts à Dieu pour ne songer qu'à sa gloire, se dit le Père de la Colombière. Je veux faire sincèrement de bonne foi ce que je puis. »

— Avant tout, j'invoquerai toujours la Vierge, mon asile ordinaire, se promet Marguerite-Marie.

— Je me suis jeté entre les bras de la Vierge Marie, — écrit après sa confession de retraite le Père Claude, — elle m'a reçu ce me semble avec une facilité et une douceur admirables... m'a présenté à son fils, — lequel à sa considération m'a envisagé et ouvert son sein comme si j'avais été le plus innocent de tous les hommes.

— Je désirerais de m'ensevelir dans l'oubli de toutes les créatures, déclare Marguerite-Marie.

Et le Père de la Colombière — : « Il faudrait vivre comme si l'on était déjà mort et enterré, un homme à qui l'on ne songe plus, qui n'est plus rien dans le monde, qui n'est de rien, voilà l'état où il faut que je sois à l'avenir. »

« Travailler purement pour Dieu, se répétait Marguerite-Marie, c'est lui donner, sans attendre des faveurs de retour. »

Et le Père de la Colombière, après une de ses méditations :

— « Quoi ! n'être pas tout à Dieu, me réserver quelque chose après tout ce que j'ai reçu de lui !... Jamais mon cœur ne consentira à ce parti. »

Le parallèle pourrait se poursuivre.

Cette dernière exclamation du Père de la Colombière était d'ailleurs plus qu'un jet de son amour... ne pouvant se contenir. Elle semblait répondre victorieusement à de secrètes objections que lui faisait la nature au moment où il songeait à la river pour jamais au joug sacré de la grâce.

Depuis trois ou quatre ans, c'est-à-dire depuis sa disgrâce de Paris et son retour à Lyon, il tournait et retournait un projet de vœu, qui devait le mener à une vie d'immolation parfaite.

Il en avait réservé l'étude sérieuse à sa troisième année de probation.

Il voulait donc s'engager par vœu à observer toutes les règles et constitutions de son institut.

On sait combien les règles forment autour

d'un religieux comme un véritable réseau. La nature y est emprisonnée au point de ne pouvoir pas s'en échapper : contrainte que la grâce et la coutumance, la bonne volonté aussi, rendent à tout prendre assez facile, mais contrainte si réelle et si quotidienne que la plupart des fondateurs d'Ordres n'ont pas voulu imposer leurs règles sous peine de péché. Dans leur pensée, la règle est une aide : elle ne veut pas devenir une cause d'offense de Dieu et surtout d'offense grave.

Or, c'est précisément sous peine de péché et par un vœu spécial que le Père Claude voulait engager sa liberté.

C'est à la méditation sur la mort qu'il se sent de plus en plus incliné à cette immolation héroïque qui lui permettra de réaliser la mort mystique la plus complète de sa nature.

Mais cette nature ne veut pas se laisser faire, on le comprend aisément.

C'est alors comme un drame poignant qui se joue dans l'âme du retraitant : pouvait-on s'en douter autour de lui ?

« Toute autre vie, écrit-il au septième jour de sa retraite, plus elle serait austère, solitaire, obscure... plus elle me paraîtrait douce... en comparaison de cette guerre éternelle qu'il faut

se faire soi-même, de cette vigilance, de cette vie morte, au milieu du monde.

« Quand je pense à cela, je vois que la vie va me paraître furieusement longue, et que la mort ne viendra jamais assez tôt. »

On le sent, c'est le langage de la désolation et elle est certes bien compréhensible.

Mais il veut toujours, mais il veut quand même : il luttera, s'il le faut, toute une semaine, mais à la fin il pousse un cri vainqueur et à l'encontre de toutes les objections de la nature aux abois, il n'a plus que cette exclamation de ses espérances inconfusibles :

« Je dirai la messe tous les jours... Voilà mon unique ressource... Jésus-Christ pourra bien peu s'il ne peut me soutenir d'un jour à l'autre ».

Et tout rempli de cette confiance et de cet amour, il va soumettre son projet de vœu héroïque au Père Athiaud. Après un long et sérieux examen le R. P. Supérieur approuva. On croit que c'est le jour de la fête de la Présentation de Notre-Dame que le Père de la Colombière se lia pour jamais à cette perfection de tous les instants.

Au sortir de cette immolation intime il chantait véritablement sa joie dans son journal spirituel.

« Dieu de majesté ! qui suis-je que vous dai-

gnez accepter le sacrifice de mon cœur ? Soyez désormais pour moi mon Père, mon Ami, mon Maître, mon Tout.

Puisque vous voulez bien être content de mon cœur, ne serait-il pas déraisonnable s'il n'était pas content du vôtre ? »

C'est la première fois dans sa retraite qu'il fait allusion au Cœur de Jésus. Si nous voulions en découvrir une raison, ou bien c'est parce que son sacrifice a ouvert plus grand les yeux de son amour, ou peut-être Dieu commença-t-il dès lors à lui découvrir les richesses de sa Bonté : en tout cas, il est un fait, c'est que dans les méditations qui suivent... c'est plus souvent que lui apparaît ce Cœur divin... qui dans quelques mois à peine se montrera à lui plus à découvert.

A la scène du jardin, il regarde comme au fond de la poitrine de Jésus : « Son Cœur, dit-il, est plongé dans une horrible amertume... et ce Cœur le porte quand même droit à Dieu. »

A la trahison de Judas et à l'abandon des apôtres, il se représente « ce Cœur sans fiel, sans aigreur, plein d'une véritable tendresse pour ses ennemis », et il ajoute :

« Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans le Cœur de Jésus et de Marie ou que

le Cœur de Jésus ou de Marie soit dans le mien. » Et l'on dirait que cette vue plus nette du Cœur de Jésus aiguise sa générosité :

— « Je ne demande à Dieu que son amour et sa grâce. Tout... Je supporterai tout et sans compter. » Et il énumère tout ce qui peut arriver à un apôtre.

— « Il faut suer, se fatiguer, ne craindre ni le froid ni le chaud, ni les veilles, ni les jeûnes. La santé et la vie me sont pour le moins indifférentes, mais la maladie ou la mort lorsqu'elles m'arriveront pour avoir travaillé au salut des âmes me seront très agréables et très précieuses. »

On dirait vraiment que de même qu'il commençait à lui dévoiler son Cœur, Dieu lui faisait entrevoir aussi ce qu'il aurait bientôt à souffrir et comment il lui faudrait mourir.

En vérité, on serait tenté de le croire assurément, quand on lit ce que le fervent retraitant écrivait le jour de saint François-Xavier le 3 Décembre : « Aidez-moi, grand Apôtre, à me sauver et je n'oublierai jamais rien pour aider au salut des autres.

« Tout à coup il s'est fait un grand jour dans mon esprit... il me semblait me voir couvert de fers et de chaînes, et traîné dans une prison,

accusé, condamné parce que j'avais prêché Jésus crucifié, déshonoré par les pécheurs.

« J'ai en même temps conçu un grand désir du salut des misérables qui sont dans l'erreur. Il me semble que je donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour tirer une seule âme de l'enfer.

« Est-ce que je dois mourir de la main d'un bourreau ? Dois-je être déshonoré par quelque calomnie ?

« Là, tout mon corps frissonne et je me sens saisi d'horreur. Dieu me jugera-t-il digne de souffrir quelque chose d'éclatant pour son honneur ? Je n'y vois pas d'apparence ; mais si cela était, j'embrasserais de bon cœur quoi que ce fût : prison, calomnie, opprobre, mépris, maladie, tout ce qui sera de son goût... il n'y a que nos souffrances qui lui plaisent. Je sens, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Dieu me prépare des maux à souffrir.

« Envoyez-les ces maux, mon aimable Sauveur, je les souffrirai volontiers. »

C'est dans de semblables sentiments que le jour de l'Immaculée-Conception, le Père de la Colombière clôturait sa retraite. Le dernier mot de son journal spirituel était : « A quel prix que ce soit, il faut que Dieu soit content ».

Il ne resta à la maison Saint-Joseph que jusqu'au 2 février 1675. Ce jour-là, un samedi, anniversaire de sa naissance, fête de la Purification de Marie, il faisait sa profession solennelle. Il avait exactement 34 ans.

On le chargea immédiatement d'aller dans la petite ville de Paray-le-Monial remplacer comme supérieur le Père Pierre Papon, nommé recteur du collège de Gray.

CHAPITRE IX

L'arrivée à Paray-le-Monial.—Le petit collège. Première visite à la Visitation.

Ce qui frappe dans la spiritualité du Père de la Colombière, c'est la marque de bon sens et d'humilité qui y est attachée, garantissant ainsi la vérité de son travail personnel et de la mise en œuvre de la grâce de Dieu.

Parce qu'il avait d'un coup héroïque brisé avec toutes les attaches si subtiles de la nature, il ne se croyait pas pour autant arrivé à la pleine tranquillité, ni dispensé des plus constants efforts. Et cela était une manifestation de son bon sens.

— « Je remarque, notait-il dans son journal, qu'il y a bien des pas à faire pour arriver à la sainteté, et qu'à chaque pas que l'on fait on croit que c'est beaucoup avancer que de le faire, et après qu'on l'a fait, on trouve que ce n'est rien. »

Certes, un grand pas, il venait de le faire, mais il lui restait à se détacher de lui-même, à ne chercher que Dieu dans Dieu même, non seulement à ne pas chercher dans la sainteté son intérêt temporel, mais pas même son intérêt spirituel ; à y chercher avant tout le pur intérêt de Dieu.

Ce nouveau programme qu'il se trace semble encore plus ardu que celui qu'il avait dressé par son vœu héroïque. Aussi ajoute-t-il avec humilité : « Pour en venir là, mon Dieu, il faut que vous travailliez fortement vous-même, car comment une créature pourrait-elle par elle-même parvenir à ce degré de pureté ? »

Les événements, les faveurs de Dieu, les épreuves, les imprévus, les contradictions, les étranges conduites parfois de l'obéissance vont accomplir ce travail de Dieu dans cette âme, à la terre si fraîchement et si profondément remuée.

En fait de conduite étrange de l'obéissance, cette nomination subite du Père de la Colombière en cours d'année, avant la fin de son troisième an, à un poste aussi obscur qu'était celui de Paray, en semblait bien une assurément.

Ses frères ont pu se poser cette question : un homme de la valeur du Père de la Colombière,

déjà si en vue par son passé et plus encore par son présent... comment va-t-on l'ensevelir dans une ville inconnue où ne se trouve qu'une résidence de fortune, dépendante du collège de Roanne, sans débouché apparent, sans avenir en somme pour un talent aussi supérieur ?

Si la question ne se posa pas parmi les frères du Père Claude, elle le fut par les étrangers. Il ne fallut pas longtemps aux habitants de Paray, pour se rendre compte du zèle, de la sainteté et de tous les dons éminents du nouvel arrivant, il n'est donc pas surprenant qu'une personne fort en vue, et ce ne dut pas être la seule, ait témoigné ouvertement à l'un des compagnons du nouveau supérieur son étonnement de ce qu'on eût envoyé à Paray un homme d'un tel mérite.

A quoi le compagnon, le Père Forest, répondit : « C'est en faveur d'une âme de choix qui avait besoin de sa conduite. » Il ne savait pas si bien répondre.

Mais assurément il ne répondait pas à tout. C'était plus que pour une âme de choix, c'était pour une mission de choix, c'était pour la gloire et le bon plaisir du Cœur de Jésus que le Père Claude de la Colombière était envoyé à Paray-le-Monial par Dieu lui-même.

Il y arriva dans la première quinzaine de fé-

vrier, n'ayant pris que le temps nécessaire pour s'arrêter au collège de Roanne dont il allait dépendre, et au supérieur duquel il avait dû tout d'abord demander ses instructions.

Paray était une petite ville soumise à l'abbé de Cluny, entourée d'une ceinture de murailles où s'ouvraient quatre portes, que l'on avait soin de fermer chaque soir l'une après l'autre, environ à une heure d'intervalle, et on ne les ouvrait qu'aux premiers rayons de l'aube.

Ce souci de clôture aussi sévère venait sans doute de la crainte des incursions des troupes protestantes.

Les huguenots, cinquante ans avant l'arrivée du Père de la Colombière, tenaient à peu près toute la ville. Du temps où le Père Paul de Barry était supérieur en 1625, il n'y avait guère que douze familles catholiques sur environ deux mille âmes que renfermait la petite cité.

A la fin du XVII[e] siècle, et au moment même où arrivait le nouveau supérieur, les catholiques étaient de beaucoup les plus nombreux; mais il restait encore un levain d'erreur prêt toujours à corrompre la masse où il était insidieusement mêlé.

Le petit collège annexé à la petite résidence avait été l'un des grands éléments de conversion

dans la ville de Paray; c'était pourtant un bien mince établissement.

On avait d'abord débuté par faire un simple catéchisme aux enfants catholiques, puis le catéchiste fut remplacé par un professeur de grammaire.

En 1652, la ville, moyennant une rente, demanda cinq religieux Jésuites ; en 1661, on poussa les classes jusqu'aux humanités.

Quand le Père de la Colombière entra en charge, il trouva dans sa communauté deux pères : le Père Blaise Forest, le Père François la Bonnardière qui avaient été ses conovices, et un scolastique... de 67 ans, Maître Jean Carrat, que la maladie avait empêché d'arriver au sacerdoce et qui était attaché à la maison de Paray depuis plus de vingt-trois ans; ces deux derniers enseignaient la grammaire.

L'année suivante on professa la rhétorique, c'est-à-dire que le même maître enseignait les humanités et la rhétorique; un autre Père les deux classes de grammaire, quatrième et troisième.

Il fut décidé par le Père de la Colombière que l'on ne recevrait des élèves qu'à partir de la quatrième. Les premiers éléments du latin étaient enseignés par le principal du collège de Paray, qui s'était engagé à préparer ainsi des élèves pour le

collège des Pères, pourvu, disait le contrat, que les R R. P P. continuent « tant et si congrûment à enseigner la rhétorique ».

La ville de Paray, qui tenait à avoir un collège complet surtout dans les hautes classes, dut être reconnaissante au nouveau supérieur de la décision qu'il venait de prendre.

L'organisation de son petit collège fut d'ailleurs la première préoccupation du Père de la Colombière.

C'était son devoir d'état, il s'y cantonna tout d'abord; il y avait là un profit secret pour son humilité et il était avide de tout ce qui touchait à cette vertu.

« Le bon ordre du monde dépend de la fidélité de chacun à s'acquitter des devoirs de son état, disait-il, c'est ce qu'on néglige davantage, même les gens de piété, et quelquefois ceux-ci plus que les autres; on ne s'en accuse pourtant point.

« *Dixisti peccata Caroli non Cæsaris*, disait à Charles-Quint son confesseur. Vous confessez les péchés de Charles et non ceux de l'empereur. »

Mais quand il eut réglé avec soin l'économie de son petit royaume, le Père commença à regarder le champ d'action apostolique qu'il pourrait avoir à Paray même et aux environs.

Il y avait deux couvents de femmes dans la

petite ville : un couvent d'Ursulines qui s'occupaient de l'éducation des jeunes filles et le couvent de la Visitation qui comptait à peu près cinquante ans d'existence.

Quelques jours après son arrivée à Paray, le Père de la Colombière se rendit à ce monastère pour y présenter ses hommages à la communauté, dont il devait être le confesseur extraordinaire aux époques des Quatre-Temps.

La supérieure, la Mère Françoise de Saumaise, le reçut au parloir, on s'en tint de part et d'autre aux ordinaires propos de bienséance et de charité religieuse. Toutefois la Mère supérieure pria le Père de la Colombière de revenir pour faire une exhortation à la communauté au jour qui lui conviendrait.

Peu après le R. Père se rendit à l'invitation. Il s'avança donc au jour dit devant la grille, qui séparait le chœur des religieuses du chœur de la chapelle ; on tira le rideau noir et l'exhortation commença.

Or, tandis qu'il parlait, l'une des sœurs, qui se tenait humble et recueillie dans sa stalle, entendit tout à coup une voix intérieure qui lui disait comme impérieusement : « Voici celui que je t'envoie (1). »

(1) Quelques auteurs préfèrent admettre la version qui suppose

Cette sœur s'appelait Marguerite-Marie Alacoque : elle était entrée au monastère depuis quatre ans à peine.

Elle y vivait dans une grande ferveur, mais aussi dans les plus poignantes angoisses. Fréquemment honorée des plus grandes faveurs de Jésus-Christ, pressée par lui dans une langue qui lui paraissait étrange parce qu'elle lui demandait des choses au-dessus de ses forces, la pauvre sœur allait du tabernacle à la supérieure, de celle-ci à son confesseur, partout elle ne trouvait que froideur, suspicion, rudesse et même de la moquerie souvent bien cruelle à son cœur aux abois.

Le confesseur de la communauté, M. l'abbé Michon, « homme bien zélé, mais pas trop savant », disent les rapports que faisaient de lui ses supérieurs à son évêque, ne savait que penser d'une voie si extraordinaire et si peu en harmonie, croyait-il, avec les constitutions de la Visitation.

D'autres prêtres et des religieux consultés, Bénédictins ou Jésuites, avaient hoché la tête,

que cette parole du Seigneur : « Voici celui que je t'envoie » fut dite à Marguerite-Marie lorsque la communauté fut présentée au Père de la Colombière, au parloir, par la Mère de Saumaise. Peu importe le lieu ; ce qui est certain, c'est que la parole fut prononcée et entendue.

souri, s'étaient même moqué de la visionnaire et avaient dit brutalement à la supérieure de lui faire manger un peu plus de soupe et qu'elle aurait moins de visions.

La supérieure elle-même, femme de grand bon sens, tout en reconnaissant cet état extraordinaire, aurait bien voulu en avoir une garantie officielle.

Les choses en étaient là, quand la pauvre religieuse entendit un jour Notre Seigneur lui dire « qu'il lui enverrait son fidèle serviteur et parfait ami qui lui apprendrait à le connaître et à s'abandonner à lui sans plus de résistance ». L'humble mais confiante Marguerite attendait toujours, rien ne venait qui soulageât enfin la grande angoisse de son âme. Or, précisément pendant cette exhortation du nouveau supérieur de la Résidence, voici que soudainement la même voix venait de se faire entendre à l'intime de son cœur : « C'est celui-là que je t'envoie », disait-elle.

De quel regard dut-elle alors fixer ce fidèle et parfait ami de son maître ? Qu'est-ce qu'elle manifesta à l'extérieur, dans tout son être, tandis qu'elle entendait le Père qui parlait à la grille et pour toute l'assistance ? Nous ne le savons pas ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que,

pendant qu'il prêchait à cette communauté de près de 50 religieuses assises et recueillies devant lui, le Père de la Colombière distingua nettement Marguerite-Marie entre toutes, et tellement qu'au sortir de l'exhortation, quand la Supérieure vint pour le remercier : — « Quelle est cette religieuse si jeune et si modeste ? demanda-t-il à la Mère de Saumaise. Et il indiqua une certaine place. — La sœur Marguerite-Marie Alacoque, répondit la Supérieure. — C'est une âme de grâces », repartit le Père.

Et il se retira.

Telle fut la première rencontre toute mystérieuse de Marguerite-Marie et du Père de la Colombière.

C'était environ le 15 février 1675.

CHAPITRE X

Les premières révélations du Sacré-Cœur de Jésus (1673-1675).

Quand le Père de la Colombière répondant à la Mère de Saumaise disait de Marguerite-Marie: « C'est une âme de grâces », il éclairait en quelques mots tout l'état mystérieux de cette humble religieuse, si éprouvée et si fidèle en même temps.

C'est par degrés lents mais toujours plus lumineux que cette âme de choix va de grâces en grâces, de faveurs en faveurs s'élever jusqu'au Cœur de son Maître divin.

Les faveurs de Dieu sont en effet comme un soleil qui a son aube faible et d'abord incertaine, puis l'éclat de l'aurore et enfin son plein épanouissement à l'horizon des âmes.

C'est surtout à partir de sa profession que le Maître, qui voulait tout le cœur de Marguerite-

Marie, avait commencé à lui entr'ouvrir les trésors du sien.

Jusqu'alors ç'avait été des caresses intimes, une extase familière, des oraisons devant le Saint Sacrement prolongées des nuits entières sans mouvement, une ardeur excessive pour la pénitence, quelque chose enfin d'extraordinaire qui ne pouvait échapper aux regards des autres. De cela déjà on chuchotait tout à l'entour ; et comme la pauvre religieuse n'était pas toujours adroite, qu'elle semblait absorbée et comme absente, on la râilla d'abord doucement, puis on la critiqua, enfin on s'irrita. Que venait faire cette inconnue qui apportait avec elle une manière si différente de celle de tous ?

Pourquoi ces singularités ? que voulaient dire ces oraisons interminables, ces leçons indirectes de ferveur et surtout ces billets qu'elle passait à ses sœurs, et dans lesquels, on ne sait vraiment pourquoi, elle gourmandait, indiquait au nom de Dieu ce qu'il fallait accorder à la grâce, retrancher à la nature ; n'avait-on pas assez de la règle et des supérieures pour se conduire ?

Enfin ce fut bientôt une tempête; or à ce moment Dieu redoublait ses avances.

Six mois après sa profession, vers le mois d'avril 1673, un jour qu'elle priait avec plus

de ferveur que de coutume, Notre Seigneur lui fit voir tout d'un coup son Cœur plus éclatant qu'un soleil et à côté un petit point noir, un atome imperceptible; c'était le cœur de Marguerite-Marie et il lui dit : « Abîme-toi dans ma grandeur. »

Une autre fois il lui montra le même Cœur comme un gouffre sans fond, creusé par une flèche immense et déchiré de toutes parts par l'ingratitude des hommes.

En une autre extase, ce Cœur était comme un livre de vie dont chaque page contient la science de l'amour ; ou c'était un parterre embaumé dont toutes les fleurs pouvaient être cueillies et mises en bouquet.

Par toutes ces images successives, Jésus acheminait Marguerite-Marie à une intime connaissance de son amour; mais des faveurs plus extraordinaires encore l'attendaient. Un peu plus tard, en effet, il la faisait reposer longuement sur sa poitrine, et là, il parut se décider à lui découvrir en plein les secrets impénétrables de son Sacré-Cœur, et c'est alors pour la première fois qu'il lui demanda quelque chose : « Mon Cœur, lui dit-il, est si passionné d'amour pour les hommes, qu'il ne peut contenir les flammes de son ardente charité ; il faut qu'il les répande

par ton moyen et que par toi il se manifeste à eux. Je t'ai choisie pour l'accomplissement de ce grand dessein. » Et Notre Seigneur lui demanda son cœur ; elle le lui offrit. Il le prit, le mit dans le sien, l'en retira étincelant comme un fer embrasé dans une fournaise et le lui remit dans la poitrine.

Cette vision si extraordinaire semble avoir eu lieu le jour de saint Jean l'Évangéliste, 1673.

Dans les jours qui suivirent, le Maître lui spécifia davantage ce qu'il voulait.

« Premièrement, tu me recevras dans la communion autant que l'obéissance te le voudra permettre ; tu communieras ensuite tous les premiers vendredis du mois, et toutes les nuits du jeudi au vendredi je te ferai participer à ma mortelle tristesse du jardin des Olives.

Enfin sache que je prends un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont je désire que l'image soit exposée en public, afin de toucher le cœur insensible des hommes. »

C'était déjà toute l'économie de la dévotion au Sacré-Cœur.

C'est après cette révélation que, sur les craintes et les impossibilités que témoignait Marguerite-Marie, le Maître lui répondit qu'au reste

« il lui enverrait son fidèle serviteur et parfait ami pour lui apprendre à s'abandonner sans plus de résistance ».

Et les choses en étaient là quand le Père de la Colombière avait fait sa première visite au monastère.

Il n'y reparut pas avant les Quatre-Temps du carême, qui, cette année-là, tombaient les 6, 8 et 9 mars.

Selon l'usage, le Père alla donc confesser les religieuses ; Marguerite-Marie passa à son tour, mais ne se fit pas connaître.

Le confesseur, sentant assurément qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette âme, la retint longtemps au confessionnal, et comme il ne voulait pas incommoder la communauté par une trop longue session, il demanda à Marguerite-Marie si elle agréerait qu'il revînt la voir une autre fois.

« Mon naturel timide, raconte la religieuse dans son journal, fit que je lui répondis : « que n'étant pas à moi, je ferais tout ce que l'obéissance m'ordonnerait ».

L'affaire en resta là, et le Père partit pour donner une mission de Carême sur les terres de l'Abbaye de la Bénissons-Dieu. Cette mission avait été promise par le recteur du collège de

Roanne à l'abbesse de l'Abbaye, Françoise de Nérestang (1).

Le supérieur n'y alla certainement pas tout seul ; le travail de ces sortes de prédications était considérable ; au reste, dans l'oraison funèbre de l'abbesse de Nérestang, le Père de la Colombière nous fait un tableau des travaux d'une mission et ce n'est, on le sent, que le résumé de ce qu'il a fait lui-même.

—Pendant l'espace d'un mois environ, disait-il, on prêche trois ou quatre fois le jour tout ce qu'il y a de plus terrible, tout ce qu'il y a de plus touchant des vérités du christianisme ; durant tout ce temps, le Saint Sacrement est dévoilé. On donne la Bénédiction après chaque prédication, on fait dans l'église à haute voix la prière du matin et du soir, on fait aussi de fréquentes instructions sur la pénitence, la communion, la préparation à la mort ; c'est comme une longue retraite qu'on fait faire en même temps à tout un peuple.

Les fruits de ces saints exercices ne peuvent être compris que par ceux qui les recueillent ;

(1) La Bénissons-Dieu, aujourd'hui paroisse et village sur la rive gauche de la Loire, autrefois célèbre abbaye cistercienne.

La tradition rapporte que saint Bernard arrivant au sommet du plateau qui domine le pays se serait écrié : « Là, Bénissons Dieu ! » D'où le nom donné au monastère qu'il fonda en 1138.

ce sont comme des torrents de feu qui consument tous les vices, qui changent, qui purifient, qui renouvellent toutes choses. On compte jusqu'à huit ou neuf cents confessions générales dans des villages qui ne sont que de mille communiants ; on n'y parle plus de danses ni de cabarets. Si je disais tout ce que j'ai vu en cette matière, je suis assuré qu'on ne m'en croirait pas sur ma parole ; j'ai eu peine moi-même d'en croire mes oreilles et mes yeux.

Cette première mission dut se terminer à Pâques, c'est-à-dire le 14 avril. — Le missionnaire vint faire une courte apparition à Paray à cette époque, puis repartit, toujours pour les terres de la Bénissons-Dieu, où il commença une seconde mission. Les principaux villages qui entouraient l'Abbaye étaient Briennon sur la Loire, Pouilly, en face, sur l'autre rive, et, plus dans les terres, Noailly, et Saint-Germain Lespinasse. Il n'est pas téméraire de penser que plusieurs de ces localités durent bénéficier de ce passage du Seigneur. D'autant mieux que c'était tout à fait l'intention de l'abbesse de Nérestang que l'on ne se contentât pas de faire ces missions dans les terres qui dépendaient de son abbaye, mais elle en voulait fonder une pour toujours qui se renouvelât de deux ans en deux ans,

tantôt en un quartier, tantôt en un autre. « Ce dessein a été exécuté, dira le Père de la Colombière dans l'oraison funèbre de l'abbesse ; on a parcouru divers villages. » C'est avant la fin de cette seconde mission que mourut l'abbesse de Nérestang, le 21 mai 1675.

Le Père ne dut donc rentrer à sa Résidence que vers les derniers jours de mai, et nous savons que la première fois qu'il prêcha en public à Paray ce fut pour la Pentecôte, le 2 juin 1675.

Presque trois mois s'étaient écoulés depuis le 9 mars, date où il avait confessé Marguerite-Marie ; il est certain qu'il n'avait pas dû s'occuper du monastère de la Visitation durant ce laps de temps. Sa sagesse, sa grande pondération ne le faisaient pas se mettre en avant.

N'écrira-t-il pas à la jeune abbesse de 20 ans qui devait succéder à Mme de Nérestang à la Bénissons-Dieu et qui lui demandait de la diriger dans une retraite particulière : « Comme je suis encore jeune et que je n'ai ni assez de sagesse, ni assez d'expérience pour la conduite des âmes, je n'oserais m'engager à vous servir en cette occasion où vous avez besoin d'un homme fort éclairé et fort vertueux. »

Son humilité accompagnait partout le saint religieux. Il ne devait donc pas songer à vouloir

imposer sa direction à Marguerite-Marie, non plus qu'à lui extorquer en quelque sorte ses confidences, et telle était vraisemblablement sa résolution bien arrêtée, quand la Mère de Saumaise lui dit ou lui fit dire qu'elle souhaiterait qu'il vînt entretenir cette humble fille.

Le Père s'y rendit ; Marguerite-Marie, qui éprouvait une effroyable répugnance à parler, l'avoua au Père. Celui-ci, pour toute réponse, lui déclara qu'il était bien aise de lui être une occasion de faire un sacrifice à Dieu.

Ce mot triompha de toutes ses résistances; Marguerite-Marie se fit connaître à fond et mit le Père au courant de toutes les faveurs de Dieu depuis son enfance, de toutes les angoisses de son âme, des craintes de ses supérieures, des ordres de ses confesseurs et enfin des manifestations de Notre Seigneur et des demandes étranges qu'il lui faisait au sujet de cette dévotion si nouvelle à son Sacré-Cœur. Le Père de la Colombière écouta, réfléchit longuement, revit plusieurs fois sa pénitente et lui ordonna de mettre désormais par écrit tout ce qui se passerait d'extraordinaire entre elle et le Seigneur.

Il y avait deux choses bien distinctes à décider dans l'état d'âme de la sœur Marguerite-Marie. Et d'abord était-elle dans le vrai en ce

qui concernait la conduite particulière, les intimités secrètes de Dieu et la voie d'union divine où elle était appelée?

Ensuite étaient-elles vraies aussi les communications extraordinaires touchant cette dévotion nouvelle au Cœur de Jésus dans le Saint Sacrement de l'autel ?

Or, à mesure qu'il étudiait, la lumière se faisait plus vive et plus rapide dans l'esprit du Père de la Colombière; plus vive, car il ne put bientôt plus douter des manifestations qui produisaient en Marguerite-Marie de tels fruits d'humilité et de mépris de soi-même; plus rapide en même temps, car, si nous pressons les dates, nous voyons qu'en moins d'un mois Marguerite-Marie s'est ouverte entièrement, le Père de la Colombière lui a donné une première décision, la rassurant pleinement et confirmant la vérité des voies où elle marchait ; la fameuse vision où Jésus unit les deux cœurs, celui de Marguerite-Marie et celui du Père de la Colombière au sien avait eu lieu ; la demande formelle de charger le Père de la Colombière de divulguer la dévotion au Sacré-Cœur se précisait, enfin le 16 juin était la date de la grande révélation... et le 21 juin le Jésuite et la Visitandine faisaient séparément la première consécration au Cœur-Sacré de Jésus.

Si quelqu'un cependant dut être surpris, confus même, ce fut le Père de la Colombière, lorsque Marguerite-Marie lui rapporta la vision des trois cœurs dont nous parlions plus haut.

Voici comment la sainte religieuse rapporte le fait dans ses écrits. « Une fois que le Père de la Colombière vint dire la messe à notre église, Notre Seigneur lui fit de très grandes grâces comme à moi aussi; car lorsque je m'approchai pour le recevoir, il me montra son Sacré-Cœur comme une ardente fournaise et deux autres cœurs qui allaient s'y unir et s'y abîmer me disant : « C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours. »

Et après il me fit entendre que cette union était pour la gloire de son Sacré-Cœur, dont il voulait que je découvrisse au Père les trésors, afin qu'il en fît connaître et en publiât le prix et l'utilité, et que pour cela il voulait que nous fussions comme frère et sœur, également partagés de biens spirituels. Et lui représentant là-dessus ma pauvreté et l'inégalité qu'il y avait entre un homme de si grande vertu et mérite, et une pauvre et chétive pécheresse comme moi, il me dit : « Les richesses infinies de mon Cœur suppléeront à tout et égaleront tout. Parle-lui seulement sans craindre. »

« Ce que je fis à notre premier entretien, et la manière d'humilité et d'actions de grâces avec laquelle il le reçut, avec plusieurs autres choses que je lui dis de la part de mon souverain Maître en ce qui le concernait, me toucha profondément et me profita plus que tous les sermons que j'aurais pu entendre. »

Il ne semblait pas que l'on pût être plus explicite ; la mission de divulguer la dévotion au Sacré-Cœur était bien clairement confiée au Père de la Colombière.

Quelques jours encore et après la grande révélation du 16 juin, le doute ne sera plus possible. En attendant, cette manière d'humilité et d'action de grâces avec laquelle le Père de la Colombière reçut ces divines communications, nous éclaire singulièrement sur sa mentalité intérieure au point de vue surnaturel. Toujours préoccupé de sa misère, il ne voudrait qu'être oublié et qu'on ne se ressouvienne de lui que pour demander pardon à Dieu de ses péchés ; il a peur de tout ce qui ressemble à un compliment, il fuit les louanges qui lui déplaisent encore plus parce qu'elles lui sont encore moins dues. Mais en même temps il sait qu'il faut vouloir sans réserve tout ce que Dieu veut, s'abandonner à sa conduite sans autre intention que de

lui plaire, et que l'on doit lui être reconnaissant de tout.

C'est dans ce double sentiment de son humilité et de sa gratitude qu'il va se dévouer à l'œuvre que la bonté de Dieu vient de lui confier.

CHAPITRE XI

La Grande Révélation.

Les décisions du Père de la Colombière concernant l'état extraordinaire de cette âme de grâces qu'était Marguerite-Marie avaient été très promptes et très nettes.

Il fallait qu'elle se laissât faire, pourvu que l'obéissance fût sauve et aussi l'humilité.

Bien mieux, les faveurs extraordinaires de Dieu ne devaient être pour elle qu'une source toujours plus profonde d'une plus grande humilité.

« Il me dit, écrit Marguerite-Marie, que j'avais grand sujet en tout cela de m'humilier, et lui d'admirer les grandes miséricordes de Dieu à mon égard. »

Cela était comme la ligne de conduite générale; mais le sage Directeur ne craignait pas d'entrer dans le détail ; ces sortes de décisions sont parfois la pierre d'achoppement de bien des directeurs.

A Marguerite-Marie qui lui disait que quand elle était en proie à l'action divine elle ne pouvait d'une part résister et de l'autre réciter des prières vocales, et que quelque violence qu'elle se fît elle restait « la bouche ouverte sans pouvoir prononcer une parole », le Père répondit qu'il était parfaitement inutile de lutter contre cette force ; qu'elle ne devait songer qu'à s'acquitter de ses prières de règles ; au plus pourrait-elle ajouter le chapelet, mais seulement si elle devait le faire sans effort.

Quant aux billets qu'elle se sentait parfois pressée de Dieu de donner à ses sœurs pour corriger quelque chose de leur intérieur, elle pouvait continuer à les faire passer, quoi qu'il pût lui arriver de fâcheux en retour.

Tout cet ensemble de décisions fit couler dans l'âme si troublée de Marguerite-Marie comme un fleuve de paix et de tranquillité.

Mais le trouble calmé sur ce point devait bientôt renaître sur un autre.

Si cachée que voulût être Marguerite-Marie, si réservé que fût son nouveau directeur, les fréquents entretiens du Père avec sa pénitente n'avaient pu passer inaperçus au monastère.

L'esprit de tant de religieuses déjà en éveil et prévenu contre cette sœur aux allures extra-

ordinaires et à la dévotion excessive ne pouvait qu'être impressionné davantage de la singulière importance que lui donnait le nouveau confesseur ; la critique fut plutôt amère et bientôt générale.

Marguerite-Marie la note elle-même dans son journal : « Le Père eut beaucoup à souffrir à cause de moi, car on disait que je voulais le décevoir et le tromper comme les autres. »

Il ne manqua pas en effet de personnes avisées et bien renseignées pour affirmer hautement que le jeune supérieur de la résidence n'était pas moins visionnaire que sa dirigée, et qu'en vérité « il y avait bien de la faiblesse et une sorte d'enfantillage à s'amuser si longtemps à une fille de si peu d'esprit ».

On va loin dans cette voie, plus encore chez les personnes consacrées à Dieu, qui se croient naturellement plus éclairées en la question, que chez les personnes du monde.

Il était bien entendu qu'on savait opportunément couvrir de fleurs l'une et l'autre de ces âmes religieuses ; mais on prétendait aussi que la vérité ait sa place et fût enfin reconnue.

Le Père de la Colombière ne s'en émut pas. Il savait trop bien, comme il l'écrivait dans sa retraite spirituelle du troisième an, « que la per-

fection consistant à plaire à Dieu, il ne faut pas balancer dans les occasions où on peut lui plaire, quoiqu'en déplaisant aux hommes ; ce n'est pas auprès d'eux qu'il voulait faire fortune. » Or il voyait clair dans l'âme de Marguerite-Marie.

Il l'avait dit à la supérieure et à l'intéressée : — il allait droit son chemin et attendait les événements.

Il ne tarda pas à s'en produire un plus important que tous les précédents.

En ce même mois de juin eut lieu la grande révélation de Notre Seigneur à sa fidèle servante ; elle fondait à jamais la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous avons relaté cette révélation au début de cet ouvrage : c'est la page capitale de l'histoire de Marguerite-Marie et du Père de la Colombière. Cela se passa un jour de l'octave du Saint-Sacrement, probablement le dimanche 16 juin 1675 : « Etant une fois, dit Marguerite-Marie, devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour et me sentis touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour.

« Il me dit : Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé. »

Ce mot du Seigneur indique donc que cette révélation du 16 juin n'a pas été une surprise ; c'était plutôt comme une répétition soulignée de ce que Jésus désirait depuis longtemps.

Ailleurs il parle de la résistance que lui opposait l'humble et pauvre religieuse écrasée sous le poids de la mission qu'il lui imposait ; donc le Maître poursuivait depuis longtemps et son but et cette âme.

De même encore cette ostension de son Cœur brûlant d'amour n'était pas non plus, nous l'avons vu, une vision d'un jour. Depuis de nombreux jours, au contraire, il le lui avait montré sous mille images diverses, et comme en un décor chaque fois nouveau et saisissant.

Ce jour-là il ouvrit toute grande sa poitrine, c'était comme s'il avait ouvert une fournaise de flammes ardentes ; au milieu paraissait son Cœur: « Voici, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, des mépris, irrévérences, sacrilèges et froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui est encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. »

Tout était exprimé, dans un raccourci divin, de la dévotion nouvelle. Son objet : le cœur ; sa cause : l'amour, et l'amour méprisé, et méprisé surtout par ceux qui devaient moins le faire, les personnes consacrées à Dieu, religieux, religieuses, prêtres et autres âmes liées par des vœux.

Après ce premier énoncé vient comme la partie pratique et exécutive de la dévotion.

« C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. »

Que l'on y prenne garde, en ce dispositif tout pratique, le Christ se montre bien le chef de son Église, qui peut ordonner une fête nouvelle comme bon lui semble ; il se révèle le compagnon de notre vie humaine, indiquant à un jour de la semaine, un acte précis de dévotion facile au demeurant à exécuter, c'est une communion plus ou moins matinale, cela ne trouble pas l'économie de toute la journée ; enfin il précise l'intention que nous devons avoir en cette communion : réparer le mépris dont il n'est que

trop l'objet... et cela dans les églises et spécialement dans son tabernacle, sur l'autel.

La dévotion au Sacré-Cœur faisait son premier pas. Déjà le Christ a demandé l'image de son Cœur répandue et vénérée ; la communion des premiers vendredis de chaque mois ; l'heure sainte de 11 heures à minuit chaque semaine ; aujourd'hui il dit le dernier mot : il veut une fête, une fête spéciale généralisée dans toute l'Église, pour tous les fidèles.

C'est Marguerite-Marie qui doit donner le branle, lancer la dévotion, la faire connaître, accepter, pratiquer.

— Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? A une si chétive créature, à une pauvre pécheresse...

— Hé, pauvre innocente que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts ?

— Mais le moyen de faire ce que vous me commandez ?

— Adresse-toi à mon serviteur le Père de la Colombière...

Et alors, en quelques mots, le Maître trace tout le programme qui va désormais guider le religieux : « Dis-lui de ma part (la mission est authentique) de faire son possible pour établir cette

dévotion (je ne demande que la bonne volonté et l'effort) et pour donner ce plaisir à mon divin Cœur (comment hésiterait-il ?) Il y aura des difficultés, des contradictions ; tout cela ne manquera pas, mais qu'il ne se décourage pas : le mot vainqueur de tout sera la confiance, il lui faudra se confier uniquement à moi. »

Autorisée par sa Supérieure, Marguerite-Marie rapporta ces paroles au Père de la Colombière.

De nouveau le Père lui demanda de mettre par écrit tout ce qui avait trait à ces diverses révélations du Sacré-Cœur... et tout à loisir, sous les yeux de Dieu, il médita, pesa, examina ces étranges et si redoutables communications.

Il ne pouvait, vu ce qu'il savait de la sainteté de la religieuse, douter de la réalité de ces visions. D'autre part, il se rendait parfaitement compte des difficultés quasi insurmontables qu'il allait rencontrer, mais pouvait-il hésiter ?

Ce qui le frappait le plus, c'était à la fois et l'obéissance parfaite de Marguerite-Marie à ses supérieurs et le prix que le divin Maître attachait à cette obéissance; il y voyait vraiment la pierre de touche de la vérité de ces révélations.

Notre Seigneur avait dit en effet un jour à sa

fidèle servante : « J'ajusterai mes faveurs à l'esprit de la règle et à la volonté de tes supérieures. Tu tiendras pour suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de la règle. Je veux que tu la préfères à tout le reste.

De plus, je suis content que tu préfères la volonté de tes supérieures à la mienne... Laisse-les faire de toi tout ce qu'elles voudront. »

En une autre circonstance il le lui avait dit plus gravement encore.

« Ecoute bien ces paroles de la bouche de la vérité.

« Tous religieux séparés et désunis de leurs supérieurs doivent se regarder comme des vases de réprobation ; c'est cette désunion qui en a tant perdu et qui en perdra bien davantage dans la suite, puisque tout supérieur tient ma place, qu'il soit bon ou mauvais. »

Le Père de la Colombière ne savait que trop bien le prix de l'observation des règles, puisqu'il en avait fait le vœu héroïque ; il était donc plus éclairé que d'autres pour comprendre la valeur du témoignage que sa pénitente apportait à ces révélations, par le poids de son obéissance absolue à ses supérieures.

Toutes ces considérations, et d'autres peut-être encore, firent qu'il dit enfin et une fois pour

toutes le dernier mot qui devait fixer la conduite de Marguerite-Marie.

Tout ce qu'elle avait vu, entendu, appris, venait de Dieu ; ils n'avaient plus qu'à obéir tous les deux.

Le premier il se mit en devoir de le faire ; il fut donc arrêté que le vendredi qui allait venir, celui qui suivait l'octave du Saint Sacrement — c'était le jour même demandé par Notre Seigneur, — elle et lui se consacreraient pleinement au Sacré-Cœur de Jésus.

Ce fut la première fête du Sacré-Cœur.

Où se fit cette double consécration ? A la chapelle de la Visitation, dans celle du petit collège, à la sainte messe, dans une visite au Saint Sacrement, Marguerite-Marie derrière la grille, le Père de la Colombière dans le chœur du sanctuaire ? Il importe peu que nous le sachions. — Elle se fit, c'était l'essentiel. — La source de ce grand fleuve de dévotion qui baigne aujourd'hui le monde entier jaillissait ce jour-là dans cette petite ville de Paray-le-Monial, si parfaitement inconnue, entre les deux cœurs si saintement unis de Claude de la Colombière et de Marguerite-Marie Alacoque.

Le Père Croiset, l'un des premiers apôtres du Sacré-Cœur, après le Père de la Colombière,

affirme que la formule de consécration imprimée à la suite de la retraite spirituelle du saint religieux est à peu de choses près celle de la première consécration du 21 juin.

En voici les principaux passages :

— O très adorable et très aimable Cœur de mon aimable Jésus, je vous offre mon cœur avec tous les mouvements dont il est capable, je me donne tout entier à vous, et dès cette heure je proteste très sincèrement que je désire m'oublier moi-même.

J'offre à ce Cœur tout le mérite, toutes les satisfactions de toutes les pratiques religieuses, de toutes les saintes Messes, de toutes les vertus que je pratiquerai jusqu'à mon dernier moment... je le prie d'en disposer en la manière qui lui plaira.

Sacré-Cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous.

Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à bout.

C'est à vous à tout faire. Divin Cœur de Jésus-Christ, vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint, cela me paraît plus clair que le jour ; mais ce sera pour vous une grande gloire et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII

Travaux apostoliques à Paray. Les prédications et la Direction.

Saint Augustin, après les touches si pressantes de la grâce, disait amoureusement à Dieu :

« Seigneur, la plaie que vous m'aviez faite était trop profonde et trop large pour être dissimulée. — Il y avait un trop grand feu dans mon cœur pour être caché, et toutes les contradictions étaient bien plus capables de m'enflammer encore davantage que de me refroidir le moins du monde. »

Après la grande révélation et la première consécration au Sacré-Cœur, il semble bien que le Père de la Colombière pouvait tenir le même langage avec lui-même et devant Dieu.

Il serait curieux de surprendre les traces de cette émotion dans les sermons prêchés à Paray; malheureusement nous ne les avons pas ou peut-être se sont-ils confondus avec ceux qu'il prêchera bientôt à la cour d'Angleterre.

Cependant l'oraison funèbre de l'abbesse de Nérestang, donnée à la Bénissons-Dieu vers le milieu de juillet 1675, nous a été conservée.

Le Père de la Colombière a dû la composer au milieu même des grandes manifestations du Sacré-Cœur; il n'y parle pas directement de cette dévotion, la chose eût été trop nouvelle et peu comprise; — mais il s'étend volontiers sur l'Eucharistie et le culte d'amour que lui rendait la vénérable défunte, qui venait chaque jour jusqu'à dix fois adorer Jésus-Christ caché dans le tabernacle, et à la fin de son discours il fait une déclaration à son auditoire qui semblerait quelque peu aventureuse et risquée, si elle ne sortait pas des lèvres d'un homme aussi sage et aussi discret.

Parlant de l'espoir bien légitime que tous avaient du bonheur éternel de la sainte abbesse, l'orateur ne craignait pas de déclarer :

« Une personne qui est en réputation de sainteté, priant le lendemain pour le repos de cette âme, crut la voir dans le ciel ravie et abîmée dans la contemplation de la Bonté infinie de Dieu.

« La personne m'a raconté elle-même cette révélation avec des circonstances qui me la rendent très probable. »

Et à nous il paraît très probable aussi que cette personne n'est autre que Marguerite-Marie Alacoque; sa dévotion aux âmes du Purgatoire, les fréquentes visions qu'elle avait de ces âmes, des assurances analogues à celle-là et qu'elle donnait volontiers après la mort des fidèles qu'on venait lui recommander... Enfin le souci de raconter ce qu'elle avait vu au Père de la Colombière, qui lui avait fait promettre de mettre par écrit ce qui se passerait d'extraordinaire en elle-même : tout cet ensemble de faits et de circonstances nous donnent vraiment le droit de supposer qu'il s'agit bien ici d'une révélation faite à l'humble visitandine, touchant le bonheur éternel de la pieuse abbesse de la Bénissons-Dieu.

Quoi qu'il en soit, le cœur plein de cette flamme nouvelle, le saint religieux s'était mis avec une ardeur que l'on comprend à travailler dans le champ ouvert à son apostolat.

La première action directe sur la société de Paray et sur tous les fidèles, riches ou nobles, pauvres ou roturiers, s'exerça par le moyen de ses prédications.

Son renom l'avait précédé; on attendait non sans une très vive et très légitime curiosité son premier sermon. Il le donna le jour de la Pen-

tecôte chez les Ursulines. L'église n'était pas grande, c'est la chapelle actuelle des religieuses du Saint-Sacrement, mais l'auditoire était de choix. Le sermon fut universellement admiré; il y eut plus et mieux, puisqu'il commença le long travail d'une conversion qui devait coûter bien des prières au Père de la Colombière.

M[lle] Marie de Lyonne, remarquable par sa naissance et sa grande beauté, y reçut les premières touches de la grâce et en garda une si profonde impression que, trois mois après, le jour de Saint-Augustin, se trouvant mêlée à une mondaine et charmante compagnie, comme elle entendit tout d'un coup sonner la cloche de l'église des Ursulines où devait encore prêcher le Père de la Colombière, elle s'arrêta au milieu de ses éclats joyeux, et avisant ses compagnes de fête: « Nous ferions bien mieux, leur dit-elle, devenue subitement sérieuse, d'aller entendre le sermon du bon Père plutôt que de rester là à nous divertir. »

Et tout le monde y alla. Ce jour-là, ce ne furent pas de simples touches de la grâce, mais plutôt comme les puissantes attaques de l'amour de Dieu... et de ce sermon commença, on peut le dire, le long siège de cette âme, qui voulait et ne voulait pas, avait peur d'être

prise par Dieu, se dérobait, puis s'offrait à nouveau.

Retenue par sa beauté, sa fortune, l'amour de sa mère, elle lutta contre l'appel divin plus de quatre ans... toujours guidée, toujours poussée, harcelée même par son habile directeur.

Le mérite de la conquête de cette âme revient tout entier au zèle du Père de la Colombière ; mais en directeur éclairé, il ne faisait que seconder, il ne devançait pas la grâce. « Dieu vous apprendra ce qu'il désire de vous, lui disait-il souvent. » — Et encore : « Quand une fois Dieu s'est rendu maître d'un cœur, il n'y demeure pas oisif ; dès qu'on a commencé à connaître combien le Seigneur est aimable et grand, on l'aime bien et l'on ne croit jamais avoir assez fait pour lui. »

Cette prudente direction, tout en ménageant la liberté, excitait l'émulation. Aussi bien le Père se montrait indulgent, condescendant même; il ne voulait pas que dès l'abord la jeune fille retranchât tout, supprimât les atours raisonnables, se privât de danser honnêtement au milieu des siens. Lui-même ne craignait pas, pour la suivre de plus près en son décor familial, d'aller passer quelques jours dans le château de sa mère à Selorre, et là, tout en

prêchant aux serviteurs de la maison et aux paysans du voisinage, il l'étudiait attentivement, arrêtait ses mortifications trop apparentes, mais en même temps qu'il semblait donner un peu plus de marge à la nature, il la poussait à se vaincre généreusement et il lui découvrait en termes rapides, précis, pénétrants, sa grande théorie spirituelle du sans réserve, ce qu'il appelait « cette sainte mortification qui est la source de toutes les grâces que les plus grands serviteurs de Dieu aient jamais reçues » (Lettre 106e) et dont il disait : « Croyez-moi, toutes les autres routes sont non seulement fort longues, mais elles sont dangereuses.. au lieu que par celle-ci on va fort sûrement et fort loin en fort peu de temps. »

Il savait que ce qui résistait encore à Dieu chez Mlle de Lyonne c'était l'intelligence.

« Après ce que Dieu a fait pour vous, lui répétait-il, je vous estimerais la plus malheureuse fille du monde, si vous n'aviez pour lui qu'une reconnaissance médiocre. Eh bien, tout ce qu'il a fait pour vous, n'est rien en comparaison de ce qu'il a dessein de faire, aidez-le, laissez-le faire, je vous en prie. »

Qu'avait donc fait Dieu de si extraordinaire pour cette âme ? Il l'avait une fois profondé-

ment humiliée, c'est toujours par là que commence le Seigneur.

Ç'avait été une plaisante aventure qui avait piqué au vif l'amour-propre et l'orgueil de la belle jeune fille.

Un jour qu'elle sortait magnifiquement parée de la bénédiction du Saint Sacrement, et, selon l'ordinaire, entourée d'une petite cour sémillante et flatteuse, voici que soudainement elle se trouva en face d'une cinquantaine de pourceaux qui débouchaient du chemin ; ils occupèrent bientôt toute la route ; chacun de s'écarter pour les laisser passer : Marie de Lyonne, qui pavanait un peu au milieu de la rue, jugea que c'était plutôt aux animaux à se garer, et elle resta seule en face du troupeau. Celui des pourceaux qui tenait la tête de la bande était presque de la grosseur d'un âne. On ne sait vraiment pourquoi il fonça subitement sur la jeune fille et, avant qu'elle ait pu faire un pas de côté, il la hissa sur son dos et la voilà grotesquement assise à reculons sur cette étrange monture, n'ayant pour toute bride que la queue du gros animal, lui furieux, elle tremblante, criant, appelant vainement au secours... Pas un de ses prétendants n'osa se jeter à la tête du pourceau. Pendant près d'une demi-heure

elle fut ainsi promenée au hasard des rues et des pavés, menacée de choir à chaque pas, couverte de boue et traversant toute la ville au milieu des huées, des applaudissements et des quolibets de tous les passants.

Quand elle put descendre, elle fut la première à plaisanter de son aventure, et c'était le meilleur parti à prendre ; mais il lui resta tout de même au cœur le souvenir cuisant de l'abandon où l'avaient laissée ceux qui ne juraient que par elle. Ainsi le monde est un faux ami qui se dérobe à nos besoins quand il ne voit pas son avantage à nous être utile.

C'est ce dont Dieu voulait la pénétrer. Il lui restait encore une beauté surprenante qu'elle ne pouvait ignorer et dont elle se préoccupait un peu trop peut-être... Dieu vint y mettre la main.

Elle revenait d'un voyage à Lyon ; le matin, à son réveil, quel n'est pas son effroi de voir à genoux, au milieu de sa chambre, un gentilhomme du Charolais qui l'avait beaucoup recherchée et qui venait de périr dans un combat.

Le gentilhomme joignait les mains et il s'écriait en soupirant : « Ah ! Mademoiselle, que Dieu est grand, qu'il est saint, qu'il est juste !... rien n'est petit devant ses yeux, tout est pesé, puni ou récompensé. — Avez-vous obtenu misé-

ricorde ? lui demanda toute anxieuse la jeune fille. — Oui, à cause de ma charité pour les pauvres. »

La vision disparut; mais telle fut l'impression que Marie de Lyonne en éprouva que, lorsqu'elle se regarda au miroir, elle était d'une pâleur effroyable. La richesse de son teint, qui faisait sa plus grande beauté, s'était soudainement effacée, elle ne revint jamais.

Ainsi les dons de la nature peuvent disparaître en un moment et sans retour; seuls ceux de la grâce sont les vrais biens et toujours à la disposition de notre bon vouloir.

Le Père de la Colombière, qui n'ignorait pas ce double fait étrange, profitait des moindres circonstances pour achever en sa pénitente le travail de détachement, mais il n'avait pas à faire qu'à elle; la mère de la jeune fille ne pouvait prendre son parti de se séparer de son enfant. « Faites donc réflexion, s'il vous plaît, lui écrivait le Père, que toutes les raisons qui vous détournent de consentir à la quitter, ne vous auraient pas peut-être paru si fortes, s'il s'était agi de la marier à cent lieues de vous, quand même vous n'auriez pu aller vivre avec elle ni la voir plus d'une fois l'an. Il me semble que Dieu vous fait bien de l'honneur de vous deman-

der votre fille ; vous l'auriez accordée à un gentilhomme et vous auriez le courage de la refuser à Celui qui vous a créée et qui doit vous juger peut-être plus tôt que vous ne pensez ? »

Mais la mère continuait à s'opposer à cette vocation et la fille n'en était peut-être pas trop fâchée au fond. Cette lutte durait encore de part et d'autre quand le Père de la Colombière dut partir pour l'Angleterre. Ce fut un coup bien sensible à la pauvre enfant ; elle écrivait à son père spirituel « qu'elle en avait le cœur serré pour bien des raisons qu'elle ne pouvait lui mander ».

Le Père lui répondit : « Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? vous pouvez m'écrire avec une entière liberté, mais ne parlez plus de ce départ ni de la douleur qu'il vous cause, car c'est une douleur que je condamne. Votre cœur ne doit ressentir d'autre douleur que celle d'avoir offensé Dieu. »

C'est ainsi qu'en partant le Père savait ressaisir vigoureusement les rênes, mettre les choses au point par une de ces vérités qu'il aimait à dire, nette, concise, cinglante même comme un coup de fouet. Il continuera d'Angleterre une semblable direction avec une semblable vigueur. Nous verrons que ce ne fut que

peu de temps avant sa mort qu'il arriva à la pleine victoire.

Si nous nous sommes quelque peu étendus sur l'histoire de cette vocation, c'est qu'elle montre la manière à la fois douce et forte de l'habile directeur d'âmes qu'était le Père de la Colombière.

Les relations et les correspondances qu'il eut avec d'autres jeunes personnes du grand monde, les conversions qu'il opéra, soit à Paray, parmi les protestants, soit à Londres à la Cour même parmi les calvinistes, témoignent abondamment de cette habileté surnaturelle qui le faisait si avidement rechercher, partout où il séjournait, confessait et prêchait.

Comme prédicateur pendant les dix-huit mois qu'il passa dans la résidence de Paray, le Père de la Colombière n'épargna ni ses forces ni son zèle.

D'après une convention passée avec les Bénédictins, les Pères Jésuites devaient prêcher tous les dimanches de l'Avent et du Carême et toutes les fêtes de la Vierge dans leur église; vu les occupations de ses deux compagnons exclusivement appliqués au collège, le Père de la Colombière dut souvent payer de sa personne pour fidèlement répondre à cet engagement.

D'autre part, les relations intimes qui s'établirent entre le nouveau supérieur et l'éminent curé de la paroisse, M. Eléonor Bouillet, furent encore l'occasion de nombreuses prédications du Père dans l'église Saint-Nicolas. Les divers couvents de la ville le demandaient aussi ; les missions au dehors ou les prédications dans les paroisses voisines l'occupaient souvent, nous l'avons vu, des semaines entières. Enfin, son collège réclamait également sa présence, et ce ne serait pas reconnaître le bon sens et l'humilité du religieux que de supposer qu'il ne servait pas, les tout premiers, les enfants auxquels l'obéissance l'avait dévoué corps et âme.

« O jeunesse, s'écriait-il dans l'un de ses sermons sur la Vierge, vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux ; on vous appelle l'âge des plaisirs, mais, si l'on n'y prend garde, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui suivront. »

C'est précisément parce qu'il voulait y prendre garde qu'il s'efforçait de donner à ses élèves des habitudes de piété sérieuse et pratique.

Se rappelant les diverses congrégations qu'il avait dirigées, il veillait avec grand soin à ce que ce corps de choix eut une réelle influence;

il savait qu'on gouverne la masse par l'élite et que l'élite ne doit pas être la foule.

Chaque mois, aux jours des fêtes de Notre-Dame, s'organisait une procession du Saint Sacrement à laquelle les élèves congréganistes devaient assister. On était frappé en ville de « leur révérence et de leur dévotion » ; et dans la pensée du supérieur zélé, cette congrégation était comme la pépinière destinée à entretenir la grande congrégation des hommes qu'il avait fondée.

Et c'est ainsi que par sa parole et sa direction le Père de la Colombière commençait, en premier apôtre du Sacré-Cœur, à répandre abondamment les trésors de grâces secrètes, dont le Cœur de Jésus avait ouvert en lui une source que rien ne devait plus tarir.

CHAPITRE XIII

Les Œuvres.
Apostolat de Paray. — La fondation de la Congrégation des hommes.
Les premières manifestations de la dévotion au Sacré-Cœur.

On est étonné, en effet, qu'en moins de deux ans qu'il resta à Paray, le Père de la Colombière ait pu exercer tant de zèle, accomplir tant de travaux. Si l'on n'y voyait pas les bénédictions promises par le Sacré-Cœur, on aurait peine à s'expliquer et ce labeur et ce succès.

La grande Révélation est du 18 juin ; — le 15 août suivant, ou tout au plus le 8 septembre de cette même année, se fondait à Paray, par les soins du zélé supérieur, la Congrégation des hommes ; elle avait son siège dans l'église Saint-Nicolas ; nobles et bourgeois y étaient admis, le curé lui-même donnait son nom et le Père de la Colombière voulait se compter parmi les premiers congréganistes de « notre Bonne

Mère », comme il avait coutume d'appeler la Vierge Marie.

C'est de concert avec le curé de Saint-Nicolas que le Père avait eu l'idée de cette fondation.

M. Eléonor Bouillet de l'Heurtière (1) appartenait à l'une des principales et plus anciennes familles de la région ; il était seigneur de Romay et de plusieurs autres terres ; sa science éclairée, sa vertu, son aménité le lièrent tout d'abord et comme naturellement avec le Père de la Colombière, et comme la cure était voisine du petit collège des Jésuites, les rapports de la plus franche cordialité s'établirent bientôt entre ces deux âmes si éprises l'une et l'autre de la gloire de Dieu.

Le Père de la Colombière le considérait, il le dira plus tard dans une de ses lettres, comme le chef d'une grande famille (c'était la bonne ville de Paray), qu'il devait conduire au paradis par ses saints discours et ses bons exemples.

Ces deux saintes âmes échangeaient volontiers leur désir de zèle et leurs projets de bonnes

(1) La famille Bouillet s'était divisée en plusieurs branches, dont chacune portait le nom de la terre qu'elle possédait par héritage ; c'est ainsi qu'il y avait les Bouillet de Romay, dont le curé Eléonor ; les Bouillet de Saint-Léger ; les Bouillet de Fitrèche.

Les descendants de cette dernière branche existent encore à Saint-Forgeux Lespinasse (Loire), représentés par M. Antonin Bouillet.

œuvres. Plus jeune que lui de douze ans, le Père de la Colombière dominait cependant par sa secrète et toute religieuse influence le quelquefois trop ardent curé. L'absence ne put altérer cette sainte amitié; d'Angleterre, où les lettres de M. Bouillet ne parvenaient pas toujours, le Père écrivait à son ami : « Vous avez craint que la perte de vos lettres vînt donner atteinte à notre amitié, mais que dites-vous, mon cher ami ? Les liaisons qui sont en Jésus-Christ sont inaltérables, et je vous assure que ni votre éloignement ni votre silence ne me changeront jamais à votre égard, au contraire, il me semble que j'aime tous les jours davantage mes amis.

« Je recommande à votre zèle les âmes qui vous sont confiées ; mais n'oubliez pas la vôtre qui m'est si chère et qui doit vous être plus chère que toutes les autres. »

Ces derniers mots trahissent le souci de l'apôtre en même temps que cette influence acceptée volontiers par le curé dont nous parlions plus haut.

Nous savons, en effet, que le Père de la Colombière sut, par ses conseils, ses sages avis, triompher des imperfections que l'on reprochait parfois à son ami, et celui-ci ne savait à son tour que s'en montrer reconnaissant.

Cette congrégation des hommes devait subsister jusqu'à la Révolution. Malgré son départ et sa mission en Angleterre, le Père de la Colombière ne laissa pas de s'y intéresser vivement.

« Je crois que Notre Seigneur aime notre congrégation, écrit-il à l'un des membres, et qu'elle ne saurait périr. Je dis notre congrégation, parce que, pour en être éloigné, je ne prétends pas en avoir été retranché. Je suis tous les jours en esprit et je me trouve au milieu de vos assemblées pour prendre part aux grâces que la sainte Vierge y répand. »

En une autre lettre il écrit (et c'est vraisemblablement à M. Humbert Bouillet de Saint-Léger) : « Je prie Dieu souvent pour vous et pour tous les congréganistes ; que ne ferais-je pas pour les rendre tels qu'ils doivent être ? » (19e lettre).

Enfin, de Londres, en réponse à une lettre d'un congréganiste qu'il n'avait pas reçue, il envoie de longues pages toutes pleines de ses avis de père et d'ami.

Constant avec lui-même, il leur recommande surtout le souci d'observer les règles et les traditions, « si bien, dit-il, que ceux qui viendront après vous n'aient rien eux-mêmes à réformer et qu'au cas où ils tombent dans la négligence,

on ait lieu de les en faire rougir en leur opposant votre ferveur. Il est certain, Messieurs, qu'il ne tiendra qu'à vous d'être la cause du salut d'un grand nombre de personnes et de beaucoup de vertus qui se pratiqueront plusieurs siècles après votre mort. »

Cette lettre fut jugée si remarquable et si touchante que les congréganistes voulaient la faire imprimer. Il fallut la pressante intervention du Père de la Colombière pour les en détourner.

« Pour ces messieurs de la Congrégation, écrit-il à M. Bouillet, ils sont trop sages pour songer à faire imprimer la misérable lettre que je leur ai écrite ; mais j'espère qu'ils y ont trouvé quelque chose capable de les enflammer en l'amour de notre bon Maître et de notre bonne Mère. »

Il y avait bien quelque chose en effet, une chose même plus particulière ; c'est la première lettre à des séculiers où il y a trace en quelques mots du Sacré-Cœur. En terminant le Père de la Colombière écrivait : « Je me recommande très humblement à vos bonnes prières, je vous embrasse dans le Cœur de Jésus-Christ et dans celui de notre bonne Maîtresse. Je suis et je veux être éternellement, Messieurs et chers Con-

frères, votre très humble et très obéissant serviteur en Notre Seigneur ». Assurément il n'y a là qu'un mot, mais le mot cachait la grande chose nouvelle et il nous indique au moins que le Père ne perdait pas de vue le Cœur-Sacré dont il était chargé de faire connaître l'amour et de répandre la dévotion.

On peut à ce propos se demander comment l'apôtre désigné par Jésus-Christ lui-même s'y est pris pour commencer son apostolat.

Il y a lieu de se rappeler ici quels avaient été les premiers désirs du Cœur de Jésus manifestés à Marguerite-Marie. Le Maître demandait un culte spécial de réparation et de la part tout d'abord des personnes qui lui étaient consacrées, puisque c'étaient leurs ingratitudes qui l'affligeaient le plus.

Conformément à ces divines instructions, le Père de la Colombière commencera discrètement son apostolat auprès des religieuses ou des religieux, ou de toute autre personne plus spécialement dévouée au service intime de Notre Seigneur.

La prédication publique et comme officielle à tous les fidèles ne viendra qu'après. On peut plus aisément se rendre compte de cette manière de procéder dans sa correspondance.

C'est ainsi que de Londres ou de Lyon il écrit à une religieuse. « Si votre Révérende Mère trouve bon que vous receviez Notre Seigneur le lendemain de l'octave du Saint-Sacrement, pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers le Corps adorable de Jésus-Christ, durant tout le temps de l'octave qu'il aura été exposé sur les autels, je serais bien aise que vous pratiquassiez cette dévotion. » (89e lettre).

A une personne du monde que la grâce de Dieu semblait appeler à la perfection : « Courage, Mademoiselle, Notre-Seigneur vous aime bien de vous aller ainsi chercher au milieu du monde pour vous donner son Cœur et vous mettre au nombre de ses favorites. » (121e lettre).

Avec sa sœur la visitandine il est plus explicite ; après l'avoir engagée à communier le lendemain de l'octave du Saint Sacrement et en réparation des outrages dont le Corps de Jésus-Christ a été l'objet pendant qu'il était exposé sur les autels, il ajoute : « Cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire, laquelle m'a assuré que tous ceux qui donneraient à Notre Seigneur cette marque d'amour en retireraient de grands fruits. Tâchez de porter doucement vos amies à la même

chose. J'espère que plusieurs Communautés commenceront cette année (1679 probablement) à faire cette dévotion pour continuer toujours ensuite. » (5e lettre).

Pour des religieuses plus initiées au grand secret, comme la Mère de Saumaise, il se contente de mettre assez souvent à la fin de ses lettres : « Tout à vous dans le Cœur de Jésus-Christ. »

C'est comme un simple rappel : la Mère de Saumaise comprenait. D'autres fois il développe davantage son invitation. « Quant à vous, ma révérende Mère, écrit-il en 1681 à la même Mère de Saumaise, soyez à jamais dans le Cœur de Jésus-Christ avec tous ceux qui se sont entièrement oubliés eux-mêmes et qui ne songent plus qu'à aimer et glorifier Celui qui mérite seul tout amour et toute gloire. » (48e lettre).

C'est ainsi que par jets discrets mais répétés le Père de la Colombière laissait peu à peu échapper quelque chose du grand secret de l'amour du Seigneur.

Comme les communautés religieuses étaient le premier champ désigné par le Maître à cet apostolat, on comprend le soin tout spécial qu'il donna pendant son séjour à Paray aux deux communautés de la ville, la Visitation et les

Ursulines ; il l'étendra encore jusqu'à la Visitation de Charolles.

Il va donc s'efforcer (mais avec quelles difficultés) de faire régner l'amour souverain de Dieu dans la Visitation tout d'abord où se trouvait Marguerite-Marie.

Il n'y avait en somme que la supérieure, la Mère de Saumaise, qui était au courant des désirs de Notre Seigneur. Les préventions contre la sœur Alacoque n'avaient pas désarmé, et cette secrète hostilité n'était pas pour entretenir la douceur et l'aménité des rapports journaliers.

Le Père de la Colombière, parlant plus tard des religieuses de la Visitation de Paray et de Charolles, pourra écrire à sa sœur du monastère de Condrieu : « Je connais à fond la religion sainte où vous êtes par le grand commerce que j'ai eu pendant un an et demi avec deux de vos monastères ; il est vrai que je ne vois pas de règles plus propres pour conduire bientôt à une grande perfection ; aussi ai-je trouvé parmi vos sœurs des personnes d'une sainteté si relevée que je n'ai jamais eu connaissance d'une plus grande vertu. » Cela sans doute était vrai pour beaucoup de saintes visitandines.

« Mais, ajoute-t-il, les maisons religieuses sont remplies de personnes qui gardent leurs règles,

qui se lèvent, qui vont à la messe, à l'oraison, à confesse, à la communion parce que c'est la coutume, que la cloche sonne et que les autres y vont.

« Leur cœur n'a presque point de part à ce qu'elles font. Elles ont leurs petites vues; leurs petits desseins qui les occupent, les choses de Dieu n'entrent dans leur esprit que comme des choses indifférentes.

« Les parents, les amis soit du dedans, soit du dehors, consument toutes leurs affections, de sorte qu'il ne reste pour Dieu que je ne sais quels mouvements lents et forcés qui lui font mal au cœur et qu'il n'accepte en nulle manière.

On nourrit quelquefois des aversions, des sentiments de murmure et de révolte contre les supérieures ; on se pardonne des fautes contre la pauvreté ; on est dans une volonté formelle de ne pas faire grand cas des petites choses, on dit ses péchés comme une histoire indifférente ; on sort de là, on ira rompre le silence, on murmurera une heure après et on voit après deux ou trois ans que les lâches sont toujours lâches, les irrégulières sont toujours irrégulières, les colères n'ont acquis nulle douceur, les orgueilleuses nulle humilité, les paresseuses nulle ferveur et ainsi du reste.

« De sorte que les communautés qui devraient être des fournaises où l'on s'enflamme sans cesse de l'amour de Dieu demeurent toujours dans une effroyable médiocrité... et Dieu veuille que cela n'aille pas de mal en pis. » (4e lettre).

Assurément le portrait brossé ainsi à grands traits n'est pas flatteur... mais les traits mêmes sont trop précis pour n'avoir pas été vus.

A côté donc de ferveurs comme celle d'une Mère de Saumaise ou d'une Marguerite-Marie, il y avait sans doute des tiédeurs qui déplaisaient d'autant plus au Maître qu'il avait choisi le monastère de Paray pour en faire comme l'écrin de son Cœur. Il voulait donc que tout fût en harmonie avec ce joyau divin, et à cause de cela, ce qu'il aurait pu souffrir dans un milieu moins favorisé, il ne voulait pas l'endurer dans cette maison d'élite qui était comme sa cité de choix et sa demeure de tout repos.

Mais la réforme était d'autant plus difficile qu'on ne pouvait se méprendre dans la communauté d'où venait cette source des prétendues réclamations divines. « Marguerite-Marie la visionnaire et, derrière elle, le Père de la Colombière dupé sans doute malgré sa haute intelligence !... » C'était, nous l'avons déjà dit, ce qu'on faisait plus que chuchoter entre les murs du

couvent. Bien au contraire, on en parlait assez ouvertement; comment donc arriver à remettre les choses au point et à calmer tant d'esprits prévenus et irrités ?

Le Père commença par s'efforcer de faire pratiquer ce qu'il pratiquait si bien lui-même; un véritable apôtre ne donne que de son trop plein. Leur inspirer tout d'abord l'amour des règles, étouffer ensuite tout murmure contre l'obéissance, rendre plus rares les visites au parloir et le contact avec le monde: c'était le désir du Seigneur.

Avec sa grande prudence et sa grande modération, il essaya de l'inculquer fortement à quelques âmes plus généreuses, dont l'exemple deviendrait ensuite une efficace prédication. Il n'y a pas d'apparence qu'il ait beaucoup réussi, pendant son séjour à Paray; les choses n'avaient pas sensiblement changé avant son départ. Il ne serait même pas téméraire de supposer que ce départ prématuré ne fut pas sensiblement regretté par l'ensemble d'une communauté, qui de bonne foi était persuadée que leur confesseur n'y avait pas vu clair et qu'il s'était laissé tromper par une fille sans grande intelligence.

Cependant, quelques mois après son arrivée à Londres, en février 1677, sur le rapport que lui

avait fait la supérieure, le Père se réjouissait que deux religieuses aient franchement pris le parti héroïque d'arriver coûte que coûte à la perfection demandée.

« Quelles bénédictions, écrivait-il à la Mère de Saumaise, que les deux personnes dont vous me parlez soient constantes dans leurs résolutions ; que cela me donne de joie ; qu'à jamais le Seigneur soit béni de s'être ainsi réconcilié avec ses épouses et de se les être attachées si fortement, que j'oserais jurer qu'elles seront à l'avenir des plus fidèles et des plus ardentes à son service. »

Mais il est évident que toutes n'avaient pas les mêmes attaches ardentes avec le Seigneur : un événement douloureux allait se passer qui devait montrer à la fois et la colère divine contre certain relâchement de cette communauté de choix, et l'humiliation profonde de Marguerite-Marie, choisie selon la parole même du Seigneur comme victime d'immolation de son Cœur.

Le 1[er] décembre 1677 des lettres arrivaient de Paray au Père de la Colombière alors en Angleterre, l'avant-veille du jour où il allait commencer sa retraite, et qui lui racontaient ce qui venait de se passer au monastère de la Visitation.

CHAPITRE XIV

Incidents douloureux à la Visitation de Paray « Une nuit terrible » pour Sœur Marguerite-Marie. Récit de Mgr Languet.

Londres, 2 décembre 1677.

« Je vous écris, ma révérende Mère, pour vous faire part de ma douleur sur ce qui se passe au lieu où vous êtes. J'ai reçu hier des lettres qui m'ont beaucoup affligé, et si je n'espérais fermement de la miséricorde de Dieu qu'elle aura soin de ces bonne filles, j'aurais bien de la peine à être consolé. Quelle désolation, si tandis que Notre Seigneur bénit ici nos travaux, l'ennemi de notre salut détruisait ailleurs ce que j'ai eu la consolation d'y avoir établi par la miséricorde de Dieu. »

C'est ainsi que, dès le reçu des lettres de Paray, le Père de la Colombière répondait à la révérende Mère de Saumaise.

Voici maintenant comment Mgr Languet ra-

conte le pénible incident auquel il est fait allusion :

« Comme cette communauté (la Visitation de Paray), nonobstant les soins de la Mère de Saumaise et les bons exemples de quelques anciennes était tombée dans le relâchement, Dieu fit connaître à sœur Marguerite combien il était irrité contre cette maison, et le danger où elle était d'être abandonnée, si sa servante ne se sacrifiait pour elle. « Ma fille, lui dit-il un jour, il faut que tu te rendes la victime d'immolation de mon Cœur, afin que, par ton entremise, tu détournes les châtiments que la justice irritée de mon Père veut exercer contre la communauté. »

« Il lui fit voir en esprit, en même temps, cette communauté avec les défauts particuliers qui y régnaient, et en même temps aussi, il lui montra ce qu'il fallait qu'elle souffrît pour apaiser sa colère.

« Sœur Marguerite, à la vue de ce qu'on lui proposait, frémit en elle-même et, dans le moment, elle n'osa se sacrifier comme son divin époux le demandait d'elle.

« Elle répondit seulement que n'étant point à elle-même, elle ne pouvait faire ce sacrifice sans le consentement de sa supérieure.

« Résister à l'esprit de Dieu était déjà une première faute ; la pauvre sœur ayant peur que sa supérieure n'approuvât le programme d'humiliation qu'on lui dressait pour elle et pour les autres commit la seconde faute de différer d'aller s'expliquer à la Mère de Saumaise.

— Mais, continue Mgr Languet, son divin époux la poursuivait sans cesse... il la pressa si vivement qu'enfin, fondant en larmes, elle alla tout raconter à la supérieure. La mère crut devoir déférer à l'esprit de Dieu et prescrivit à la sœur de se sacrifier sans réserve à tout ce que Dieu désirait d'elle. »

Sœur Marguerite hésita encore, tant elle était effrayée, et elle différa de quelques jours.

Quel était donc ce sacrifice que Dieu exigeait ? On croirait volontiers que c'était une demande publique de pardon à Dieu pour les fautes de la communauté. Si cela était, il est évident que cette intervention de la pauvre sœur, pour solliciter ce pardon et infliger ainsi une humiliation publique aux autres religieuses, ne ferait qu'accentuer l'hostilité plus ou moins sourde qui grondait autour d'elle ; il était clair alors qu'on aurait quelque droit de répéter qu'après avoir dupé celui qui confessait, elle savait encore tromper celle qui gouvernait, et

qu'en somme on avait raison de s'étonner d'être conduit par cette fille, parlant soi-disant au nom de Dieu, alors que l'on avait pour se régler l'institut et la supérieure.

Sœur Marguerite, qui comprenait fort bien la douloureuse situation, différait donc toujours. Mais la veille de la Présentation, faisant oraison avec la communauté et combattant ses répugnances, tout à coup la colère de Dieu se présenta à elle sous une apparence si terrible qu'elle en fut hors d'elle-même. En même temps il lui fut dit comme à saint Paul : « Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice »... et en même temps aussi l'esprit de Dieu ajouta : « Puisque tu m'as fait tant de résistances pour éviter les humiliations qu'il te faudra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double. Je ne te demandais qu'un sacrifice secret ; et maintenant je veux un sacrifice public d'une manière et dans un temps hors de tous raisonnements humains... Je le veux, accompagné de circonstances si humiliantes, qu'elles te soient un sujet de confusion tout le reste de ta vie, pour te faire comprendre ce que c'est que de résister à Dieu. »

Les sœurs sortirent du chœur après l'oraison. — Sœur Marguerite y resta pour donner libre

cours à ses larmes jusqu'à ce que la collation vint à sonner.

Alors elle se sentit pressée d'aller devant toute la communauté faire sur-le-champ et tout haut le sacrifice que Dieu exigeait. Or il fallait la permission de la supérieure ; celle-ci étant malade se trouvait à l'infirmerie. Marguerite-Marie se disposa à l'y aller voir. Mais la répugnance est si forte qu'elle défaille en chemin. On la transporte en cet état auprès de la Mère de Saumaise, à laquelle elle finit par tout avouer et tout raconter, et cela, avec une telle confusion et de telles larmes, que l'on aurait dû en avoir pitié.

Mais la Mère de Saumaise se sentit pressée de Dieu de déférer de nouveau à ce que demandait le Seigneur et crut devoir l'engager à répondre aux exigences divines.

Il était d'usage, surtout la veille de certaines fêtes, que dans la chambre des assemblées où les sœurs se réunissaient pour travailler, on pût, avec la permission de la supérieure, indiquer une faute extérieure contre les règles qui déparait le bon ordre de la maison.

Sœur Marguerite, plus morte que vive et pressée par cet aiguillon secret de la colère divine, se présenta donc toute tremblante au milieu

de ses sœurs, se mit à genoux et là, « au milieu d'un silence effrayant, elle déclara les menaces de Dieu contre la communauté et ajouta qu'elle était choisie comme victime pour expier les fautes commises » (R. P. Hamon : *Vie de M.-M. Alacoque*). Un coup de bâton dans une ruche n'eût pas produit une effervescence semblable à celle qui éclata, aussitôt finie l'étrange accusation. — Il était huit heures et quart du soir ; — jusqu'à huit heures et demie où devaient commencer les matines, on peut juger du trouble, des exclamations, des reproches ardents et de la générale réprobation. Comment la supérieure avait-elle pu être prévenue au point de permettre une si extraordinaire démarche ? Qui autorisait une sœur d'un si mince esprit à se faire l'envoyée de Dieu ? Les langues marchaient, les têtes se montaient, l'indignation semblait à son comble ; elle le fut bien davantage, quand la Mère de Saumaise crut en plus devoir imposer une pénitence à chaque religieuse... et l'assistante fut chargée d'aller l'annoncer à toutes les sœurs assemblées à la chapelle pour le chant des matines.

Cet ordre subit fit monter l'irritation de tous au paroxysme ; il n'y avait plus de ménagement à garder contre celle qui se faisait ainsi

l'oracle d'en haut et auquel on devait se soumettre sans contrôle.

Tandis que les plus ferventes, et ce n'était pas le plus grand nombre, se mettaient en devoir d'obéir, les autres accouraient à l'infirmerie. Sœur Marguerite y était retournée toute accablée dans sa douleur. On la presse de questions, elle ne sait répondre qu'une chose : « que Dieu était irrité contre la maison », mais ce mot, on le comprend, ne faisait qu'augmenter l'indignation générale.

Cependant la cloche ayant sonné la retraite, toutes ces filles entreprennent de conduire chez elle la servante de Dieu ; mais ce n'était pas la charité qui les guidait en cet office ; elles la traînèrent plutôt qu'elles ne la conduisaient, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, chacune la questionnant et la querellant selon sa fantaisie, et comme la sainte fille ne pouvait parler, on lui faisait un crime de son silence.

Quelques-unes disaient qu'elle était devenue folle ou hébétée et qu'il fallait la renfermer ; d'autres disaient que c'était une apoplexie et voulaient lui faire prendre quelques drogues ; il y en eut qui imaginèrent qu'elle était obsédée, elles faisaient le signe de la croix sur elle en récitant des oraisons pour conjurer le démon.

La nuit, « nuit terrible », se passa en partie dans ces traitements, qui ne cessèrent que par la lassitude de ces religieuses qui allèrent enfin se coucher, en partie dans l'accablement où resta la sœur toujours opprimée sous le poids de la colère de Dieu, sans pouvoir ni se coucher ni dormir.

Le lendemain, la Mère Supérieure, ayant appris en quel état se trouvait sœur Marguerite, lui envoya l'ordre d'aller quand même à la messe et d'y communier. Elle le fit et dans la communion Notre Seigneur lui dit : « Enfin la paix est faite, et ma sainteté de justice est apaisée par le sacrifice que tu m'as fait. »

Tel était l'événement que les lettres de Paray avaient relaté et auquel le Père de la Colombière avait répondu comme nous l'indiquions au début de ce chapitre.

Il fallait les mentionner pour montrer l'état de cette communauté, l'inexplicable conduite de Dieu, les angoisses de Marguerite-Marie, celles de la Supérieure et la désolation si légitime du Père de la Colombière qui pouvait se demander comment le divin Cœur de Jésus parviendrait à dissiper tous ces nuages et à briller enfin comme un soleil amoureusement bienfaisant, parmi tant d'âmes qui dans le

fond lui étaient cependant toutes dévouées.

Il y faudra encore quelques années, et ce n'est guère qu'à son retour d'Angleterre et dans les derniers mois de sa vie que le saint religieux pourra entrevoir, avec le calme enfin rétabli dans la communauté, le règne de jour en jour croissant du Cœur de Jésus. On remarqua en effet, après ce douloureux incident, que la Mère Supérieure, ayant enfin permis quelques exercices de dévotion extérieure au Sacré-Cœur, l'esprit commença de changer, et à mesure que ces hommages s'étendaient, s'étendait aussi le bon renom de la maison, à tel point que dix ans après le visiteur épiscopal pouvait dire : « Il y a à Paray un monastère de religieuses de la Visitation des plus beaux et des mieux réglés qui puissent être dans le diocèse.., il contient un grand nombre de filles même de qualité qui sont toutes fort sages. »

Mais tout le temps qu'il demeura comme supérieur à Paray, on peut dire que l'action du Père de la Colombière ne s'exerça que sur la sœur Marguerite-Marie et la Mère de Saumaise, et en regardant de près , elle s'est presque bornée à reconnaître la vérité des révélations. C'est tout ce que Dieu semblait demander pour l'instant à son fidèle serviteur et très parfait ami.

CHAPITRE XV

Derniers travaux apostoliques à Paray. La vie intérieure du Père de la Colombière. Départ pour l'Angleterre.

Mais ce fidèle et parfait ami doublait en quelque sorte le temps par son inlassable activité.

Il se plaignait quelquefois doucement à sa sœur la visitandine du travail incessant qu'il devait fournir : mais il le faisait toujours avec cet accent si profond de sa grande et amoureuse soumission à la volonté de Dieu.

« Que j'envierais votre retraite, lui écrivait-il, si je n'étais bien persuadé qu'il n'est point de bien au monde plus grand que de faire la volonté de Celui qui nous gouverne... Mais c'est là une difficulté d'être éternellement parmi les hommes et de n'y chercher que Dieu, d'avoir trois ou quatre fois plus d'affaires qu'on n'en peut faire sans perdre néanmoins ce repos

d'esprit sans lequel on ne peut posséder Dieu, d'avoir à peine quelque moment pour rentrer en soi-même et se recueillir dans l'oraison et n'être pourtant jamais hors de soi-même.

« Tout cela est possible; mais vous m'avouerez que cela n'est pas trop facile. C'est pourtant ce qu'il faudrait que je fisse, si j'avais très envie d'être ce que je souhaite tant que vous soyez. »

Nous savons que le Père de la Colombière avait bien cette envie... et à en juger par les œuvres qu'il accomplissait, on pouvait croire que l'instrument, quoiqu'il en pensât, était bien entre les mains de Dieu.

C'est ainsi qu'après la Congrégation des hommes qui avait créé une élite dirigeante dans la société, il songea aux pauvres très abandonnés.

Il n'y avait qu'un hôpital tout de fortune dans une île de la Bourbince, rivière qui coulait aux portes de Paray. Fondé en 1359, cet hospice manquait de ressources. Le prédécesseur du Père de la Colombière, Le Père Papon, avait déjà fait appel à la charité publique... c'est à son successeur qu'était réservé l'honneur de fonder sur des bases plus fermes comme un nouvel hôpital.

Il y intéressa toutes les âmes pieuses qu'il dirigeait; M[lle] de Lyonne en particulier se fai-

sait volontiers quêteuse et distributrice; M. le curé Bouillet obtenait de son côté une aumône royale de 800 livres. Aussi, en tête de ses règlements, l'administration de l'hôpital a pu inscrire : « Ce n'est qu'en 1679, par les soins du R. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, que les principaux de la ville, dont les noms sont Jean-Eléonor Bouillet, curé de Paray, et Palamé de Baudinot, seigneur de Selorre, conseiller du roi au Parlement de Bourgogne, s'étant assemblés en la maison de Monsieur Bouillet, l'avocat, juge dudit Paray, le premier jour de mai, firent un fonds pour la subsistance des pauvres malades.» L'hôpital était définitivement fondé.

Au milieu de tant d'œuvres diverses et de tous points si absorbantes, il serait intéressant de voir comment le Père de la Colombière se maintenait dans la ferveur, fidèle aux engagements qu'il avait héroïquement contractés pendant son troisième an. Il ne dut pas faire de retraite annuelle cette année 1675, celle d'avant ses vœux l'en dispensait, et nous n'avons traces que de deux retraites qu'il fit, l'une tout au début de 1677, l'autre au mois de décembre de la même année : il était alors en Angleterre.

Quelques notes cependant trouvées dans son

journal spirituel se rapportent à son séjour de Paray.

Une des dernières lumières qu'il avait reçues, avant de quitter la maison du troisième an, portait sur la nécessité de vaincre le respect humain.

« Faisant réflexion, disait-il, hier au soir après mon oraison, à ce qui avait presque ébranlé mes résolutions, j'ai reconnu que je n'avais pas encore étouffé cette vaine crainte des hommes, je veux dire le respect humain.

« Chose étrange qu'on aime mieux s'attirer l'indignation d'un Dieu que s'exposer à fâcher un homme. »

Et entrant dans le détail de sa vie, le fervent religieux s'aperçoit que ce respect humain, il serait tenté de l'avoir dans sa communauté vis-à-vis de ses frères. — « Mais quelle est mon erreur, s'écrie-t-il ? Ces hommes, que je crains follement dans la religion, s'attendent à me voir pratiquer tout le bien que j'appréhende de faire devant eux. Ils savent que c'est pour être vertueux et dévot que je me suis retiré du monde et ils voient que je ne le suis pas. — Voilà un extravagant, diront-ils, qui s'éloigne de sa fin ; s'il voulait vivre de la sorte, que n'est-il resté dans le monde où il aurait pu être sans crime

ce qu'il est avec danger de se perdre dans la religion. »

Cette lumière n'était pas inutile, vu les difficultés qui attendaient le Père de la Colombière au sujet de la sœur Marguerite-Marie. Plus d'une fois il devra faire appel à tout son courage, nous l'avons déjà remarqué, pour ne pas juger comme on jugeait autour de lui... Mais il l'avait promis : « A quel prix que ce soit, il faut que Dieu soit content. » Il y travaillera toute sa vie.

Les quelques notes que nous avons encore de son séjour à Paray sont toutes débordantes d'humilité et d'amour de la pénitence... Il ne craint pas de se dire durement ses vérités.

« Quand je considère mon inconstance, écrit-il, je frémis et je crains d'être du nombre des réprouvés ; tantôt je suis gai, tantôt triste ; aujourd'hui on caresse tout le monde, demain on sera comme un hérisson qu'on ne saurait toucher sans être piqué, c'est une marque de peu de vertu... Un homme vraiment vertueux est toujours le même ; si je fais quelque bien, c'est plutôt par humeur que par vertu. »

Trois jours après sa consécration au Sacré-Cœur, le 24 juin 1675, méditant sur saint Jean-Baptiste : « Saint Jean, dit-il, quoique innocent passe sa vie dans une pénitence continuelle,

c'est l'esprit du christianisme. Je peux encore pécher; misérable condition de la vie... que ce péril me la rend amère ! — Sainte pénitence, douce pénitence ! »

Et cet amour de la pénitence et de l'austérité ne consiste pas seulement pour le religieux en des effusions plus ou moins ardentes ; le Père de la Colombière apporte là comme partout ailleurs son esprit positif, pratique... qui passe de l'abstrait au concret.

A l'approche des fêtes de Noël 1675 il sent avec beaucoup de consolations de très vifs désirs d'offrir à Dieu quelques mortifications héroïques, « de me tenir uni à lui devenu enfant. Je m'y sentais si fort attiré que je ne pouvais m'occuper d'autres pensées sans peine.

« Vous êtes bien bon, mon Dieu, de récompenser si libéralement les violences que je me suis faites... que ne ferais-je pas si vous ne m'obligiez d'obéir à mon Directeur pour mériter un moment de ces douceurs dont vous me comblez ? »

On voit donc que les grandes faveurs qu'il a reçues du Cœur de Jésus n'ont rien diminué de sa vigilance sur lui-même, du souci de se détacher, de la pratique du sans réserve et de cette royale et profonde humilité qui va peu à peu

prendre le haut bout dans toutes ses pensées et toutes ses actions.

Pour l'instant, s'il regarde les vertus de ses frères, c'est pour s'encourager à faire comme eux. « Ce sont, dit-il, des avis sensibles que Dieu me donne ; il en est peu en qui je ne trouve quelque chose d'excellent et que je n'ai pas, et je n'en profiterais pas pour devenir meilleur ! »

S'il se regarde lui-même, il ne voit que ses infidélités, ses fragilités, ses passions, dont il dit « que son âme est ballottée tous les jours »... pour tous ces égarements il demande des souffrances. « J'ai un corps qui n'est bon qu'à souffrir... faites-lui sentir le poids de votre justice .» Mais il ne reste pas ainsi collé en quelque sorte à sa propre misère, il s'élève par une inlassable confiance vers la miséricorde. Avec l'humilité, l'espérance sera donc comme la seconde aile qui le fera planer au-dessus de ce monde, « qui n'est, dira-t-il, qu'un peu de boue que le soleil a coloriée; de ce monde qui n'est qu'une troupe d'enfants qui savent à peine discerner le bien du mal...» Et ce vol de son âme qui l'emporte à l'occasion des fêtes de Noël en des contemplations très profondes des attributs de Dieu, va le disposer aux grands sacrifices que Dieu est sur le point de lui demander.

Il termine ses notes par cette haute effusion d'amour qui est, sans qu'il s'en doute, le programme de la vie qui lui reste à vivre.

— « Il m'est bon de m'attacher uniquement à Dieu et de mettre en lui toute mon espérance.

« Il me semble que Dieu m'a fait la grâce d'en être persuadé d'une certaine manière qui me donne un grand courage et une grande facilité à me détacher de tout... recevant aveuglément tous les emplois que mes supérieurs me prescrivent, et s'il arrive que ces supérieurs m'en donnent le choix, je promets, mon Dieu, de renouveler le vœu que vous m'avez inspiré de faire, de choisir toujours l'emploi et le lieu auxquels je sentirais le plus de répugnances et où je croirai selon Dieu et en vérité avoir le plus à souffrir. »

Tels étaient les sentiments habituels que nous trahit le journal du P. de la Colombière.

Il semble bien qu'avant de la prêcher aux autres il s'était fait lui-même la prédication vivante de ce que devait être la dévotion au Sacré-Cœur.

L'humilité profonde par la vie ordinaire, soumise aux règles de son institut ; l'esprit de sacrifice qu'il résumait dans ses deux mots favoris « sans réserve » ; le devoir d'état jalousement

observé comme étant la première manifestation des volontés de Dieu ; l'obéissance garantie de toutes les faveurs divines, et enfin ce parfait oubli de soi-même, sans lequel on ne peut espérer de plaire à l'amour silencieux et méprisé de Jésus : voilà bien ce qui constitue l'essence de la dévotion au Sacré-Cœur. Et voilà bien ce qui était la trame secrète de la vie spirituelle de son premier disciple.

C'est en de telles dispositions que, vers la fin du mois d'août 1676, il reçut avis de son Provincial qu'on pensait à l'envoyer en Angleterre, prédicateur de Madame la Duchèsse d'York.

CHAPITRE XVI

La mission du Père de la Colombière en Angleterre. — Le duc et la duchesse d'York. Situation des catholiques à Londres.

Bien avant que les supérieurs n'eussent fait la première ouverture de leur projet au Père de la Colombière, la sœur Marguerite-Marie l'avait averti de son prochain départ.

Elle le tenait du Maître lui-même ; ainsi s'inauguraient entre le Père et sa pénitente ces rapports d'ordre tout surnaturel, qui n'iront qu'en se multipliant et se précisant jusqu'à la fin.

Le Père de la Colombière en rendra plus d'une fois témoignage. « Je remercie Dieu de tout mon cœur, écrit-il à la Mère de Saumaise, de la grâce qu'il me fait d'être dans le souvenir de cette sainte religieuse (sœur Alacoque). Je ne doute point que ses prières ne m'attirent de grandes grâces. Je tâcherai de faire usage des

avis que vous me donnez par l'écrit et surtout de celui que vous me marquez avoir été confirmé dans sa dernière solitude. » (Dernière retraite 1676).

Un peu plus tard il écrivait encore à la Mère de Saumaise : « Dans le dernier billet de sœur Alacoque il me semble que j'ai tout compris, excepté ce dernier mot « sans réserves »... Que je m'estimerais heureux si je pouvais faire tout ce que cette parole signifie. » (1677). En une autre circonstance et toujours à la Mère de Saumaise il ne craint pas de dire très nettement : « Je ne crois pas que sans les billets où étaient les avis de sœur Alacoque, j'eusse jamais pu soutenir les peines que j'ai souffertes, et qui ne m'ont jamais attaqué avec plus de violence que lorsque j'étais pressé et comme accablé de travail. » (35e lettre).

Et ailleurs : « Je ne puis vous dire combien votre lettre m'a donné de consolations. Le billet de la sœur Alacoque me fortifie beaucoup et me rassure sur mille doutes qui me viennent tous les jours.

« Je suis bien en peine sur ce qu'elle désire de moi et je ne sais que lui répondre ; le Bon Dieu ne se découvre pas à moi comme à elle et je suis bien éloigné de la conseiller en rien (1677). »

C'est parce que précisément le Père de la Colombière savait combien souvent Dieu se découvrait à sa fidèle servante... qu'il ne douta pas de son départ quand il le lui fut annoncé par elle ; mais avec sa grande et prudente discrétion il ne manifesta rien.

Cependant le projet sembla devoir échouer ; d'autres destinations furent envisagées en haut lieu. Le Père en fut avisé et il se disposait même à se rendre à l'endroit et à l'emploi qu'on lui fixait, quand un nouvel ordre de ses supérieurs maintint la première destination et décida son départ pour l'Angleterre.

De tout cela la sœur Alacoque l'avait prévenu ; elle ne savait que trop bien que le changement du Père était providentiellement arrêté. Ce n'est pas qu'elle n'en ressentît une profonde douleur ; il lui fallut un mot bref et pénétrant du Maître pour couper court à toute récrimination : « Est-ce que je ne te suffis pas, moi qui suis ton principe et ta fin? »

Quant au Père de la Colombière, rien dans sa correspondance ni dans ses notes ne nous trahit une répugnance ou quelque tristesse intérieure. « Je suis où Dieu veut que je sois, avait-il écrit récemment à sa sœur la visitandine de Condrieu, je fais ce que Dieu veut que je fasse... je

ne connais pas d'autre félicité dans la vie. On peut être saint partout quand on en a bien envie. » (3e lettre à sa sœur).

Tel paraît bien avoir été l'état de son âme en cette conjoncture de son déplacement. Aussi est-ce avec une quasi indifférence qu'il écrivait à ce sujet à la nouvelle abbesse de la Bénissons-Dieu vers le mois d'août 1676.

« Je partirai peut-être plus tôt que je ne pensais ; je vous verrai avant ce temps-là ; mais je ne sais pas si je pourrai être longtemps à Paray.

« On veut m'envoyer en Angleterre être prédicateur de Madame la duchesse d'York ; je ne sais ce qu'il sera de tout cela. La volonté de Dieu soit accomplie. »

Et c'est tout.

Le départ une fois décidé, le Père de la Colombière se mit sans retard en devoir d'obéir.

Sans demander à revoir sa famille, ce qui, vu les périls qu'il allait courir, eût semblé légitime, il se rendit à Roanne vers la fin de septembre et c'est de là que par la diligence et la grande route de Paris il se rendit à la capitale.

Il y était dès le 3 octobre et s'y rencontra avec son frère Joseph, qui, le lendemain 4 octobre entrait à la communauté de Saint-Sulpice. Le Père de la Colombière dut donc assister à cette

entrée de son plus jeune frère dans la voie qui devait le conduire aux saints Ordres et le 5 octobre il partait pour Calais.

« J'espère être à Londres le 14 », dit-il, dans une de ses lettres datée de Paris.

Le voyage était long ; la traversée à voile non moins longue et aventureuse. Le Père arriva pourtant un jour plus tôt qu'il ne pensait.

Le 13 il entrait à Londres, au Palais Saint-James, où il était présenté au duc et à la duchesse d'York.

Pour comprendre la mission du Père de la Colombière, il faut tout d'abord se rendre compte et de l'état des esprits en Angleterre et de la situation qui était faite à la cour au nouvel arrivant.

La restauration des Stuarts avait heureusement eu lieu en 1660, grâce au concours fidèle et désintéressé du général Monk. Le fils aîné de l'infortuné Charles Ier décapité en 1649, Charles II était monté sur le trône. « Une brillante flottte, dit Lord Macaulay, alla le chercher en Hollande ; elle débarqua sur la côte du Comté de Kent en présence de milliers de spectateurs qui couvraient les dunes de Douvres et versaient des larmes de joie. Son voyage à Londres fut un triomphe continuel. Depuis Rochester, la route

était bordée de baraques et de tentes et semblait une interminable foire ; partout le son des cloches et de la musique éclatait ; partout le vin et la bière ruisselaient à la santé de celui dont le retour ramenait le règne de la paix, de la loi et de la liberté (1). » Mais le nouveau roi était protestant, au moins extérieurement, car dans le fond du cœur il conservait des tendances catholiques et ne semblait désirer qu'une chose, professer ouvertement la foi de ses ancêtres. Ainsi ne craignait-il pas de recevoir souvent en secret et avec une étonnante familiarité le P. Antoine Fernandès, Jésuite, confesseur de la reine Catherine de Portugal. On assure même que lorsque le P. Fernandès mourut en avril 1674, le roi avait une si haute idée de sa vertu et de son mérite qu'il voulut honorer de sa présence les funérailles du saint confesseur (2).

Mais quelle que fût la sincérité de ses bons désirs, il ne pouvait aller plus loin : il en était empêché par l'animosité déclarée de ses ministres et du Parlement. Celui-ci avait édicté des lois pénales fort sévères contre les catholiques ; ils ne pouvaient pratiquer le culte extérieur de leur religion : persécution d'abord sourde et tracas-

(1) Histoire d'Angleterre, ch. 1er.
(2) Ménologe de la Cie de Jésus, assistance de Portugal, 13 avril 1674.

sière qui ne devait pas tarder à devenir cruelle et sanglante.

Seules les chapelles des ambassades catholiques pouvaient, et pour l'usage exclusif, du personnel, avoir leurs offices réguliers. Or, le second fils de Charles Ier, frère de Charles II, Jacques duc d'York, était catholique. Comme Charles II n'avait pas d'enfants de sa femme Catherine de Portugal, Jacques se trouvait être l'héritier présomptif. Il ne se cachait pas de ses intentions de rétablir l'ancienne religion quand il succèderait à son frère. De là de vives et secrètes espérances du côté des catholiques persécutés et des animosités de jour en jour plus aiguës du côté des Anglicans.

Le duc d'York avait épousé en premières noces Anne, fille de Lord Hyde, comte de Clarendon ; il en avait eu deux filles qui, par une incompréhensible faiblesse de sa part, avaient été élevées dans la religion protestante.... mais à sa mort, sa femme s'était faite catholique.

Puisqu'il n'y avait pas d'héritier mâle de la couronne, on songea à remarier le prince Jacques, et l'on jeta les yeux sur la fille du duc de Modène, Marie-Béatrix d'Este ; ce projet était fortement appuyé par la cour de France. La princesse n'avait que 15 ans. Aux premières

ouvertures qui lui furent faites, elle refusa catégoriquement, ses pensées étant ailleurs ; depuis longtemps elle voulait se donner au service de Dieu dans un monastère de la Visitation.

L'affaire fut portée au Souverain Pontife ; on voyait de telles espérances pour le rétablissement du culte catholique en Angleterre, dans l'acceptation d'une princesse aussi accomplie, et qui pouvait devenir reine au premier jour, que l'on pressait vivement le Pape d'intervenir et de décider le mariage si désiré.

Clément X, tout bien pesé et considéré, adressa un bref à Marie-Béatrix l'exhortant, pour le bien immense que l'on en attendait, à sacrifier ses goûts et ses aspirations à la gloire de Dieu et au salut de tant d'âmes.

Il la poussait donc à accepter l'offre flatteuse que lui faisait la Cour d'Angleterre. La jeune princesse, non sans une profonde répugnance, s'inclina devant le désir du Pape. — « Pourquoi, disait-elle, ne suis-je pas née dans une pauvre chaumière ? Simple paysanne au moins aurais-je eu la liberté de choisir mon état. »

Au mois de septembre 1673 le mariage se fit donc par procureur, après quoi Marie-Béatrix partit pour l'Angleterre. Restait à lui assurer le fonctionnement régulier du culte catholique

dans sa chapelle et son Palais de saint-James.

De 1673 à 1676 deux Jésuites français se succédèrent en cette charge d'aumônier ou de prédicateur ; c'étaient les Pères Patouillet et de Saint-Germain. Le premier était affecté au service de l'ambassade de Portugal, mais il prêcha plusieurs fois devant la jeune duchesse ; le second fut plus en titre le prédicateur de la Princesse, mais à la suite de dénonciations, de jalousies secrètes, de calomnies, et des menées sourdes de la continuelle persécution qui s'attachait à tout ce qui était catholique, le séjour des Pères devint impossible. Vers le milieu de l'année 1675, le Père de Saint-Germain devait quitter Londres. L'année suivante on essaya bien de le faire entrer de nouveau en sa charge, mais sans pouvoir aboutir. C'est alors que, sous l'égide de Louis XIV, qui voulait malgré tout avoir un Français dans la place et par l'intermédiaire du Père de la Chaise, confesseur du roi, on envisagea une nouvelle combinaison.

Comme par une sorte de revirement inexplicable, on avait consenti à recevoir encore un Jésuite, à condition qu'il fût envoyé par le Père de la Chaise, il fallait trouver un homme de haute valeur dont le talent s'imposât à tous et plus encore la vertu; mais cet homme, vu les

périls de la situation, devait savoir paraître et surtout se cacher, parler et souvent se taire, ne blesser personne en une Cour susceptible et ombrageuse, encourager les aspirations secrètes du roi Charles II vers le catholicisme sans qu'il en parût rien qui pût le compromettre, soutenir le duc d'York et la princesse, aider les catholiques sans en avoir l'air ; en un mot, il fallait un saint mais un saint habile, un homme de talent supérieur, mais humble, discret, pondéré, ami du silence et de la vie mortifiée : le Père de la Chaise songea immédiatement au Père de la Colombière.

Telles étaient les pensées de la prudence humaine dans ce choix du religieux Jésuite.

Il s'agissait, en somme, tout en desservant la chapelle de la Princesse, de préparer secrètement le rétablissement du culte catholique et de faire des deux époux princiers des souverains aux idées foncièrement chrétiennes.

Sous ce programme si étendu, le roi Louis XIV cachait encore des intentions plus exclusivement politiques ; il désirait par l'influence générale de la religion sur les deux princes héritiers, par celle du Jésuite en particulier, ménager une alliance entre les deux pays, et resserrer plus étroitement les liens que le sang d'Henri IV avait formés entre lui et son cousin le futur roi Jacques II.

Tel était le plan des hommes; quel était celui de Dieu? Nous pouvons le deviner dans la double mission dont le Père de la Colombière semblait chargé par la Providence divine.

En effet, en même temps que l'annonce de son départ, la sœur Alacoque remettait au Père de la Colombière un écrit où lui était manifesté de la part du Maître ce qui était attendu de lui dans son nouveau et périlleux ministère. Cet écrit renfermait plutôt des avis et des conseils qui devaient être utiles au Père et qu'il comprendrait selon les circonstances; mais, outre cet écrit, il lui fut indiqué par la même sœur Alacoque le double but qu'il devrait poursuivre dans sa mission apostolique.

Le Père y fait allusion dans le journal de ses retraites.

Tout d'abord l'écrit remis par Marguerite-Marie était ainsi conçu :

« Le talent du Père de la Colombière est d'amener les âmes à Dieu ; c'est pourquoi les démons feront leurs efforts contre lui. Même des personnes consacrées à Dieu lui donneront de la peine et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses sermons pour les y conduire.

« Mais la bonté de Dieu dans ses croix sera son soutien autant qu'il se confiera à lui.

« Il doit avoir une douceur compatissante pour les pécheurs et ne se servir de la force que lorsque Dieu le lui fera connaître.

Qu'il ait grand soin de ne pas tirer le bien de sa source. Cette parole est courte mais qui contient beaucoup dont Dieu lui donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera. »

Quant à l'autre indication surnaturelle de la double mission qu'il devait remplir en Angleterre voici comment le Père de la Colombière en parle dans sa retraite.

— « Je me suis fait une loi de procurer par toutes les voies possibles l'exécution de ce qui me fut prescrit de la part de mon adorable Maître à l'égard de son précieux Corps dans le saint Sacrement de l'Autel. »

Il est donc bien avéré que le saint religieux avait reçu des instructions secrètes de son adorable Maître: par qui? Pourrait-on en douter? Ce ne peut être que par Marguerite-Marie. Pour ce qui regarde le second objet de sa mission apostolique, le Père est encore plus explicite.

«J'ai reconnu, dit-il, toujours dans son journal, que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion au Sacré-Cœur qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort

confidemment et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse.. Elle s'en expliqua à moi. Le Bon Dieu veut dans l'exécution de ce dessein se servir de mes faibles soins.

« Je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre. »

Quand il écrivait ces lignes, il n'y avait que quatre mois que le Père de la Colombière était à Londres.

Telle sera donc la mission humaine et celle toute surnaturelle, toutes les deux voulues par la Providence, que l'humble et zélé religieux allait avoir à remplir.

Il y perdra sa santé, sa liberté, presque la vie ; il y gagnera sa sainteté. « Mais c'est quelque chose de si grand, de si précieux que la sainteté, avait-il noté dans sa première retraite spirituelle, qu'on ne saurait l'acheter trop chèrement. »

CHAPITRE XVII

Premières prédications du Père de la Colombière. — Comment il se posa à la cour. Persécution des Catholiques. Le Roi Charles II.

Le palais de Saint-James, vaste et somptueux édifice bâti par Henri VIII, était la demeure habituelle du duc et de la duchesse d'York. Le roi Charles II, frère aîné du duc, habitait non loin de là le palais de Withehall.

La chambre que l'on destinait au Père de la Colombière ouvrait sur la grande place : la chapelle donnait également sur cette place. L'autel était adossé aux fenêtres ; on voit encore aujourd'hui au coin de l'épître la chaire d'où pendant deux ans le Père exerça son ministère de la parole.

Le saint religieux était trop fidèle observateur des règles qui lui défendaient toute immixtion dans les affaires politiques et scabreuses du royaume, pour ne pas se cantonner dès l'abord

dans son unique mission de confesseur et de prédicateur de la duchesse. Il entendait donc bien s'occuper surtout de cette double fonction. Il se posa ainsi dès son arrivée et parla pour la première fois le jour de la Toussaint 1676 devant sa royale auditrice. « Je sais, Madame, déclarait-il ouvertement dans le compliment du début, que lorsque votre Altesse Royale m'a commandé de monter en cette chaire, elle n'a point eu d'autre vue que de procurer à tous ceux qui m'entendront un moyen de se sanctifier eux-mêmes, et je proteste en présence de Jésus-Christ, qu'en obéissant à vos ordres je n'aurai jamais d'autre dessein que de travailler à la sanctification de mes auditeurs. »

C'était indiquer nettement son programme surnaturel ; il va plus loin et déclare qu'il est tout à fait disposé à dire la vérité la plus crue, si cela est nécessaire, pour réprimer les vices, car, ajoutait-il : « Parlant devant une personne aussi irréprochable que vous l'êtes, je ne serai pas obligé à tous ces égards que la prudence veut qu'on ait quelquefois pour les Princes vicieux et déréglés. Je pourrai dire tout ce que l'Esprit de Dieu daignera m'inspirer de plus fort contre tous les désordres de notre siècle; on ne croira jamais que mes reproches s'adressent

à votre Altesse Royale. Et ainsi, Madame, la parole de Dieu ne sera pas liée par votre présence. On ne dissimulera point devant vous les plaies du pécheur, on les fera paraître même plus honteuses par l'opposition de votre vertu. »

On ne pouvait se poser plus franchement, et ceux qui connaissaient la duchesse d'York savaient qu'il n'y avait pas là une simple flatterie d'usage; étant donné ses anciennes aspirations à la vie religieuse que les splendeurs de la cour n'avaient pas étouffées, on ne s'étonnait pas qu'on louât en cette princesse une vie pure, pieuse, austère même, que le nouveau prédicateur n'aura qu'à développer et dont il fut très vite et très profondément édifié.

En effet, il pouvait écrire à son frère : « Je sers une princesse entièrement bonne en tout sens, d'une piété fort exemplaire et d'une grande douceur. »

Et il ajoutait pour ce qui le concernait : « Au reste, je ne suis pas plus troublé par le tumulte de la Cour que si j'étais dans un désert et il ne tient qu'à moi d'y être aussi réglé que dans nos maisons. » (8e lettre).

Il est très clair que pour qu'il trouvât ce désert dans le tumulte des cours, c'était bien parce

que lui-même était le premier à le faire autour de lui.

Cela ne l'empêchait pas cependant de se rendre compte des difficultés croissantes de sa périlleuse situation, de celle des catholiques, et de celle même du duc et de la duchesse d'York; quelques mots de ses lettres nous le montrent avec évidence.

Dès le 20 novembre 1676, c'est-à-dire deux mois à peine après son arrivée, il écrivait à la Mère de Saumaise: « C'est grand' pitié de voir comme les catholiques sont persécutés et le peu de secours qu'ils ont pour la piété. Ils n'entendent point parler de Dieu, on leur défend d'aller à la messe; aussi se plaint-on qu'ils ne sont pas fervents, c'est assurément une église fort désolée. »

La persécution allait en effet en augmentant de jour en jour. Depuis surtout que le duc d'York s'était franchement accusé comme catholique, la haine semblait dépasser les bornes.

Le jour même où le Père de la Colombière arrivait à Londres, 13 octobre 1676, le conseil privé du roi avait décidé de faire arrêter tous les catholiques anglais qu'on verrait sortir des chapelles des ambassadeurs étrangers... « Depuis que je suis ici, écrivait le Père de la Co-

lombière, on a mis des gens à la porte de toutes les chapelles et même de celle de la reine pour se saisir des Anglais qu'on en verrait sortir. »

Le duc d'York lui-même n'assistait aux offices que d'une tribune à travers une vitre. Il avait dû renoncer à son titre de grand amiral et toute la secrète sympathie que le roi Charles II avait pour le catholicisme ne pouvait défendre son frère ni les catholiques contre l'animosité populaire.

« Les Papistes qui sont parmi nous lèvent hardiment la tête, disait une lettre ouverte adressée par un Anglais aux gens de l'hôtel de ville de Londres, et ils disent que leur temps approche. Les religieux anglais qui sont dans les pays étrangers publient hautement dans leur couvent qu'ils rentreront bientôt dans la possession de leurs monastères et de leurs revenus, en ce pays-ci, avec l'assistance du roi de France.

« Le peuple est si alarmé que personne n'ose à cette heure acheter du bien d'église. Si l'héritier de la couronne est catholique romain, quelle assurance ? Et quelle sûreté y a-t-il pour la religion protestante si un catholique est sur le trône? » Ainsi deux choses surtout contribuaient à l'animosité du populaire : la crainte trop fondée de voir arriver le duc d'York, catholique

avéré au trône d'Angleterre; la crainte non moins fondée d'une ingérence de la France pour rétablir et soutenir le catholicisme.

« Les politiques avaient une troisième crainte : celle que le roi Charles II, et tout semblait l'indiquer, ne se dégageât de plus en plus de l'étreinte du Parlement et, prenant pour modèle le gouvernement de Louis XIV, ne se posât nettement en monarque absolu.

« Toutes ces craintes auraient été bien plus grandes encore, si le public avait eu connaissance du traité secret qui liait depuis peu de temps le roi Louis XIV et le roi Charles II. Cette convention signée à Douvres en 1670, sous les auspices de la charmante duchesse d'Orléans, sœur de Charles, emportée si prématurément quelques semaines après, renfermait les clauses suivantes : « Charles s'y engageait à faire profession publique de catholicisme; à réunir son armée à l'armée française dans le but de détruire le pouvoir des Provinces Unies ; à employer toutes les forces de l'Angleterre sur terre et sur mer pour soutenir les droits de la maison de Bourbon sur la vaste monarchie espagnole... »

Louis XIV s'engageait de son côté à payer des subsides considérables; il promettait aussi d'en-

voyer à ses frais une armée en Angleterre pour protéger son alliance en cas d'insurrection (1).

Ce traité était-il connu du Père de la Colombière? il n'est pas probable; mais ce qu'il savait à n'en pouvoir douter et ce dont le Père de la Chaise avait dû l'entretenir, c'était la mentalité du roi Charles II, catholique de désirs, protestant de surface... il y avait là une situation compliquée à laquelle le nouveau prédicateur de la duchesse fut certainement mêlé, puisque nous savons que trois ou quatre fois au moins il eut des entretiens secrets avec le roi; ce ne pouvait être évidemment que pour l'affaire qui intéressait si vivement sa conscience.

Après la mort du roi Charles II, son frère découvrit même dans le fond d'un certain coffret noir deux pièces en français que l'on a de fortes raisons de croire être du Père de la Colombière.

La première de ces pièces commençait ainsi : « L'entretien que nous eûmes ensemble l'autre jour vous aura, comme je l'espère, satisfait sur le point principal qui était que Jésus-Christ ne pouvait avoir ici, sur la terre, qu'une seule église, etc., etc... » A la suite de la seconde pièce, il y avait cette note de la main même de Jacques II : « J'ai

(1) Lord Macaulay : *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, tome I, ch. II.

trouvé dans le cabinet du feu roi mon frère les originaux de ces papiers imprimés ; j'étais auprès de lui quand il fit profession en mourant de notre sainte religion et quand il reçut les sacrements de notre Sainte Eglise : c'est pourquoi je puis attester qu'il est mort bon catholique. »

« JACQUES, ROI. »

Cette mort arriva peu de temps après celle du Père de la Colombière.

Dès le début de sa courte maladie, la reine et la duchesse d'York avaient pressé le duc d'York de faire venir un prêtre catholique. Elles connaissaient les secrets désirs du roi. On ne sait vraiment pourquoi le duc d'York temporisait. « Il fallut, dit Lord Macaulay, l'entremise d'une des maîtresses reconnues de Charles II, la trop célèbre duchesse de Porsthmouth, qui, prenant à part l'ambassadeur de France, Barillon, le pria vivement d'aller prévenir du danger le duc d'York. — « Il faut lui parler, insista-t-elle, dites-lui qu'il y a une âme en péril ; il est le maître maintenant, il peut faire sortir tout le monde de la chambre du roi, allez vite, ou il sera trop tard. »

Jacques se réveilla comme d'un sommeil, courut au chevet de son frère ; il lui parla à voix basse comme s'il s'agissait de quelque affaire de

l'Etat ; Charles répondit à haute voix: « Oui, oui, de tout mon cœur. » Nul ne soupçonna, excepté l'ambassadeur de France, que le roi exprimait ainsi son désir de rentrer dans le giron de l'Eglise de Rome.

« Amènerai-je un prêtre, demanda le duc? — Oui, oui, mon frère, amenez-le pour l'amour de Dieu et ne perdez pas de temps.. mais non.. cela pourrait vous nuire. — Quand cela devrait me coûter la vie, répondit le duc, je vous en amènerai un (1).

Ainsi fut fait. Le roi reçut l'absolution, l'extrême onction et la sainte Eucharistie; tout cela à la hâte et comme en se cachant. On avait fait passer le prêtre par l'escalier dérobé qui menait aux appartements royaux et servait souvent à bien d'autres destinations. Le lendemain 6 février 1685, à midi, le roi rendit le dernier soupir.

Si nous avons relaté cette mort, c'est qu'elle fut précédée de la conversion si désirée; c'était un point du programme de la cour de France, programme dont n'avait pas pu se désintéresser le Père de la Colombière, qui lui avait été certainement proposé et auquel il n'est pas témé-

(1) Macaulay, *Histoire d'Angleterre*, tome II, chapitre IV.

raire de croire qu'il a dû travailler dans toute la mesure du possible et de la discrétion.

On comprend aisément combien était délicate au milieu de tant et de si diverses agitations la position du nouveau confesseur de la duchesse d'York.

Il y fallait toute l'habileté, toute la réserve discrète, toute la sainteté du religieux. En quelques mois, le Père sut pourtant s'imposer, se faire accepter même. Il s'en rendit compte et déclarait presque joyeusement qu'il était tout à fait habitué à sa nouvelle vie.

Ce n'était pas le travail qui manquait à son zèle; il devait d'abord prêcher chaque dimanche et jours de fête, il donna en plus deux avents et deux carêmes; à ce travail de composition très serré, car il écrivait et apprenait et reconnaissait même que cela lui était une grande fatigue, il joindra bientôt, nous le verrons, de multiples entretiens avec des personnes de la Cour et d'autres catholiques. Assurément à la Cour on entendait et parlait couramment le français, mais il lui fallut apprendre l'anglais pour secourir utilement les autres personnes qui en se cachant plus ou moins voulaient s'adresser à lui... Ajoutons à cela une correspondance abondante, une perpétuelle tension d'esprit pour ne

pas dépasser son rôle, ne porter ombrage à personne, laisser aux deux Pères Jésuites anglais qui étaient encore en rapport avec le duc d'York (l'un d'entre eux était son confesseur) leur pleine liberté d'allure, s'effacer donc le plus qu'il le pouvait, résoudre cependant les cas de conversions toujours épineux en un temps d'aussi pressante persécution... En un mot, il fallait être tout à tous et rien à soi-même.

Telle était la carrière qui s'ouvrait devant le zèle du Père de la Colombière. Sans prévoir encore les nombreuses difficultés qu'il devait y rencontrer il s'y jeta résolument, soutenu par l'obéissance qui l'avait envoyé et sa confiance aux secours d'en haut qui ne lui feraient pas défaut : « J'ai quitté la France sans regret, écrivait-il peu après son arrivée, parce que j'ai cru que je trouverais Dieu en Angleterre, puisque c'est lui qui m'y appelait. »

Et c'était une de ses maximes favorites que : « Quand on trouve Dieu, il est aisé de se consoler de tout le reste ».

CHAPITRE XVIII

Le Père de la Colombière au Palais Saint-James. — Sa vie de chaque jour, ses épreuves intérieures.

Un mois à peine après son arrivée en Angleterre, le Père de la Colombière écrivait à la Mère de Saumaise: « Je suis déjà accoutumé à la vie des Anglais comme si j'avais été nourri à Londres. » Et comme peut-être la digne supérieure, qui connaissait son directeur, doutait quelque peu de cette adaptation si prompte et si aisée, dans une nouvelle lettre le Père confirmait sa première appréciation :

« Ma santé n'a jamais été meilleure grâce à Dieu. Vous êtes trop charitable d'y prendre part et de me recommander d'en avoir soin.

« Je ne suis que trop éloigné des excès que vous craignez ; je voudrais bien n'en pas faire de trop opposés, et être aussi mortifié que je le devrais être. »

La Mère de Saumaise, malgré ces beaux dires, n'avait vu que trop juste.

Dès son entrée en sa charge, le Père de la Colombière avait, en quelque sorte, inauguré pour lui-même une vie de privations et de détachement, dont il ne se départira pas, et qui l'amènera bientôt à un état d'épuisement et à la maladie qui devait l'emporter si prématurément.

Voici le témoignage que rend de sa vie mortifiée son premier biographe, quelques années à peine après sa mort.

« Le Père de la Colombière eut son logement à Londres dans le Palais du roi. Il n'entra toutefois que dans les endroits par où il lui fallait passer pour se rendre à l'appartement de Madame la duchesse d'York.

« Sa chambre avait vue sur la place devant le Palais; jamais il ne s'approcha de la fenêtre, jamais il ne jeta les yeux sur les objets divertissants qu'elle lui présentait ; il est sorti de Londres sans avoir assisté à aucun spectacle, sans avoir vu la moindre curiosité de la ville, sans avoir été une seule fois à la promenade. Il n'y a visité que des malades ou des personnes à qui il espérait d'être utile. Il n'y a même conversé qu'avec ceux qui le consultaient pour les affaires de leur salut. »

Dans sa généralité ce témoignage nous indique déjà un soin de la perfection peu commun, et un souci de mortifications assez rare pour qu'on puisse s'étonner d'une pareille continuité dans la volonté de se vaincre en toutes choses.

Le biographe entre ensuite dans quelques détails. « Tous les moments de la journée lui apportaient quelques nouvelles peines, et comme il cherchait lui-même de quoi se mortifier sans cesse, il les embrassait toutes avec joie. Nul soin de ménager ses forces et sa santé. Il se laissait nourrir à l'anglaise, quoiqu'il y eût une grande répugnance et qu'il en souffrît beaucoup. Il n'eut pour lit qu'un matelas, qu'il faisait étendre au milieu de sa chambre quand il voulait se coucher. Il ne permettait pas qu'on lui allumât un feu particulier... c'était une sévérité sans relâche envers lui-même et les pénitences corporelles qu'il faisait lui donnaient encore un sentiment plus vif de toutes ses autres mortifications. »

Nous n'avons pas le détail de ces mortifications corporelles, mais nous savons avec quel luxe le religieux s'entourait de vœux multipliés... il semblait, dès qu'il apercevait une porte entr'ouverte du côté de la nature, qu'il y tendait aussitôt une chaîne pour s'interdire d'y passer.

Ainsi il remarqua qu'il avait un certain goût

pour la musique : il fit vœu de ne pas écouter volontairement une harmonie, quelle qu'elle fût.

Dans le palais du roi les multiples occasions d'observer ce vœu ne devaient pas manquer.

Son vœu de pauvreté très stricte cependant ne lui suffisant pas, il s'obligea toujours par vœu à n'employer l'argent de sa pension qu'en bonnes œuvres et à n'en point faire d'autre d'usage.

C'est au cours de sa première retraite (janvier 1677) qu'il fut éclairé soudainement sur le sens d'une phrase qui terminait le petit mémoire que lui avait fait remettre la sœur Alacoque, au moment de son départ. Il ne l'avait pas comprise jusqu'alors, et il faut reconnaître qu'il y avait bien un certain mystère dans cette recommandation.

« Qu'il ait grand soin, disait l'écrit, de ne pas tirer le bien de sa source ; cette parole est courte mais qui contient beaucoup dont Dieu lui donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera. »

Le Père avait longtemps cherché sans pouvoir pénétrer le sens de cette énigme.

Au cinquième jour de sa retraite, il comprit soudainement qu'il s'agissait de l'usage qu'il devait faire de sa pension.

D'aucuns ont cru qu'il s'agissait plutôt de l'emploi d'une certaine somme d'argent qu'il

tenait annuellement de sa famille,... mais il semble plus vraisemblable qu'il est question de la pension, du traitement que lui faisait la duchesse d'York.

Cette pension était considérable, il se trouvait donc avoir à sa disposition une somme assez forte.

Son entretien, le rang qu'il devait tenir, son titre d'aumônier en justifiaient assurément un très large emploi.

Or la lumière du Saint-Esprit lui recommandait de ne pas tirer le bien de sa source, c'est-à-dire de ne pas détourner ce bien, cet argent de sa source première qui était Dieu, en l'employant à d'autres usages que ceux qui regardaient directement le service de Dieu ; le mot tirer aurait eu alors le sens de faire dévier, détourner, faire sortir. Ce qui revient à dire « qu'aucune partie de ce bien, de cette pension ne devait être employée à la Cour, mais que tout ce qui était en dehors de l'entretien du prédicateur devait être consacré à Dieu et saintement dédié aux œuvres : ainsi tout le bien restait véritablement dans la source d'où il était venu (1) et n'était pas tiré de sa source. »

C'est ainsi que l'avait entendu le Père de la

(1) R. P. Charrier, note MM, IIe volume de la *Vie du Père de la Colombière.*

Colombière : « J'ai compris, écrit-il dans son journal, que cette parole contient beaucoup parce qu'elle porte à la perfection de la pauvreté évangélique et à un grand détachement de la vaine gloire.

« Et suivant un autre conseil, quelque beau prétexte dont je puisse me couvrir :

1° Je me serais éloigné de la perfection de la pauvreté.

2° Il aurait fallu demander des dispenses sans nécessité.

3° Je donnais à la vanité une nourriture très délicate.

4° Je m'exposais à des soins extérieurs qui m'auraient beaucoup occupé.

5° Je courais hasard de scandaliser ceux de France et de leur infuser l'amour du monde, et j'aurais du moins privé ceux d'Angleterre d'un bon exemple.

6° Enfin je m'allais livrer à toutes les épines de l'avarice et je commençais à en être inquiété. »

Pour toutes ces raisons et conformément à son habitude, là encore le saint religieux coupait court, tranchait dans le vif et s'obligeait au vœu dont nous parlions plus haut.

Il ne s'en tint pas là dans le travail de sa générosité.

Comme naturellement on louait son éloquence, son aisance, sa diction si pure et tout l'ensemble des qualités qui en faisait un si parfait prédicateur, le Père de la Colombière, toujours en éveil contre les surprises de la nature, de nouveau coupe court, tend une chaîne et s'oblige par vœu à ne rien dire qui puisse tourner à son avantage.

Nous savons déjà que par vœux particuliers il s'était engagé non seulement à ne pas discuter un ordre de ses supérieurs mais, si le choix d'un emploi lui était proposé, à toujours choisir celui pour lequel il sentirait le plus de répugnances.

La seule pensée de ce réseau si resserrant (et nous n'en connaissons pas toutes les mailles secrètes) se joignant encore à celui si étendu, que nouait autour de lui l'obligation de toutes les règles de son Institut, nous jette vraiment dans la stupeur, et nous ne pouvons songer sans quelque effroi à quel degré ce fidèle et parfait ami du Cœur de Jésus étendait les exigences de ce service et de cette amitié.

On pourrait se demander s'il n'y avait pas là comme une pieuse exagération, une gêne même, qui devait entraver plutôt qu'aider la marche de cette âme vers l'amour de Dieu.

Le Père de la Colombière prend soin lui-même de nous rassurer : « Cette sorte de joug, disait-il, le rendait plus léger pour suivre les impressions de la grâce, quoiqu'il eût conseillé à peu de personnes d'en user ainsi. »

« Le sixième jour de ma retraite, écrit-il dans son journal, faisant ma considération sur le vœu particulier que j'ai fait.... j'ai eu une grande joie de me voir engagé par mille chaînes à faire la volonté de Dieu, je n'ai point été effrayé à la vue de tant d'obligations si étroites, si délicates, parce qu'il me semble que Dieu m'a rempli d'une grande confiance que j'ai accompli sa volonté, en prenant ces engagements, et qu'il m'aidera à lui tenir parole.

« Il est tout visible que sans une grâce particulière il serait presque impossible de garder ce vœu. Je l'ai renouvelé de tout mon cœur et j'espère que Notre Seigneur ne permettra pas que je le viole jamais. »

Il semblerait qu'une telle fidélité à faire les volontés de son maître ait dû ouvrir, pour celui qui les faisait, la source toute grande des plus douces consolations.

Le croire serait ignorer le prix de l'épreuve... et sa nécessité dans toute sanctification sérieuse. « L'amour de la Croix, prêchait le Père de la

Colombière, est le premier pas qu'il faut faire pour être agréable à Dieu. »

Si le premier pas se marque à la souffrance, que dire de tous ceux qui suivront et qui doivent être d'autant plus pressés qu'ils approchent du but.

Ce qui est certain, c'est que le saint Religieux ne tarda pas à être en proie à mille difficultés extérieures que la situation que nous avons dépeinte nous fait facilement deviner ; mais, en plus de ces épreuves, je dirai prévues et classiques dans son ministère, par une permission inexplicable de Dieu, cette âme d'apôtre se trouva bientôt accablée d'épreuves intérieures, au point que lui, si discret sur sa propre personne, ne peut s'empêcher de doucement s'en plaindre dans sa correspondance. Imprudent comme l'amour excessif il avait dit jadis dans l'une de ses ferventes oraisons de sa grande Retraite : « J'ai accepté avec une soumission entière la privation de toutes sortes de grâces et de consolations pour toute ma vie et d'être jusqu'à la mort comme la chouette et le jouet des démons et de toutes sortes de tentations. »

Il semble bien que le Seigneur l'ait pris au mot.

Quelles furent donc ces épreuves intérieures ?

Délaissement de Dieu, tentations délicates où plutôt vives appréhensions de ce qui pouvait les causer, vue oppressante de la justice divine, poids de ses péchés, constatation de ses misères... Puis quand viendra la maladie : langueur et longueur, moissons abondantes que l'on voit et qu'on ne peut faucher, et enfin la persécution proprement dite, l'arrestation, la prison et le fatal exil ; tous ces flots mêlés et confondus semblent avoir passé et repassé sur cette âme.

Nous sommes en droit de le conclure quand il nous dit que « chaque jour son pauvre cœur était ballotté par toutes les passions ».

Un homme si strict pour lui-même, si sévère à l'endroit de la chasteté, « parce que la passion contraire, disait-il, est celle d'où l'on revient avec le plus de peine », ne pouvait pas manquer de souffrir beaucoup au milieu d'une Cour où le désordre était publiquement honoré. On ne comptait plus les maîtresses du roi Charles II, et quand le Père de la Colombière était à Saint-James, la duchesse de Porsthmouth régnait plus que la reine elle-même. Elle avait au palais de White-hall un appartement meublé avec un luxe inouï et qui, dit un journal du temps, « dépassait dix fois en richesse et en éclat celui de la reine ». (Journal d'Evelyn.)

Il savait très bien, et le prêchait publiquement, que s'il y a des couronnes, « c'est pour une chasteté sauvage, toujours armée de grilles, de haires, de cilices, de murailles ». Hélas ! où étaient tous ces remparts protecteurs en cette Cour dissolue et provocante ?

« Il n'est pas de vie si retirée ni si sauvage, disait-il encore, où la chasteté ne trouve des ennemis », combien n'en devait-elle pas rencontrer à chaque pas dans un palais ouvert à tous les vents de la corruption ?

Aussi ne craignait-il pas d'appuyer sur la rareté de cette vertu au milieu du monde ; et prêchant devant la duchesse sur saint Etienne le premier martyr :

« Il fallait, disait-il, qu'il vécût d'une manière bien irréprochable pour avoir à son âge persuadé tout le monde de son invincible pudeur... »

Quelquefois même il était encore plus cru, ne l'avait-il pas promis à son auditoire au début de ses prédications ?

« Les femmes, disait-il ouvertement, servent de flambeau au démon pour allumer partout le feu de l'impudicité. »

La Cour n'était que trop éclairée par ces sortes de flambeaux.

Il est vrai que le Père de la Colombière fermait

les yeux à ces fausses et dangereuses lumières, lui qui n'osait même pas regarder le visage de la princesse qu'il servait ; il avait au reste sur ce point un programme bien net et bien arrêté.

« Le bon religieux, disait-il, prévient les mauvaises pensées en évitant tout ce qui peut les faire naître ; le parfait en se remplissant de saintes pensées à l'oraison et en se mortifiant : l'un en refusant les plaisirs criminels, l'autre les innocents et en se faisant un plaisir de la mortification. »

Et il ajoutait: « La perfection de la chasteté consiste à n'être pas plus touché des objets animés que des inanimés; il ne faut point s'arrêter qu'on ne soit parvenu à ce point. »

Et cet homme, qui avait toujours les yeux fermés sur toutes les choses de la terre, concluait cependant « qu'il faut avoir cent yeux ouverts pour éviter ce qui peut le moins du monde nuire à cette belle vertu ».

La vue et le poids de ses péchés semble encore avoir été une épreuve très crucifiante à cette âme si humble et si pure.

Il est étrange, mais cela entre dans les manières de Dieu, que des âmes aussi fidèles qu'était celle du Père de la Colombière soient si profondément

angoissées au souvenir de leurs fautes et à la vue de leurs infidélités journalières.

Il faut que l'humilité passe vraiment pour une grande chose aux yeux de Dieu, pour qu'il veuille la sauver et la conserver à ce prix douloureux dans ses élus.

Assurément le saint homme était bien arrivé à l'état de cette âme cent fois heureux dont il parlait dans l'un de ses sermons, « qui se fait un plaisir de son devoir et une passion de la vertu; à qui non seulement le péché paraît horrible, mais qui a horreur des douceurs mêmes et des attraits du péché, qui ne sent presque plus la pente du mal, et qui a perdu en quelque sorte la liberté de mal faire ».

Or, malgré cette assurance secrète que lui donnaient son bon sens et sa conscience, il sentait par moment le poids écrasant de ce qu'il appelait « ses indignités » : ce sont comme des bouffées de tristesse et d'effroi qui s'échappent de son cœur entr'ouvert... généralement en quelques mots hâtifs à la fin de ses lettres.

« Je prie Notre Seigneur que personne ne soit puni de mes fautes que moi-même », écrit-il à une religieuse. A une autre : « Je sens que mon peu de vertu est cause que le progrès des âmes se fait lentement, et qu'elles ne vont pas à beau-

coup près aussi loin qu'elles iraient sous un homme beaucoup plus détaché. »

« Je tremble que je ne ruine tout par mes infidélités. Vos prières, s'écrie-t-il en un autre endroit, car si vous m'en aidez, j'espère que Notre Seigneur n'aura nul égard à mes péchés et qu'il se glorifiera beaucoup en cette ville. »

Quand il est malade, impuissant, son tourment redouble. « La volonté de Dieu soit accomplie, murmure-t-il, je ne mérite pas de le servir, je me suis mis par mes fautes dans l'état où je suis. J'ai souffert depuis que je suis malade des peines intérieures qui surpassent de beaucoup les extérieures; mais aussi j'ai eu la consolation de voir faire de grands progrès aux âmes que Dieu m'a confiées. Priez Notre Seigneur qu'il me pardonne mes péchés, qu'il m'accorde une parfaite conversion et qu'il me conserve, s'il lui plaît, parmi les périls où je suis de me perdre en ce pays. — J'ai grand besoin de prières : je crois que sans ce secours j'aurais péri mille fois. » C'est très fréquemment que le Père de la Colombière revient sur ce péril qu'il court et qui compromet son salut, il le croit du moins, et ce ne devait pas être le moindre des tourments, à cette âme qui avait déjà tant fait, tant sacrifié, tant entrepris pour se sauver

Une autre épreuve très sensible à une âme toute pleine de Dieu, il la trouvait dans l'accablement des occupations.

« J'aurais sujet, dans l'emploi où je suis, de me plaindre de l'accablement où je me trouve, avouait-il à une religieuse ursuline; la solitude me serait sans doute plus agréable; mais j'aimerais mieux être mort que d'avoir dit une parole pour me soulager, et quoique j'aie à peine une heure de temps chaque jour pour penser à Dieu, je croirais que c'est une grande illusion de prendre ce prétexte pour me soustraire à la conduite de la Providence, à laquelle je me suis abandonné de telle sorte que je mets en elle tout mon bonheur.

« Ce n'est ni la retraite ni les longs entretiens qui font les saints, c'est le sacrifice de notre propre volonté. »

Nous avons essayé de soulever un coin du voile qui cachait l'intérieur de cette âme crucifiée. Evidemment nous n'avons pas tout vu; mais ce qui nous a été donné d'entrevoir nous a montré assez comment le serviteur fidèle et le parfait ami était au pied de la croix de son maître, bien plus comme il était cloué à cette croix; c'était la cause du bien qu'il faisait dans les âmes.

« Lorsque j'aurais été élevé en croix, j'attirerai tout à moi. »

Ce mot du Christ peut s'appliquer au disciple. A cette lumière qui sort de ses souffrances héroïquement endurées, nous comprenons mieux comment le Père de la Colombière a pu très véritablement appeler l'Angleterre « le pays des Croix »; comment aussi il était juste qu'il parlât non sans quelque secret effroi des périls infinis qu'on y rencontrait et de la rareté ou de l'insuffisance des secours humains. » « On n'a pas d'autres secours, disait-il, que ceux qui viennent de Dieu. » On comprend qu'accablé d'angoisses de toutes sortes, seul, ne vivant plus la vie de Communauté, soupçonné des uns, calomnié des autres, il ait crié quelquefois aux âmes très chères qu'il avait laissées en France, qu'il se voyait au milieu de tant d'épreuves « qu'il se craignait en danger de perdre son âme et de compromettre son salut ».

Quand, à toutes les angoisses que lui apportaient journellement la situation des catholiques et la sienne propre, vint se joindre, comme nous allons le voir, l'épuisement de ses forces, la longue inaction, les approches mêmes de la mort, le calice sera plein et débordant.

C'est en cette nuit noire, mais où Dieu seul

sait allumer des étoiles, qu'il pourra dire de lui ce qu'il disait d'un saint martyr : « L'amour ne se rassasie que de travaux et de fatigues, il donne des forces, il trouve du temps pour tout : il faut mourir pour le porter à son comble. » (Panégyrique de saint Etienne.)

CHAPITRE XIX

Relation avec la Visitation de Paray. Les sermons du Père de la Colombière (1676-1678).

Il fallait bien que ces épreuves intérieures, que nous n'avons fait qu'entrevoir, fussent une croix très pesante au cœur de l'apôtre, puisque le Maître en avait montré une fois comme le tableau poignant et raccourci à la sœur Marguerite-Marie.

« Notre Seigneur, rapporte la Mère de Saumaise, fit voir à sœur Marguerite les peines et croix intérieures que le Père de la Colombière souffrait dans le pays où ses supérieurs l'avaient envoyé. Elle vint nous le dire, et nous présenta un billet pour le lui faire tenir. Il contenait deux choses très consolantes que Jésus-Christ lui avait dictées sur l'état qu'il portait.

« Cela me détermina à renvoyer à ce père le billet que la sœur m'avait remis. Comme je le

copiais, sans en avoir rien fait connaître à personne, la sœur vint me trouver et me dit qu'en le copiant j'y avais changé quelque chose, et que Notre Seigneur ne le voulait que comme il le lui avait fait écrire. Je trouvais en effet que j'y avais substitué quelques paroles à d'autres, lesquelles, quoique assez semblables, avaient pourtant bien moins de force. Le Père de la Colombière ayant reçu cet écrit, manda qu'il était venu bien à propos et que, sans ce secours, il ne savait ce qu'il aurait dû faire. »

Cette déclaration de la Mère de Saumaise nous montre à l'évidence, et l'intimité surnaturelle des relations qui existaient entre le Père et la sœur Marguerite, et aussi cette ineffable charité du Cœur de Jésus qui continuait par sa fidèle servante à consoler et diriger son fidèle ami.

Nous n'avons malheureusement pas ces billets si précieux, mais c'est fort souvent que le Père de la Colombière y fait allusion.

Pendant le Carême 1678, en remerciant la Mère de Saumaise de lui avoir fait parvenir une lettre de la chère sœur, il ajoutait : « Je suis fort édifié de tout ce qu'elle m'écrit, et qui me confirme si fortement dans la foi des choses que Notre Seigneur lui découvre, soit du passé, soit de l'avenir, que je n'ai plus de mérite à croire. »

En tous ces témoignages se mêlaient d'ordinaire des effusions de son humilité. La très petite idée qu'il avait de lui-même lui dictait des paroles comme celles-ci : « Je répondrais volontiers à la lettre de notre sainte sœur Alacoque, mais je me sens incapable de lui dire quelque chose. Je la trouve si savante et si éclairée, et d'ailleurs je suis si persuadé que Dieu se communique à elle d'une manière très particulière, qu'il y aurait de la présomption de vouloir lui donner quelques conseils. »

Ce n'est pas pourtant que le Père de la Colombière ne sût à l'occasion lui parler en prêtre et en directeur éclairé ; mais il le faisait toujours sous toutes les réserves de la discrétion et de sa chère humilité.

C'est ainsi qu'en échange du billet un peu mystérieux que nous avons cité plus haut et que la sœur lui avait fait remettre à son départ, il avait fait tenir à l'humble religieuse quelques avis courts mais tout remplis de l'esprit de détachement.

« Il faut vous souvenir, lui disait-il, que Dieu demande tout de vous et qu'il ne demande rien.

« Il demande tout, parce qu'il veut régner sur vous et en vous, comme dans un fond qui est

à lui de toute manière, de sorte qu'il dispose de tout, que rien ne lui résiste, que tout plie, que tout obéisse au moindre signe de sa volonté.

« Il ne demande rien de vous, parcequ'il veut tout faire en vous, sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui et en qui il agit, afin que toute gloire soit à lui, et que lui seul soit connu, loué, aimé éternellement. »

En une autre circonstance il écrit à la Mère de Saumaise : « Que de joie me cause tout ce que vous me dites de cette bonne sœur, je ne saurais la plaindre dans son mal, il me semble que les coups que l'on reçoit de la main de Dieu sont plus doux mille fois que les caresses qui nous viennent de la main des hommes.

« O les excellentes croix et qu'elles doivent être de bon goût pour les âmes que Dieu a remplies de son amour ! — Je ne vois pas que rien lui doive faire de la peine ; elle aime les humiliations et l'obscurité. » (Lettre 40e).

Ce dernier trait était, on peut le dire, l'abrégé de toute la direction du Père de la Colombière, aussi bien pour lui-même que pour les autres.

Cependant, au milieu de toutes ces épreuves si crucifiantes, le travail de l'apôtre allait pro-

duisant de jour en jour les plus beaux fruits et se couronnant du meilleur succès.

En chaire la parole de l'orateur était ardente, claire, si pénétrante parfois que ceux qui l'écoutaient en étaient touchés jusqu'aux larmes.

Ses sermons sont ordinairement d'une allure très simple : deux points, pas davantage ; des raisons appuyées sur l'Ecriture et sur les saints Docteurs, des descriptions très vues, quelquefois même un peu réalistes, comme celle de ce que devient un cadavre après la mort, des comparaisons prises de la vie courante, des allusions fines et très locales.

Il est à Londres ; il ne peut ignorer le brouillard non plus que ses auditeurs.

« Dans le mystère de l'Epiphanie, dit-il, Jésus-Christ fait ce que le soleil fait quelquefois aux tristes jours de la saison où nous sommes. Avant de s'ensevelir entièrement dans le brouillard, qui le doit couvrir jusqu'à la nuit, il se montre un moment à son lever, comme pour avertir les hommes qu'il commence sa carrière et que s'il n'est pas visible le reste du jour, il ne laisse pas d'être présent. »

Tous ceux qui ont habité ces régions du nord savent quels sont ces rapides rayons du matin, comme l'œil lumineux du jour qui s'entr'ouvre,

donne un peu d'espérance, puis se ferme, lourdement oppressé par un épais brouillard que rien ne saura dissiper.

Ce détail n'avait pas échappé au Père de la Colombière ; il sait s'en servir à propos.

Quelquefois, après un développement plus ou moins long, et c'est un peu la marque de son talent, il condense et ramasse tout d'un coup sa pensée dans un trait vif, aigu, qu'il semble nous décocher à la façon des Parthes en nous quittant.

C'est alors le penseur profond mais toujours clair, toujours français qui apparaît.

Parle-t-il de la richesse, il a ces quelques mots qu'il laisse tomber comme entre parenthèse.

« Cet argent avec quoi l'on dit qu'on vient à bout de toutes choses. »

Cela ne rappelle-t-il pas les vers heureux de La Fontaine :

> Et quelle affaire ne fait point
> Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
>
> (*La Coupe enchantée.*)

Veut-il résumer tout le travail et le succès de l'apostolat :

« Les Saints, dit-il dans son sermon sur saint Joseph, inspirent la sainteté ; c'est un bien contagieux qui se communique sans qu'on y songe.

« Il faut être saint pour faire des saints. »

Sur la soumission à la volonté de Dieu, en deux mots il renferme toutes les raisons de notre obéissance :

« Si nous voyions tout ce que Dieu voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut. »

« Dieu ne fait pas seulement avec raison ce qu'il fait à notre égard, il le fait avec amour. »

« L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle ; il y aura donc toujours beaucoup à souffrir en aimant, jusqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra pas nous ôter. » *(De l'Amour de Dieu)*.

Ce ne sont souvent que trois ou quatre mots, mais tout imprégnés de psychologie vécue.

« On veut choisir ce que l'on doit aimer. »

« Nous avons tous un faible qui nous empêche d'aller à Dieu tout de bon, quelque chose que nous retenons du sacrifice. »

« Dès que vous avez un ennemi à pardonner vous êtes l'arbitre de votre fortune et le maître absolu du Cœur de Dieu. » (Sermon de saint Etienne). « La corruption des mœurs se trouve

toujours où la vérité n'est pas. Notre cœur est trop petit pour le monde et le salut de notre âme ; notre vie est trop courte pour des affaires si différentes. »

« Dans Dieu tout est constant et inaltérable : il n'est point nécessaire d'étudier ses humeurs ni de choisir ses bonnes heures, il est toujours également bon à ceux qui l'aiment. » (*De l'Amour de Dieu.*)

Disons encore qu'il ne craint pas de mêler à son style, généralement très soigné, le détail, l'anecdote, le mot même un peu vulgaire, ce que n'aurait peut-être pas osé un Bourdaloue.

« Quand un père, dit-il dans un sermon sur la Miséricorde, voit son fils qui se noie, ou qu'il est en danger d'être enveloppé par un incendie, il ne considère pas si c'est par les pieds ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit, pour le tirer du péril ; il croit qu'il aura beaucoup fait s'il peut lui sauver la vie, quand même il le blesserait un peu. »

Rapportant la conduite héroïque des chrétiens de Constantinople qui, au temps d'une longue famine, ne voulurent pas profiter de la permission de rompre le jeûne et l'abstinence du Carême, il ajoutait en dialoguant avec son auditoire.

— C'étaient de bonnes gens, dira peut-être quelqu'un, que ces chrétiens dont vous parlez : pour moi je suis bien sûr que je n'aurais pas fait tant de façons. — Je le crois bien, vous! Je ne doute pas que vous n'eussiez même prévenu toute dispense pour vous gorger des viandes défendues par l'Eglise. Mais avez-vous de la religion, vous qui parlez de la sorte? Homme vide, vain fantôme de catholique, faites-moi voir votre foi, s'il vous en reste le moins du monde.... Sans cela vous n'êtes qu'un catholique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de catholique : *Homo inanis*. Vous êtes catholique à peu près comme nos renégats de Turquie, lesquels ne laissent pas d'être Turcs, quoique pour la plupart ils n'aient de Turcs que le turban. » (74e sermon sur le Jeûne.)

En d'autres circonstances, de l'anecdote la plus mince il sait tirer une leçon de souveraine confiance en Dieu.

« Nous lisons, dit-il, dans l'histoire grecque, qu'un sénateur de l'Aréopage ayant repoussé brutalement un moineau qui s'était jeté dans son sein pour se sauver d'un vautour qui le poursuivait, cette action parut si lâche à tous ses collègues, qu'ils le chassèrent de leur com-

pagnie comme s'il l'eût déshonorée par sa dureté. Qu'auraient fait ces juges si, au lieu d'un oiseau, il eût été question ou d'un homme ou d'une femme ?... Mais que serait-ce si le Seigneur en usait ainsi à l'égard de ses propres enfants, de ses pauvres créatures, lorsque, pleines de confiance, elles vont à lui comme à la source de toute bonté ? »

Ce qui charme surtout dans la manière de dire de notre orateur c'est qu'il parle réellement avec son auditoire, le presse, l'interroge, répond, riposte même parfois... c'est un côté dramatique qui manquait aux grands prédicateurs de son temps.

Dans les sermons sur la Médisance :

« Vous verrez des gens, dit-il, qui, après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux et couvrant leur visage d'une tristesse apparente, commencent d'une voix pitoyable et comme à regret un discours médisant et empoisonné. — « J'en suis au désespoir, dira l'un, car c'est une personne pour qui j'ai de l'amitié ; je n'ai rien oublié pour la porter à prendre une autre conduite, mais j'y ai perdu mon temps et ma peine.

« Il y a longtemps, dira un autre, que je suis averti de ce que je vais vous apprendre, il n'a

pas tenu à moi que la chose ne fût ensevelie dans un éternel oubli ; mais puisqu'un autre en a parlé, ce serait en vain que je me tairais! Je le dis avec douleur, c'est la vérité qu'il a commis cette faute.

« C'est grand dommage, poursuit-il, car d'ailleurs il a d'excellentes qualités ; mais, que sert-il de feindre ? il est sans excuse sur ce point. »

« Que tout cela est déplorable, Messieurs. Vous êtes si réservés à l'égard du bien d'autrui, vous ne voudriez pas qu'il en fût entré un double en votre maison ; mais en vain aurez-vous épargné l'or et l'argent, si vous avez ravi l'honneur, la réputation, qui est le plus grand de tous les biens. Quel sera le fruit de vos jeûnes et de vos veilles, si votre langue est ivre du sang de vos frères et si vous vous repaissez de leur chair comme vous le faites en médisant ?.. »

Nous pourrions multiplier ces citations ; elles suffisent à montrer dans le Père de la Colombière le très fin observateur de la vie ; mais, remarquons-le, il n'a cette finesse d'observation et ne s'en sert que dans la mesure où elle va droit à son but. Avant tout il veut faire du bien aux âmes, prêcher son maître et jamais ne se prêcher lui-même.

L'éloge qu'il fait, en un de ses sermons, du

vrai prédicateur est le sien, sans qu'il s'en doute aucunement.

« Il donnait vraiment, dit-il, du pain à manger et ne nourrissait pas son auditoire de fumée ou de viandes creuses et légères, qui ne peuvent servir qu'à tromper et à repaître les yeux. »

Il ne faudrait pas croire pourtant que le Père de la Colombière négligeât le côté pathétique, il n'aurait été que médiocre orateur si tout en éclairant il n'avait pas touché.

Il n'est pas un sermon, une méditation même où cette note ne rende le son qui convient au sujet et à l'auditoire.

Parlant au 3e dimanche de l'Avent de l'endurcissement des Juifs, après tant de faveurs et un passé historique si plein de merveilles de l'amour de Dieu... le prédicateur s'émeut tout à coup : « Pauvre Angleterre, s'écrie-t-il, ne serais-tu pas peut-être un triste exemple de cette vérité terrible : car sur quel royaume le ciel a-t-il autrefois versé plus de bénédictions ?

« Parmi tant de grands rois qui t'ont gouvernée combien en a-t-on vu qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jésus-Christ ? Pourrais-tu bien compter les princes et les princesses qui t'ont donné l'exemple de la pauvreté et de la chasteté évangélique?... Toutes tes villes

ont donné des martyrs au Sauveur du monde... On sait que tu fus la première qui levas l'étendard pour la défense de la Conception Immaculée, que ce fut à toi que la sainte Vierge fit présent de ce scapulaire miraculeux que toute la chrétienté vénère... Il suffit de dire que ta foi n'a pas pu se contenir dans les bornes que l'océan semblait lui réserver ; elle s'est répandue au delà des mers... Il y a des royaumes entiers qui te reconnaissent pour leur mère en Jésus-Christ, et que tes enfants ont gagnés à l'Eglise catholique. »

Parfois son pathétique est d'autant plus poignant que l'on sent qu'il n'est que l'écho de ses propres souffrances intimes. Dans le sermon pour les derniers jours de carnaval, il s'écrie :

« Quoi ! je puis mourir et me damner autant de fois que je respire ! il ne faut qu'un regard, qu'une pensée, pour ravager, pour anéantir 50 et 60 ans de travaux et de mérites ! Quoi, toujours des passions à dompter, toujours des démons à combattre, toujours des tentations à vaincre, jamais de paix ni de repos ; partout des dangers, des périls, partout des pièges et des embuscades ; j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher. Tous mes sens cherchent à surprendre ma raison ; je sens au fond de mon

cœur comme une seconde volonté dont je ne suis pas le maître ; elle veut tout ce que je ne veux pas, elle aime ce que je hais, elle désire ce que j'ai en horreur, elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis: quelle vie, quel supplice, quel enfer !.. »

Si nous avons dans ce passage l'écho de ses propres combats, nous rencontrons souvent ailleurs celui de sa confiance en la bonté de Dieu.

Tout d'abord, quand il peut se hasarder à parler du Cœur de Jésus, on sent qu'il le fait avec cette autorité que lui donnait sa mission toute secrète et toute divine.

C'est très spécialement dans ses sermons sur la Passion et ses méditations pour la Semaine Sainte, ou son discours sur l'Eucharistie qu'il soulève un coin du voile qui recouvre le grand mystère de cette nouvelle dévotion.

« Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre ma si grande dureté ? dit-il dans l'un de ces entretiens; il faut, ô mon Dieu, que vous me donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible ; il faut un cœur qui ne soit ni de marbre ni de bronze ; il faut nous donner votre Cœur même.

« Venez, aimable Cœur de Jésus, venez vous placer au milieu de ma poitrine et allumez-y un

amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. »

Mais c'est surtout quand il parle de la Miséricorde de Dieu, que le Père de la Colombière a vraiment la note qui touche, qui rassure et qui console... L'apôtre de l'Eucharistie et du Cœur de Jésus ne pouvait pas ne pas être celui de l'Espérance. Tout ce sermon de la confiance serait à retenir ; mais surtout la fin du discours où, dans une péroraison émue, il prononce sa célèbre profession de foi en la bonté et la miséricorde, qui est devenue comme la consécration classique de sa confiance en Dieu.

« Pour moi, mon Dieu, disait le pieux orateur, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes.

« Les hommes peuvent me dépouiller de mes biens et de l'honneur ; les maladies peuvent m'ôter et la force et les moyens de vous servir ; je puis même perdre votre grâce par le péché ; mais jamais je ne perdrai mon espérance.

« Pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance elle-même.

« Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux parce que j'espère fermement de l'être ;

je connais que je suis fragile et changeant ; je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les plus affermies ; j'ai vu tomber des astres du ciel et les colonnes du firmament : mais tout cela ne peut m'effrayer tant que j'espérerai.

« Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis.

« J'espère que vous m'aimerez toujours, et que je vous aimerai aussi sans relâche, et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous même de vous-même, ô mon créateur, et pour le temps et pour l'éternité. Amen. »

On ne peut pousser plus loin le détachement, la confiance et l'amour.

Tel était le Père de la Colombière comme orateur ; ses contemporains lui ont rendu justice ; il y a peu de sermonnaires au XVIIe siècle dont les œuvres aient été aussi recherchées après sa mort. Un détail de librairie en fait foi : en 45 ans, de 1684 à 1739, l'éditeur de ses œuvres gagna cent mille écus.

On pourrait, croyons-nous, le nommer après Massillon, à côté de Fléchier et de Mascaron ; il

n'y aurait pas une place empruntée. Ce qui nous paraît nouveau dans sa manière de prêcher et d'écrire, c'est cet heureux mélange du style soutenu et du familier ; le Père de la Colombière descend davantage vers nous, se mêle à notre vie ordinaire, n'en craint ni les imprévus ni les humbles et vulgaires détails, ni même les crudités, il parle plus qu'il ne prêche ; en ce sens et sous ce rapport il nous paraît une heureuse transition entre l'éloquence un peu solennelle et tendue du XVIIe siècle et celle plus abandonnée, plus communicative du XIXe siècle ; ajoutons que cette place honorable, que lui donnait son talent plus voisin de ceux de notre temps, était singulièrement relevée par l'autorité toute surnaturelle que lui conférait sa sainteté. Il est bien évident que l'on est apôtre des autres dans la proportion où on l'est tout d'abord de son âme.

Chaque haute vertu que pratiquait le Père de la Colombière était donc comme un puissant coefficient de sa parole, et tel fut le véritable secret de sa si influente éloquence.

Cependant sa profonde humilité lui cachait cette cause intime de ses succès.

« Quand on connaît, disait-il, ce que c'est que sauver une âme et ce que nous sommes, on est bien persuadé qu'on n'y peut rien.

« Quelle folie de penser qu'avec quelques paroles qu'on dit en passant on puisse faire ce qui a tant coûté à Jésus-Christ.

« Vous parlez et une âme se convertit : c'est comme au jeu des marionnettes, le valet commande à la poupée de danser et le maître la remue par le moyen d'un ressort.

« Le commandement n'y fait rien du tout. » (*Retraite spirituelle*).

CHAPITRE XX

Travaux apostoliques à la cour. — Conversions en Angleterre. — Correspondance avec la France.

A côté de ce ministère de la parole qui était sa fonction principale, le Père de la Colombière dut en remplir un autre non moins important, quoique plus délicat encore ; c'était, si l'on peut ainsi parler, celui de la conversation et de la correspondance.

On eût bientôt jugé un homme aussi discret, aussi retiré, en tout si mortifié et complètement mort à lui-même ; à la cour on ne l'appela plus que le Saint.

Aussitôt, nombreuses furent les âmes qui accoururent : une simple curiosité ne pourrait justifier cet empressement respectueux. La curiosité est vite lassée, bien que rarement satisfaite ; au reste elle ne se soutient que par une certaine malignité, toujours aux aguets de

quelque fente secrète dans le vase de cristal que doit être le cœur du prêtre ; si elle ne la trouve pas, elle passe ailleurs.

Le désir de la sanctification est, à tout prendre, le plus vif qui soit au fond de l'âme naturellement chrétienne. Quand on a trouvé où s'abreuver, on accourt. Le Père de la Colombière dira après saint Augustin : « On n'abandonne pas une source fort abondante pour courir après une goutte d'eau qui aura rejailli hors du bassin ». (Sermon sur la Transfiguration.) Sans s'en douter, il était cette source et il fut bientôt assailli de tous côtés par les âmes de toutes conditions désireuses de leur salut ou de leur perfection.

Lui-même en était émerveillé et il écrivait : « Je vois tous les jours de nouveaux et de grands effets de la grâce de Dieu dans les âmes, je ferais un livre des Miséricordes dont Dieu m'a rendu le témoin depuis que je suis ici. »

Il n'en était pas que le témoin, mais bien lui-même l'acteur principal dont daignait se servir le Seigneur.

Ce furent d'abord les dames de la cour, protestantes et catholiques, qui voulaient entretenir le prédicateur ; de là de nombreuses conversions dont il fait mention dans plus d'une de ses lettres, puis des retours au catholicisme de

ceux, qui faiblissant sous la pression de la persécution, avaient passé à l'erreur.

« J'ai reçu aujourd'hui, écrit-il en 1677 à la Mère de Saumaise, l'abjuration d'une demoiselle qui a été autrefois fort obstinée. Il n'y a guère plus de huit jours que j'en avais une autre.

« Mais, ce qui me touche le plus, ce sont certaines âmes en qui Dieu a fait des merveilles pour la perfection. Louez-en Dieu, je vous en conjure, car, en vérité, il y a grand sujet; il est partout admirable. »

De semblables conversions, un tel mouvement de la grâce dans les âmes n'allaient pas sans difficultés, on le conçoit ; c'était autant de proies enlevées à l'erreur. Mais, comme l'avait prédit sœur Marguerite-Marie, les démons surtout, n'y trouvant pas leur compte, faisaient rage autour de l'apôtre et lui suscitaient même chez les personnes de bien une sourde et parfois éclatante animosité.

Il paraît qu'au sujet de la conversion d'une certaine personne de haut rang cette colère diabolique se donna plus ample carrière. En février 1678, le Père de la Colombière écrivait à la supérieure de Paray :

« Ce n'est pas sans raison que vous me mandez

que notre chère sœur Alacoque avait été confirmée de ce qui était contenu au premier article du billet que vous me donnâtes à mon départ.

« Je crois que c'est au sujet de la personne ecclésiastique, qui devait me faire de la peine sur les choses que je dirai, pour attirer les âmes à Dieu ; c'était la seule chose dont jusqu'ici je n'avais pas vu d'effet, mais enfin cela est arrivé à l'égard de la personne que je vous ai mandé s'être donnée à Dieu, sans qu'il m'en eût rien coûté. Je m'en souvins, Dieu merci, fort à propos dans la première occasion.

« Cela m'a servi beaucoup à me donner de la constance, car je fus tenté d'abandonner tout, crainte d'un éclat qui semblait pouvoir scandaliser et rompre la charité. »

Mais le Père de la Colombière ne bornait pas ses soins et son activité aux dames de la cour ; il les étendait à tout venant, et non seulement il aidait ces âmes de bonne volonté à sortir du vice et à reprendre leur ferveur.... mais il songeait aussi selon les motions de la grâce à en diriger vers la vie religieuse.

Comme cette vie réservée était impossible en Angleterre, il envoyait des recrues soit aux Ursulines de Charolles, soit aux Visitandines de Paray ; il encouragea respectueusement la

duchesse d'York qui en avait manifesté l'intention, à fonder un couvent de la Visitation dans les Flandres ; et comme ce projet ne put aboutir, il organisa discrètement à Londres même, du côté de Saint-Paul, une sorte de monastère secret, où il réunit quelques âmes éprises de la perfection. Ce fut un des motifs d'accusation dans le réquisitoire qu'on dressa contre lui à son jugement. Il s'occupa aussi spécialement des hommes pendant le Carême, et c'est à eux qu'il adresse ces si touchantes méditations sur la Passion, au cours desquelles il parle ouvertement du Sacré-Cœur de Jésus. Il dirigeait encore plusieurs jeunes hommes et les voyait fréquemment.

« Il y a environ deux mois, écrit-il toujours à la Mère de Saumaise, qu'un jeune garçon marchand, âgé de 24 ans, m'est venu voir pour me consulter sur un dessein qu'il avait de quitter le monde, et d'aller passer ses jours dans des pays inconnus, demandant l'aumône et s'abandonnant à toutes sortes d'austérités. Je fus d'avis qu'il ne précipitât rien. Je lui ai donné quelques règles pour éprouver sa docilité, et il a pris un si grand goût à l'obéissance qu'il en fait son principal soin. »

La Mère de Saumaise, qui, bien qu'éloignée,

avait fort justement compris les difficultés de la situation, s'alarmait bien un peu de tout le mouvement qui se faisait autour du religieux Jésuite, à ce seul titre en grande suspicion aux Anglicans. Elle en avertissait respectueusement le Père et osait lui recommander un peu plus de prudence.

Elle devinait encore juste, comme pour la santé ; nous verrons que le Père de la Colombière fut trahi et dénoncé par un de ces jeunes hommes qu'il avait vu fréquemment et auquel il n'avait fait que du bien.

Outre ce travail de conversion et les entrevues fréquentes avec qui voulait venir le trouver, le Père de la Colombière avait encore à entretenir une abondante correspondance.

Il est difficile de pénétrer dans l'intérieur d'une âme, parce que c'est le lieu secret des opérations divines, et que Dieu s'entoure toujours d'ombre sévère quand il veut agir en nous, et aussi parce que l'âme elle-même ferme jalousement toutes les issues par où l'œil des hommes pourrait surprendre le travail de la grâce.

Ce que nous savons des saints est le moins que nous en pouvons voir.

Les notes spirituelles, les conversations, les œuvres extérieures trahissent assurément quel-

que chose de ce travail intime, mais ce qui entr'ouvre le plus la porte du sanctuaire, c'est la correspondance.

On s'y donne plus simplement; un mot y révèle plus de choses, et en réunissant toutes ces lettres diverses d'objets, de style et de pensées, on peut mieux réussir à deviner, à constater même ce travail réciproque de l'âme et de Dieu.

Nous avons la bonne fortune de posséder cent trente-huit lettres du Père de la Colombière.

Il ne s'est jamais mieux trahi que dans cette correspondance.

Dès après sa mort on avait commencé de recueillir ces lettres diverses, adressées à tant d'âmes différentes de conditions et d'aspirations : on trouva matière à un volume qui parut pour la première fois en 1715.

L'approbation officielle qui précédait ce recueil était des plus flatteuses; elle constitue à elle seule une des meilleures louanges que l'on puisse faire d'un semblable ouvrage.

« Les lettres qu'on a ramassées du Père de la Colombière de la Compagnie de Jésus, disait le vicaire général, M. de Cohade, sont d'un si bon goût qu'elles méritent d'être lues de tous ceux qui cultivent ou qui aiment la piété. Elles ne

diminuent rien de cette onction dont il a assaisonné ses sermons.

« Partout on le trouve le même, solide dans ses pensées, juste dans ses raisonnements, aisé dans ses expressions, touchant dans ses sentiments qui sont les explications de son cœur. C'est pourquoi j'estime qu'elles doivent paraître au jour, et que le seul nom de l'auteur leur tiendra lieu d'un grand éloge et d'une digne approbation. »

A Lyon, le 12 Novembre 1714.

COHADE, *Docteur de Sorbonne.*
Vicaire Général.

« Les lettres de ce saint directeur, dit à son tour la préface de ce recueil, ne sont point un ramassis de termes mystérieux qui souvent ne signifient rien, et qui sont moins propres à nourrir la piété qu'à flatter la vanité de certaines personnes qui se croient d'une perfection fort élevée parce qu'on leur parle un langage qu'elles ne comprennent pas ; toute la perfection chrétienne y est exposée et détaillée d'un style également noble et simple, et on s'y attache aux préceptes et aux conseils évangéliques auxquels on donne toute leur étendue sans néanmoins les outrer. »

Ce dernier trait peint au vrai la manière générale de faire du Père de la Colombière, quand

il traite avec le prochain. La pondération qu'il apportait en toutes choses et qui faisait partie de son tempérament spirituel était sans doute ce qui lui attirait le plus les âmes. Celles-ci sentaient une main si juste et si ferme, qu'elles n'avaient nulle peine à se laisser guider et mener où voulait les conduire un si sage directeur.

« Les personnes qui liront ces lettres, ajoutait l'auteur de la préface, y verront que si l'on doit ménager quelquefois la ferveur dans des tempéraments faibles et délicats par rapport aux macérations du corps, on ne doit jamais permettre nul partage dans les sentiments du cœur que Dieu demande et qu'il mérite tout entier.

« Elles comprendront aussi que la véritable vertu et la sainteté la plus parfaite consiste à remplir pleinement les devoirs de son état, et à quitter toutes les dévotions de goût et de choix (quelque saintes qu'elles soient d'ailleurs), dès qu'elles sont incompatibles avec ces devoirs essentiels. »

Ces quelques lignes sont la meilleure analyse de ces lettres de direction; mais, pour en goûter la moelle secrète, il faut les lire et les relire.

L'âme du Père de la Colombière y paraît dans toute sa simplicité; ne se recherchant jamais lui-même, toujours prêt à reconnaître ce qui lui manque, mais confiant malgré tout dans les

prières des autres et la bonté de Dieu, le saint religieux poussait évidemment les âmes à ce terrible « sans réserve» qu'il pratiquait si strictement lui-même. Surtout quand il s'adresse à des personnes consacrées à Dieu, son ton s'élève, on dirait qu'il saisit ces âmes, les force à planer et ne leur permet plus de redescendre sur la terre.

C'est ainsi qu'il écrit à sa sœur, la visitandine de Condrieu, pour la prémunir contre la tiédeur.

« J'aimerais mieux avoir à convertir un grand pécheur qu'une personne religieuse qui s'est laissée tomber dans la tiédeur.

« Dieu vous préserve, ma sœur, de tomber dans ce malheur; j'aimerais mieux que vous fussiez morte.

« Vous avez une très sainte règle, observez-la sans réserve... soyez en cela aussi sévère à votre égard que si vous aviez fait vœu des plus petits points, passez par-dessus toutes les considérations humaines quand il s'agira de la règle ; n'ayez ni complaisance ni respect humain en ces occasions; voilà l'unique moyen que vous avez pour vous sauver dans la profession que vous avez embrassée. »

A une autre religieuse il tient la même doc-

trine, mais avec un certain abandon il trahit sa propre perfection en poussant celle des autres.

« Trouvez bon que je vous encourage à la parfaite observance de vos règles ; en vérité, c'est une source de bénédictions. Pour moi, j'avoue que les miennes sont un trésor et que j'y trouve tant de bien renfermé qu'il me semble que quand je serais tout seul dans une île au bout du monde, je me passerais de toute autre chose, pourvu que Dieu me fît la grâce de les bien observer. O saintes règles, bienheureuse est l'âme qui a su vous mettre dans son cœur et connaître combien vous êtes avantageuses. »

Mais tout en donnant un but toujours élevé aux âmes qui voulaient le fixer, le prudent directeur savait cependant relever et encourager les plus faibles au milieu des plus puissantes tentations. A Mlle de Bisefranc, qu'il dirige dans le monde, il dira : « Souvenez-vous que votre cœur n'a point de part à tout ce qui vous inquiète... et qu'il demeure au milieu de tant d'attaques aussi pur que si vous n'aviez pas d'ennemis... je me le représente comme un beau cœur d'or au milieu des flammes, où il brille et se purifie d'autant plus que les flammes sont plus ardentes. » (133e lettre).

« Quoiqu'on n'avance pas, écrit-il à une visitandine, à détruire ses passions, on ne laisse pas d'avancer dans l'amour de Dieu en les combattant. C'est à Dieu à détruire mes passions, il le fera quand il lui plaira, mais c'est à moi à les réprimer, et à les empêcher d'éclater et de m'entraîner au mal où elles tâchent de me porter.

« O la grande illusion, ma chère sœur, de s'imaginer qu'on a peu ou beaucoup de vertu selon qu'on a peu ou beaucoup de distractions en ses prières. Ma bonne sœur, quand vous seriez ravie en extase 24 fois le jour, et que j'aurais 24 distractions en récitant un Ave Maria, si j'étais aussi humble et aussi mortifié que vous, je ne voudrais pas changer mes distractions involontaires pour toutes vos extases sans mérite.

« En un mot je ne connais pas de dévotion là où il n'y a pas de mortification; faites-vous une violence perpétuelle, surtout dans l'intérieur ; ne souffrez jamais que la nature soit la maitresse ni que votre cœur s'attache à rien, quoique ce puisse être, je vous canoniserai et je ne vous demanderai pas seulement de quelle manière sont vos oraisons. »

Ceux qui désirent connaître à fond la doctrine spirituelle du Père de la Colombière doivent

lire ses lettres plus encore que ses sermons, elles nous révèlent la bonté de son cœur, le charme de ses conversations, le sérieux de sa direction et cette mortification intérieure qui faisait de ce saint homme un instrument si docile entre les mains de Dieu, et on peut le dire comme un amant passionné de sa souveraine volonté.

Si le Père de la Colombière étendait volontiers l'action de son zèle à tant d'âmes diverses, présentes ou éloignées, ce serait mal le connaître que de penser qu'il ne donnait pas à la duchesse d'York la meilleure partie de son temps, les plus vives flammes de son dévouement.

« Madame la duchesse d'York, écrivait-il, après quelques mois seulement de séjour en Angleterre, est une personne de grande piété. Elle communie presque tous les huit jours, quelquefois même plus souvent, elle fait tous les jours une demi-heure d'oraison mentale ».

L'année suivante, parlant de la mort du premier né de la duchesse, le petit duc de Cambridge, il disait : « Cela a beaucoup affligé tous les catholiques, mais surtout Monsieur le Duc son père et Madame la Duchesse sa mère, qui, néanmoins, ont reçu cette affliction de la manière la plus chrétienne. »

Il aimait à répéter qu'il servait une personne de grand mérite et de piété, vraiment toute à Dieu ; et cependant les difficultés ne devaient pas manquer dans ce remous sans cesse agité d'une Cour volage et corrompue, à une âme éprise de tant de perfection. Il lui fallait ménager la reine sa belle-sœur, toujours un peu ombrageuse et que les désordres du roi aigrissait profondément ; vivre en bonne harmonie avec ses deux belles-filles, les enfants du premier mariage du duc d'York, la princesse Marie, mariée à Guillaume d'Orange, et la princesse Anne, que l'on avait fait élever dans le protestantisme ; se faire pardonner sans faiblesse son attachement à la religion catholique et les espérances de jour en jour plus certaines de sa royauté future ; ne pas perdre de vue les intérêts catholiques, sans trop heurter les susceptibilités des Anglicans, et au milieu des jeux si divers de cette politique et de cette prudence humaine, il lui fallait garder son âme pure et entièrement à Dieu.

C'est dans cette direction difficile que triompha le Père de la Colombière. S'il fut le dernier Jésuite qui parut à la Cour d'Angleterre, on peut dire qu'il y laissa une empreinte longtemps ineffacée.

Il la laissa surtout dans l'âme de sa royale pénitente.

Lorsqu'au mois de janvier 1689 Jacques II et la reine s'enfuirent d'Angleterre et vinrent se réfugier en France, où le roi Louis XIV fit pour les majestés anglaises « des choses toutes divines », selon le mot d'une lettre de l'époque, on eut vite remarqué, dans la nouvelle Cour du château de Saint-Germain, la noblesse, la dignité, l'aisance, la haute piété de la reine exilée.

Mme de Sévigné, toujours à l'affût de tout ce qu'il y avait de nouveau et d'intéressant, le manda aussitôt à sa fille.. En quelques mots vifs et ramassés, elle trace le portrait de cette reine fugitive : « Le Roi paraît vieilli et fatigué, dit-elle; la Reine, maigre et des yeux qui ont pleuré, mais beaux et noirs; un beau teint un peu pâle, la bouche grande, une belle taille et bien de l'esprit. Une personne fort posée, qui plaît fort; tout ce qu'elle dit est juste et de bon sens : tout le monde en est content. » Et le roi Louis XIV, qui admirait son courage dans ses malheurs et la passion qu'elle avait pour le roi son mari, ne craignait pas de renchérir et répétait volontiers à ceux qui l'entouraient : « Voilà comment il faut que soit une reine et de corps et d'esprit, tenant sa Cour avec dignité » Ajou-

tons que cet heureux ensemble de qualités était rehaussé par un sentiment très élevé d'amour de Dieu et de soumission à ses volontés, et tout cela avec une pondération, un savoir-faire que nous aimons à retrouver dans la direction habituelle du Père de la Colombière.

Ce n'est donc pas téméraire d'y voir les résultats de l'influence du saint religieux.

Il ne l'est pas non plus de conjecturer que cette pieuse reine avait été initiée par son confesseur à la dévotion du Sacré-Cœur.

Elle fut en effet une des premières princesses de sang royal qui demanda au Saint-Père l'établissement d'une fête en l'honneur du Cœur de Jésus. — Le 23 mars 1696, elle écrivait au Pape Innocent XII afin d'obtenir l'autorisation pour les monastères de la Visitation de célébrer cette fête, « de préférence, insinuait-elle, le vendredi après l'octave du Santissimo » (Le Saint-Sacrement).

C'était pleinement satisfaire aux désirs du Seigneur; or, de qui les avait-elle connus, sinon du Père de la Colombière?

Au reste, dans son long exil de 30 ans en France, la Reine détrônée d'Angleterre rendit plus d'une fois témoignage à cette singulière influence de son directeur sur toute sa vie.

Elle avouait à la Supérieure de la Visitation de Chaillot, la Mère Croiset, que « depuis le Père de la Colombière auquel elle avait ouvert son cœur, elle ne l'avait fait à personne... qu'elle était naturellement renfermée et que jamais elle n'avait trouvé personne qui lui eût donné des conseils si justes pour la conscience et qui la connût si bien ».

Entre autres avis,« il lui avait fait peser beaucoup la nécessité où elle était de se simplifier dans son intérieur, pour n'avoir qu'un seul regard à Dieu, malgré la multitude des choses qui l'environnaient; qu'elle devait faire moins de regard sur ce qu'elle avait fait que sur ce qu'elle avait à faire, ce qui la rendrait souple et maniable aux ordres de la Providence, que Dieu enfin voulait d'elle cette disposition qui la portait à lui remettre tout elle-même et tout ce qui la touchait pour en disposer à son gré ».

Dans ce simple résumé extrait des mémoires de la Mère Croiset nous trouvons la doctrine familière au Père de la Colombière ; il ne conseillait vraiment aux autres que ce qu'il pratiquait si strictement lui-même.

Avec un pareil directeur, il n'est pas surprenant que la royale pénitente se soit si bien avancée au chemin ardu de la perfection, que le Père

Bourdaloue, qui la voyait assez souvent, ait pu dire d'elle : « Je ne connais personne de si saint, de si digne de vénération ; depuis que je l'ai entendue, je bats ma poitrine et je me dis à moi-même : Cette Reine nous jugera un jour. »

CHAPITRE XXI

**Maladie du Père de la Colombière.
Le complot papiste. — Arrestation
du Père en 1678.**

Tant de travaux si absorbants et si multipliés, joints à une mortification continuelle en toutes choses, devaient, sans qu'il s'en doutât peut-être, miner sourdement les forces du Père de la Colombière.

Il n'y a pas d'apparence, au moins d'après ses lettres, qu'il ait ressenti les premières atteintes de son mal dans le courant de l'année 1677. Il ne parle que de moissons abondantes à récolter, d'espérances à réaliser ; il ne voit dans l'avenir que de nouveaux champs à son apostolat, il n'est pas question de l'amoindrissement de sa santé.

Le seul point noir est la politique extérieure. Vers la fin de l'année 1677 la situation se tend de plus en plus entre la France et l'Angleterre :

on parle même d'une guerre possible... Le Père de la Colombière écrit un peu mélancoliquement à M. Bouillet, curé de Paray, au mois d'octobre de cette année :

« Je pense qu'il n'y a que Dieu qui sache quand je partirai d'Angleterre, et n'attends pas qu'on y songe avant le mois de septembre de l'année suivante. Je suis tout prêt à partir et à m'arrêter. »

Il ne pensait pas en écrivant ces mots que c'était surtout la maladie qui allait tout d'abord l'arrêter.

C'est en février 1678 qu'il dut en ressentir les premières atteintes, c'est au moins à cette date qu'il en parla pour la première fois dans une lettre à la mère de Saumaise.

« Pour ma santé, écrit-il, que vous avez l'air de me recommander si souvent, elle n'est pas assurément bonne. Cependant voici le Carême, et si cela continue, je crains que mes auditeurs ne soient assez mal prêchés. Au reste, la maladie ne me fait guère peur, Dieu merci. La volonté de Dieu soit faite en toutes choses. »

Pour qui sait lire entre les lignes, il semble clair qu'il ne s'agissait pas d'une simple et momentanée indisposition ; la fatigue devait déjà dater. Les hivers sont parfois rudes à Londres ;

nous savons que le premier que le Père passa en Angleterre fut exceptionnellement rigoureux.

La neige tomba si épaisse qu'elle arrêta toute circulation ; les portes des temples étaient obstruées ; et la Tamise gela si fortement qu'au milieu de janvier on organisa des fêtes sur la glace.

Quand le froid ne sévissait pas, c'était l'humidité des brouillards qui pénétrait.

Or, avec ses habitudes de sévère mortification, le Père de la Colombière ne dut pas savoir se défendre du froid... et après cette première confidence sur l'état général de sa santé, il put bientôt préciser la nature de son mal.

En mai 1678, toujours à la Mère de Saumaise, il écrit :

« Il est vrai que je me sens incommodé de la poitrine, qui est un endroit par où je me croyais imprenable.

« On y est fort sujet, en ce pays-ci, à cause qu'on y brûle un charbon de pierre qui fait une méchante fumée ; ce que je sens est encore peu de chose. Je crois que l'étude y contribue plus que toute autre chose extérieure. Comme il faut que je me prépare à de nouveaux sermons pour l'année suivante, il m'est venu en l'esprit que je ferais peut-être mieux de prendre un peu moins de souci, et de me contenter de prépa-

rer en gros ce que j'ai à dire, sans vouloir tout écrire dans la dernière exactitude.

« Je m'en porterais mieux, et peut-être que Notre Seigneur donnera plus de bénédictions à des discours où l'éloquence humaine aura moins de part. »

Le mal, aussi clairement indiqué, ne pouvait guère être enrayé par le soulagement que paraissait vouloir se donner le saint homme.

Il eût fallu un changement radical de climat et d'occupations, un retour vers des cieux plus cléments; il eût fallu surtout moins de rigueur avec lui-même et une prudence humaine qu'il savait recommander aux autres, mais ne voulait pas exiger de sa propre personne.

On marchait donc fatalement à une catastrophe.

Cependant, dans les lettres suivantes à la Mère de Saumaise, le Père ne parle pas de sa santé; mais il resta près de deux mois sans écrire, et le 19 septembre 1678 il envoyait enfin ces quelques mots à la supérieure de Paray.

« Il y a longtemps que je n'ai fait réponse à personne, vous pouvez bien le croire, puisque je ne l'ai pas faite à vous-même.

« La raison de mon silence a été un accident qui m'est arrivé lorsque j'y songeais le moins et

que je me croyais en la meilleure santé. Je commençais à cracher le sang la veille de l'Assomption.

« J'abandonne tout à la Providence.

« Ce qui me fait croire que je serai encore ici quelque temps, c'est qu'il me semble qu'il s'y présente de nouveaux fruits à cultiver et que notre bonne sœur Alacoque ne me parle que de nouvelles fatigues.

« J'ai reçu votre lettre et le papier écrit de sa main, justement le jour que j'avais parlé au médecin, et dans un temps où je me trouvais si abattu et si affaibli, que je me sentais peu capable pour les travaux que je prévois l'année prochaine, et je regardais mon mal comme un effet de la Providence, qui, connaissant l'impuissance où j'étais de soutenir le fardeau, voulait me retirer de ce pays. J'y étais résolu, mais après avoir lu le billet qui, m'ordonnait de ne pas perdre courage pour les difficultés, et qui me faisait ressouvenir qu'on est tout puissant quand on se confie en Dieu, je commençai à changer de sentiment. Et il est à croire que je demeurerai encore ici. »

Il y avait évidemment une conduite toute providentielle dans l'intervention de sœur Marguerite-Marie. Dieu voulait le sceau de la persécu-

tion et presque du martyre pour son fidèle et parfait ami. Il est à remarquer que c'est au moment même où le fameux Titus Oatès arrêtait les derniers plans de sa persécution contre les papistes, et aussi au moment où tout semblait indiquer le départ du Père de la Colombière, que le billet de « la bonne sœur Alacoque » venait dire à l'apôtre languissant et presque découragé: Restez et souffrez davantage. Le Père avait compris ; il resta donc.

Et la souffrance promise par le Maître ne tarda pas à se montrer plus vive, plus pressante et plus mystérieuse.

Un mois à peine après la lettre qui annonçait le premier accident, la Mère de Saumaise en recevait une autre plus alarmante.

« A Londres. — Ma Révérende Mère, depuis que je vous ai écrit, j'ai failli mourir d'un nouveau crachement de sang. J'ai été sur le point de partir pour retourner en France, parce que mes supérieurs d'ici avaient laissé cela à mon choix, et que la plupart des gens me le conseillaient.

« Les médecins m'ont arrêté, en me disant que je n'étais pas en état de faire le voyage et que je pouvais guérir ici. Maintenant, je ne sais ce que Notre Seigneur me prépare, si je dois vivre

ou mourir, rester ici ou m'en retourner, prêcher ou demeurer sans rien faire. Je ne puis ni écrire, ni parler, ni presque prier... la volonté de Dieu soit accomplie. Priez pour moi afin que je m'abandonne sans réserve à sa Providence. »

Certes, il était bien l'heure où Dieu allait faire pratiquer à son serviteur ce terrible « sans réserve », qu'il aimait tant à conseiller aux autres.

Depuis le premier accident du Père de la Colombière, de graves événements s'étaient succédé, empirant chaque jour une situation déjà si angoissante ; c'était franchement la persécution sanglante qui se déchaînait.

Nous touchons ici à un fait vraiment inexplicable de l'histoire d'Angleterre. Aujourd'hui tous les auteurs anglais de bonne foi se demandent comment le roi, le parlement et tant de protestants intelligents et pondérés, ont pu croire au fameux complot papiste au point d'en arriver à la plus cruelle des persécutions.

« L'année 1678, dit l'un d'eux, Hallam, et la dernière session du Parlement furent tristement mémorables par la grande aberration nationale au sujet du complot papiste. »

C'était évidemment un coup monté contre le duc d'York et les catholiques ; pour mieux

amorcer le jeu et tromper la foule, on y voulut mêler les Jésuites.

L'imagination dévergondée d'un être, obscène et répugnant de tous points, organisa en quelque sorte le lugubre scénario de ce drame de sang.

Comme le Père de la Colombière fut une des victimes de cette tragédie sanglante, il est nécessaire d'exposer brièvement la marche et l'explosion du complot; nous en emprunterons le récit aux pages de l'historien anglais Macaulay (traduites par le vicomte de Peyronnet) : nulle plume mieux autorisée que la sienne pour dire la vérité.

« Un certain Titus Oatès, ecclésiastique de l'Eglise anglicane, dont la vie désordonnée et les doctrines hétérodoxes avaient attiré sur lui la censure de ses supérieurs spirituels, obligé d'abandonner son bénéfice, avait depuis lors mené une vie vagabonde et honteuse.

« Il s'était fait passer pour catholique romain, et avait séjourné quelque temps sur le continent dans des collèges de Jésuites anglais. Il y avait sans doute entendu parler fort étourdiment des moyens de ramener l'Angleterre dans le giron de la véritable Eglise.

« Sur ces données premières il s'était composé un monstrueux roman, plus semblable au songe

d'un homme malade qu'à des combinaisons admissibles dans le monde réel. »

Suivent alors, dans l'historien anglais, les détails de cet étrange complot ourdi contre la vie du roi et de tous les honnêtes gens par les Jésuites. On croit vraiment rêver en les lisant. D'après Titus Oatès, le Pape régnant aurait livré le gouvernement de l'Angleterre aux Jésuites anglais; il y avait des ordres authentiques signés, scellés de tous les sceaux de l'Ordre qui en faisaient foi. On devait faire disparaitre le roi par le poignard ou le poison; il paraît même qu'on tirerait sur lui avec des balles d'argent; on devait ensuite brûler Londres; anéantir une flotte sur la Tamise. C'était comme une répétition de la Saint-Barthélemy : à un signal donné chaque catholique massacrerait son voisin protestant. Enfin, c'était une suite de mesures plus invraisemblables les unes que les autres, et l'on ne comprend guère comment l'esprit public ait pu follement s'y prendre et s'y attacher obstinément.

Quand l'étoupe est trop sèche, la moindre étincelle suffit à l'enflammer.

Dans l'état d'excitation où se trouvaient les protestants, la moindre des invraisemblances devenait une réalité menaçante.

En vain le roi, avisé de toutes ces supercheries,

avait-il fait venir Titus Oatès pour l'interroger.

En vain l'avait-il surpris en flagrant délit de fourberie et de mensonge, au point qu'il avait dit à son entourage: « Voilà le plus grand menteur de tous les coquins... »

On ne sait pourquoi, on laissait cet homme libre, agir, circuler, organiser la persécution, faire arrêter les catholiques et semer la terreur autour de lui.

Une de ces arrestations vint tout à coup augmenter l'excitation et porter presque à son comble la haine des protestants.

Un certain sieur Coleman, secrétaire attitré de la duchesse d'York, très en faveur auprès de l'ambassadeur français Barillon, fut emprisonné. On perquisitionna dans sa demeure et on trouva trois sacs de lettres oubliées dans un tiroir. Dans une de ces lettres adressée au Père de la Chaise, on pouvait lire des phrases comme celle-ci :

« Nous avons un grand œuvre à accomplir, la conversion de trois royaumes et par là peut-être la ruine complète de l'hérésie qui règne depuis si longtemps sur les nations du nord. »

Il n'en fallut pas davantage ; ce grand œuvre, c'était le complot.

Et comme le dit sieur Coleman avait brûlé une grande partie de sa correspondance, on

jugea aussitôt que la partie disparue était cent fois plus compromettante, et l'opinion ne fit que s'en émouvoir davantage.

Un autre événement accrut bien autrement l'émotion populaire.

Le 17 octobre, on trouvait sur le bord d'un chemin, dans un fossé, le cadavre ensanglanté d'un magistrat, sir Edmundbury Godefrey, impliqué dans l'affaire du complot. C'est lui qui avait reçu la déposition d'Oatès contre Coleman. « On crut aussitôt aux représailles et à la vengeance des catholiques. La capitale, dit l'historien Macaulay, la nation entière devint furibonde de haine et de crainte ; Londres prit l'aspect d'une ville en état de siège. Les prisons regorgèrent de papistes ; on se prépara à barricader les grandes artères de la capitale ; des patrouilles allaient et venaient dans lesrues... Des canons furent placés autour de Withehall. Les citoyens ne se croyaient en sûreté que s'ils portaient sous leurs vêtements un petit bâton plombé pour briser le crâne des papistes assassins. »

C'était tout ensemble le délire de la haine et de la peur, deux forces qui, une fois déchaînées, ne connaissent plus de frein et mènent aux pires excès.

Cependant, au Palais Saint-James, à part l'émotion bien justifiée causée par l'arrestation du secrétaire Coleman, toutes choses étaient, semblait-il, plus calmes que dans les rues.

Cette arrestation avait dû pourtant vivement toucher le Père de la Colombière, car il s'entretenait presque journellement avec Coleman ; entre onze heures et midi, ils avaient coutume de se voir tous les deux pour traiter des affaires courantes et des intérêts de la Duchesse.

Le Père de la Colombière,désirant sans doute être agréable au secrétaire, avait même pris son neveu, jeune garçon de 13 à 14 ans, pour être son petit valet, pendant quelques mois, et lui apprendre mieux la prononciation anglaise.

Au milieu du désarroi public, la duchesse d'York, s'éloignant temporairement de Londres, s'était rendue en Hollande pour voir sa belle-fille la princesse Marie, mariée depuis peu au Prince d'Orange, et qui attendait son premier enfant.

Le Père de la Colombière était donc seul au Palais, et même c'est vraisemblablement à cette époque et au milieu de ces diverses émotions, qu'il avait eu son second crachement de sang. C'était un solitaire et un malade, à ce double titre évidemment peu dangereux. Sans doute

on avait déjà emprisonné nombre de ses confrères qui attendaient à la Tour ou en d'autres cachots leur jugement et peut-être la mort.

Mais, pour lui, il semblait que son titre d'étranger, sa qualité de Français surtout, la protection avérée de l'ambassadeur Barillon et sa vie toute retirée, exclusivement remplie par les devoirs de son ministère auprès de la duchesse, devait le mettre à couvert de toute persécution ou à tout le moins le faire oublier. Il le pensait sincèrement et on le pensait aussi autour de lui, quand soudainement, dans la nuit du 24 novembre 1678, vers 2 heures du matin, une troupe armée força l'entrée du Palais Saint-James, et vint se saisir du vénérable Père.

Un jeune homme longtemps entouré et secouru de son argent l'avait trahi, dénoncé et obtenait un mandat d'arrêt contre lui.

C'était un Français nommé Olivier du Fiquet.

La race des Judas n'est jamais éteinte.

CHAPITRE XXII

La prison de Kings Bench.
Jugement et condamnation du Père de la Colombière.
Sentence de bannissement.
Le retour en France.
Décembre 1678-Janvier 1679.

De quoi pouvait-on bien accuser le Père de la Colombière, qui pût le faire jeter en prison et le conduire à l'échafaud ?

Les protestants eux-mêmes reconnaissaient qu'il était digne de toute estime, « étant fort dévot, sage et zélé ».

Titus Oatés, si avide du sang catholique, si âpre à rechercher le gain honteux que lui valait chaque dénonciation (il avait déjà touché 47.000 livres) n'avait jamais parlé du Père de la Colombière.

Il fallait, pour mieux ressembler à son Maître, que le saint apôtre fût vendu par les siens.

Il raconte lui-même très succinctement cette trahison et tout ce qui la suivit.

« Je fus accusé à Londres, écrit-il à un de ses frères Jésuites, par un jeune homme du Dauphiné que je croyais avoir converti, et que j'avais, depuis sa prétendue conversion, entretenu durant l'espace de trois mois ou environ. Sa conduite, dont j'avais quelque sujet de me plaindre, l'impuissance où j'étais de lui continuer les mêmes secours, m'ayant obligé à l'abandonner, il crut qu'il se vengerait s'il découvrait le commerce que nous avions eu ensemble. Il le fit et m'imputa en même temps certaines paroles contre le roi et le parlement.

« Comme il savait une partie de mes affaires, il ne manqua pas de me faire de grands crimes du peu de bien que j'avais fait parmi les protestants et me fit même paraître beaucoup plus zélé et plus heureux dans mes travaux que je n'étais effectivement. »

Le Père de la Colombière, très sobre de détails qui auraient pu tourner à sa gloire, n'en dit pas davantage. Mais l'histoire, moins réservée et moins laconique, a ses droits et nous pouvons, grâce aux documents recueillis de côté et d'autre, reconstituer le drame de la trahison.

Olivier du Fiquet, le jeune homme en ques-

tion, rôdait depuis un certain temps autour des salles de la justice, épiant le passage des prisonniers, interrogeant, écoutant, sans cesse à l'affût des nouvelles et peut-être aussi des moyens secrets qui pourraient lui permettre de satisfaire sa vengeance.

Un certain matin de novembre qu'il était dans une salle basse de Westminster, il lui échappa de dire à un autre Français qu'il rencontra : « Le Jésuite de notre pays a bien parlé lui aussi ; il ne croyait pas que tout ceci dût arriver ; s'il avait des ennemis ils lui pourraient bien faire des affaires... »

La curiosité du compatriote fut piquée, il pressa du Fiquet de lui dire ce qu'il savait sur ce Jésuite.

Du Fiquet parla et de telle manière que, soit animosité contre le religieux, soit désir de toucher la prime promise à tout dénonciateur, le compatriote déclara que du Fiquet devait aller tout découvrir aux magistrats et qu'aussi bien, s'il ne le faisait pas, il le ferait lui-même.

Bref, il fut décidé entre eux qu'on rédigerait une série d'accusations et qu'on les ferait signer et confirmer par un autre témoin. Après quelques jours la pièce était effectivement rédigée, le témoin trouvé (il s'appelait Verdier) et la dé-

nonciation avait été faite officiellement au grand chancelier.

Elle renfermait 12 articles, ou mieux 12 chefs d'accusation.

A les lire, on serait tenté de sourire de pitié, si le sourire était de mise en si lugubre tragédie.

« Monsieur la Colombière y était accusé d'avoir eu de fréquents entretiens avec Monsieur Coleman récemment arrêté ;

« Il avait dit au dénonciateur que le Parlement ne serait pas toujours le maître ; que le roi pourrait bien le casser ;

Il avait voulu me faire changer de religion, disait du Fiquet ; il ajoutait que le roi ne m'en empêcherait pas, puisqu'il était catholique dans le cœur.

« Il avait voulu m'envoyer à Paris au Cardinal de Bouillon et au Père de la Chaise.

« Il a reçu dans sa chambre de nombreuses abjurations d'Anglais ou de Français protestants.

« Il envoyait des prêtres en Virginie ; il soutenait quelques filles qui vivaient cachées en religieuses dans un monastère près de Saint-Paul ;

« Il a fait dire la Messe dans des maisons particulières et a porté les sacrements en plusieurs endroits de la ville. »

Et c'était tout.

On se demande en vérité quel de ces griefs d'accusation méritait d'être retenu, pour devenir une cause de jugement, d'emprisonnement et de peine capitale ? Les juges eux-mêmes, malgré leur évidente partialité, ne s'y méprirent pas. — Après le premier interrogatoire et la confrontation avec les accusateurs du religieux, ils reconnurent l'inanité de l'accusation sur sa participation au complot papiste : aussi ne firent-ils pas rappeler l'accusé.

Le Père de la Colombière le nota lui-même dans une lettre écrite à un ami.

« Messieurs du Parlement, dit-il, n'ayant pas trouvé ce qu'ils avaient d'abord espéré, qui était apparemment de graves éclaircissements sur la fameuse conspiration qu'on attribue aux catholiques, ne me rappelèrent point. »

Cependant il ne fallait pas avoir l'air d'avoir fait une fausse manœuvre.

On avait été fort frappé, il est vrai, du calme de l'accusé. Dans le temps qu'il attendait son entrée au tribunal au milieu de la salle toute bourdonnante d'une foule agitée et haineuse, on l'avait vu ouvrir son bréviaire et réciter simplement son office.

On n'avait pas moins été frappé de la clarté et de l'assurance de ses réponses ; tout au plus

retenait-on, entre toutes ces accusations, celle des conversions qu'il avait opérées; mais comme il fallait un jugement et une condamnation, on brusqua l'affaire et, dès le 1er décembre, le marquis de Winchester faisait son rapport à la chambre des Lords, qui concluait à la peine de bannissement du dit la Colombière « hors du royaume et de tous les territoires et domaines de Sa Majesté ».

Le jugement porté, on devait attendre la ratification royale et l'on ramena le Père de la Colombière à la prison de King's Bench.

Or le roi ne se pressait pas ; plus prisonnier lui-même de ses ministres et de son Parlement que ne l'était le Père dans les murs de sa geôle, connaissant la sainteté du religieux, estimant profondément les sentiments de son frère et de la duchesse d'York, il était évident que s'il temporisait, c'est qu'il espérait au milieu de la tourmente que l'on oublierait cette affaire et que peu à peu, la haine se relâchant et la surveillance, on pourrait faire rentrer le détenu au Palais Saint-James. C'était assurément de la bienveillance pour le prisonnier, mais en attendant s'inaugurait pour lui une dure captivité, un véritable martyre. La duchesse d'York, qui s'était justement émue de la violation de son palais et

plus encore de la situation critique faite à son prédicateur, avait dépêché secrètement un de ses chapelains à la prison de King's-Bench pour s'informer de la santé du Père et voir comment on pourrait le soulager.

Le chapelain s'était enquis de ce qu'il pouvait désirer.

Le Père demanda seulement de l'encre et du papier; il voulait écrire deux noms. Mais cela faillit gâter toutes les affaires, créer un nouvel incident et compromettre le visiteur. On s'imagina en effet que ces noms étaient ceux des deux accusateurs du prisonnier. Le chapelain fut sommé de comparaître pour répondre sur ce fait nouveau, ce que voyant, le Père ne demanda plus rien. Il retomba donc dans sa sévère solitude et demeura livré, on peut le dire, le mot n'est pas trop fort, à toutes les horreurs du cachot le plus infect de Londres.

La prison de King's Bench était en effet une sorte de dépôt où l'on entassait hâtivement les prévenus, véritable vestibule du tribunal et de l'échafaud, quelque peu comparable à ce que fut notre Conciergerie lors de la grande révolution. Comme les condamnés ne devaient pas y séjourner longtemps, soit qu'on pressât leur élargissement, soit qu'on hâtât leur mort, on

n'avait guère de délicatesse pour ces passants de quelques semaines, de quelques mois au plus. On les parquait véritablement comme des troupeaux promis à la boucherie ; mauvaise nourriture, air vicié, promiscuité révoltante, quelquefois de la paille seulement pour se coucher, un jour parcimonieusement mesuré, l'infection résultat de l'entassement : tout semblait organisé pour alourdir singulièrement le poids déjà si pesant de ce cruel internement.

Le Père de la Colombière, vu sa situation, fut-il mieux traité ? Il n'y a pas d'apparence qu'on ait fait, pour lui adoucir sa peine, ce qu'on ne faisait pas pour les lords et des nobles catholiques emprisonnés comme lui et pour la même sainte cause.

Il ne se plaignit pas ; bien mieux, les quelques impressions toujours trop brèves qu'il a notées sont toutes à la joie spirituelle et à la reconnaissance, pour l'immense faveur que Dieu lui faisait de boire au calice de Jésus-Christ.

« Je serais bien long, écrira-t-il plus tard en parlant de cette phase douloureuse de sa vie, si je vous disais toutes les miséricordes que Dieu m'a faites en chaque point et presque à chaque moment ; ce que je puis vous dire,

c'est que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'au milieu de cette tempête. »

La nature cependant devait succomber. Après quelques jours de cette réclusion, le Père fut repris par ses crachements de sang ; il fut presque réduit à la dernière extrémité, et comment soigné on le devine aisément en pareil enfer. On dut sans doute avertir en haut lieu de ce nouvel état des choses ; on en prit occasion pour presser le roi de rendre son arrêt. Le 16 décembre, au conseil privé tenu devant Charles II, l'affaire fut de nouveau portée. Le roi acquiesça enfin, et confirma la peine de bannissement perpétuel.

Par une sorte d'atténuation due à l'état si misérable de la santé du prisonnier, on consentit en le délivrant de ses chaînes à ce qu'il fût renvoyé sur parole au Palais Saint-James et on lui donna dix jours — extrême limite — pour se remettre et quitter le royaume.

Un commissaire spécial l'accompagnerait à Douvres et le mettrait lui-même sur le bateau qui devait le conduire en France.

Les dix jours s'écoulèrent donc à Saint-James, au milieu de l'empressement attristé de la cour de la Duchesse.

Le Père de la Colombière n'a rien dit de ce

qu'on fit alors pour lui ni de ce qu'il dut faire pour les autres ; que d'âmes cependant il avait encore à consoler, que de derniers conseils à donner ; il portait au front l'auréole de confesseur de la foi, c'était comme un poids de plus à sa parole.

Le 29 ou le 30 décembre il quittait Londres ; quelques jours après s'embarquait à Douvres et, après un voyage, que rendaient assurément pénible la saison, les difficultés de locomotion et son état de santé, il arrivait à Paris dans les premiers jours de janvier.

Le 16 de ce même mois il écrivait à son provincial, le Père de Camaret :

« Si j'avais eu en Angleterre la liberté de faire passer des lettres en France, j'aurais averti votre Révérence de l'exil auquel j'ai été condamné et peut-être que j'aurais trouvé ses ordres à mon arrivée en cette ville touchant le lieu où je dois me rendre. Comme je ne crois pas qu'il soit à propos que je sois longtemps ici, si je ne reçois pas de lettres de votre Révérence avant le 29 de ce mois, je partirai pour aller attendre à Lyon ses commandements au cas que ma santé me le permette.

« Il me fâche de retourner en la province en un état où, apparemment, je ne pourrai pas

beaucoup travailler de cette année, ayant les poumons fort altérés et si fort susceptibles du chaud et du froid, que je suis retombé deux fois pour avoir fait un peu de contention d'esprit, et une autre fois pour avoir souffert un peu de froid. Néanmoins les médecins d'Angleterre m'ont assuré que l'air de France et les rafraîchissements du printemps me remettraient infailliblement en l'état où j'étais avant le mal. La volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses.

« Je crois qu'au travail de prédication près, je pourrai faire, dès cette heure, tout ce dont vous me jugerez capable. Et si vous voulez même que je me hasarde à prêcher, je n'y sens nulle répugnance. Peut-être que je me flatte dans la pensée que cela pourrait m'incommoder. Je changerai d'opinion dès que je verrai l'ordre de Votre Révérence, et quand il faudra obéir, j'espère qu'avec la grâce de Dieu rien ne me sera impossible. »

(*Lettre 60e.*)

CHAPITRE XXIII

**Retour à Lyon en passant par Dijon et Paray.
Séjour à Saint-Symphorien d'Ozon.
En octobre 1679, le Père de la Colombière
va au collège de la Trinité.**

Cette lettre où le Père de la Colombière dévoile à fond son état d'âme, entièrement détachée et vraiment morte à tout sentiment humain, eut-elle une réponse ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que, conformément à son projet, le Père se mit en route vers la fin de janvier.

Il se disposait à gagner Lyon par petites étapes. La mauvaise saison et sa mauvaise santé ne lui permettant pas de voyager sans arrêt, le premier qu'il fit en ce long itinéraire fut Dijon.

Il descendit au collège des Godrans, chez les Pères Jésuites, et fut reçu comme on recevrait un confesseur de la foi.

Assurément il était heureux de se retrouver

au milieu des siens, lui qui avait été si longtemps privé de toute vie de communauté, mais ce qui l'avait surtout attiré à Dijon, c'était, au monastère de la Visitation, la présence de la Mère de Saumaise.

C'était la première confidente des grandes révélations ; c'était avec elle qu'il avait commencé de traiter de l'importante affaire de la dévotion au Sacré-Cœur. Leurs deux âmes s'étaient forcément unies par un lien très solide ; il aurait pu dire à cette sainte Mère ce que saint François de Sales disait à Mme de Chantal : « Nous nous tenons l'un l'autre ; et nos cœurs, ce me semble, s'entretouchent » dans ce saint mystère de l'amour du Cœur de Jésus.

Dans quel état revenait le Père de la Colombière !.. La Mère de Saumaise, qui s'inquiétait si souvent de cette précieuse santé, dut voir combien ses inquiétudes étaient dépassées par la triste réalité.

Le Père se prêta cependant, malgré sa fatigue, à tout ce qu'on lui demanda. Entretiens particuliers, conférences à la communauté, saintes conversations avec les novices... Il parla autant qu'on le voulut et profita même d'un moment que la Mère de Saumaise s'absenta de la salle où se tenait le noviciat, pour faire l'éloge de

cette digne mère, devant toutes les jeunes religieuses, ajoutant qu'elles étaient bien heureuses d'être conduites par une telle maîtresse, et que, lui même, il faisait grand cas des avis qu'elle lui avait souvent donnés pour la santé de son corps et de son âme. Que n'avait-il suivi les premiers aussi fidèlement que les seconds !

Quand le Père eut passé quelques jours à Dijon, il reprit sa route et se dirigea sur Paray.

On peut facilement supposer avec quelle vénération et quelle joie profonde fut reçu l'ancien supérieur du petit Collège.

Maîtres et élèves ne l'avaient pas oublié. Le Père retrouvait à la tête de la maison un religieux déjà ancien, qu'il avait connu au Collège d'Avignon, le Père Polla, il retrouvait un de ses inférieurs toujours fidèle à son poste de dévouement, le scolastique Jean Carrat, âgé de près de 70 ans, et qui devait mourir cette année même. M. le curé Bouillet, les congréganistes, Mlle de Lyonne, Mlle de Bisefranc, tout ce monde afflua bientôt à la résidence. On peut dire que la ville était toute remuée par le retour du saint religieux. Les deux premiers jours il fut si fatigué qu'il ne put voir à peu près personne, mais soudainement Dieu lui rendit tellement ses forces d'autrefois, que

pendant les dix jours qu'il resta à Paray, il put travailler, converser, recevoir, faire des visites à l'étonnement de tous comme s'il était en parfaite santé.

Et il se rendit à la Visitation : on peut croire s'il en avait la hâte pieuse. Là comme partout ailleurs il trouva « que tout avait bien augmenté ».

Ce qu'il ne dit pas c'est que sa présence était bien nécessaire.

Il y avait en effet quelque chose de douloureusement nouveau dans la situation faite à Marguerite-Marie.

La mère de Saumaise avait quitté l'année précédente la maison de Paray et avait été remplacée par la Mère Greyffié.

Celle-ci, soit que par nature elle fût peu portée à l'extraordinaire, soit qu'elle prêtât un peu trop l'oreille aux préventions de la communauté, avait supprimé tout ce que la Mère de Saumaise avait accordé à la sœur Alacoque. Sous couleur de l'éprouver (et elle pouvait avoir raison), elle lui interdisait les pratiques permises en l'honneur du Sacré-Cœur, et comme la communauté était toujours houleuse au souvenir de la nuit terrible de novembre 1677, pour le bien et la paix générale, la nouvelle supérieure affectait d'humilier sœur Marguerite-Marie.

Ce n'est pas elle qui s'en plaignait, ce fut Notre Seigneur qui se montra irrité qu'on ait supprimé les quelques exercices en l'honneur de son Cœur d'Amour. Il dit à Marguerite-Marie d'en avertir la supérieure.

Evidemment, étant donné la ligne de conduite qu'elle avait adoptée, qui était de ne pas ajouter foi extérieurement à toutes ces révélations, la Mère Greyffié ne tint pas compte de l'admonition. Alors le Maître frappa un grand coup. En quelques heures et presque dans les bras de la supérieure, une jeune religieuse qu'elle aimait particulièrement fut enlevée par un mal mystérieux et qu'on pouvait craindre contagieux. La Mère Greyffié, justement effrayée, avait rendu immédiatement toutes les permissions ; mais elle hésitait encore à croire pleinement à la vérité de toutes les révélations. Elle fut donc bien surprise quand, vers la fin de décembre 1678, Notre Seigneur lui fit demander de ratifier la donation totale que Marguerite-Marie devait faire et signer de tous ses biens au Cœur de Jésus. C'était une sorte de testament. Le Maître avait dit : « Si ta Supérieure ne veut pas le signer, tu le feras ratifier par le Père de la Colombière. »

On ignorait au couvent et à Paray qu'à ce

moment même le Père allait quitter l'Angleterre.

La Mère Greyffié s'était exécutée de bonne grâce. Marguerite-Marie, ravie, avait tout donné, tout signé de son sang et saintement indiscrète dans sa ferveur, en cette fin d'année elle avait profondément gravé sur sa poitrine avec un canif le nom de Jésus. Il lui semblait que son Maître lui demandait cet acte d'héroïque mortification.

Elle en portait donc la plaie encore toute saignante quand le Père de la Colombière arrivait à Paray.

Assurément s'il avait été là, il n'aurait pas permis cet excès de ferveur.

Saint François de Sales, dont il aimait tant à calquer la sage direction, devant l'acte semblable accompli sur elle-même par Mme de Chantal, n'avait-il pas dit à quelqu'un qui lui en parlait : « que quand Mme de Chantal avait fait cela, elle n'était pas sous sa conduite et qu'il ne le lui aurait pas permis ».

Les saints sont forcément excessifs parce qu'ils veulent arriver coûte que coûte à l'amour possédé de leur Dieu. Ils peuvent parfois dépasser les limites et faire, selon le mot même de Notre Seigneur à sa fidèle servante, « des choses

hors de tout raisonnement humain ». Mais ce qui les sauve c'est l'obéissance ; c'est là véritablement la seule marque de la vérité et de la sûreté de leur voie.

Or cette marque ne manqua jamais à Marguerite-Marie.

Le Père de la Colombière, qui la vit longuement au confessionnal, s'en rendit compte, et quand, à côté de cette obéissance, il y a en plus l'humiliation acceptée et même recherchée, la sécurité est complète.

Cette humiliation ne fut pas épargnée à la sœur Marguerite-Marie ; elle rejaillit même sur le Père de la Colombière qui put en prendre sa part, à l'occasion d'une manière d'agir assez étrange de la supérieure.

En effet, comme l'entretien du Père et de sa pénitente au confessionnal avait duré fort longtemps, les langues ayant marché à ce sujet, les plaintes éclaté et l'ancienne jalousie s'étant soudainement réveillée, la supérieure, qui avait cependant permis ces entretiens et qui les désirait même, pour humilier la sœur, crut devoir en public la reprendre sans doute « de ce qu'elle aimait toujours à se singulariser, ne voulant pas avoir la mesure des autres, se croyant plus digne d'intérêt particulier et gênant toute la

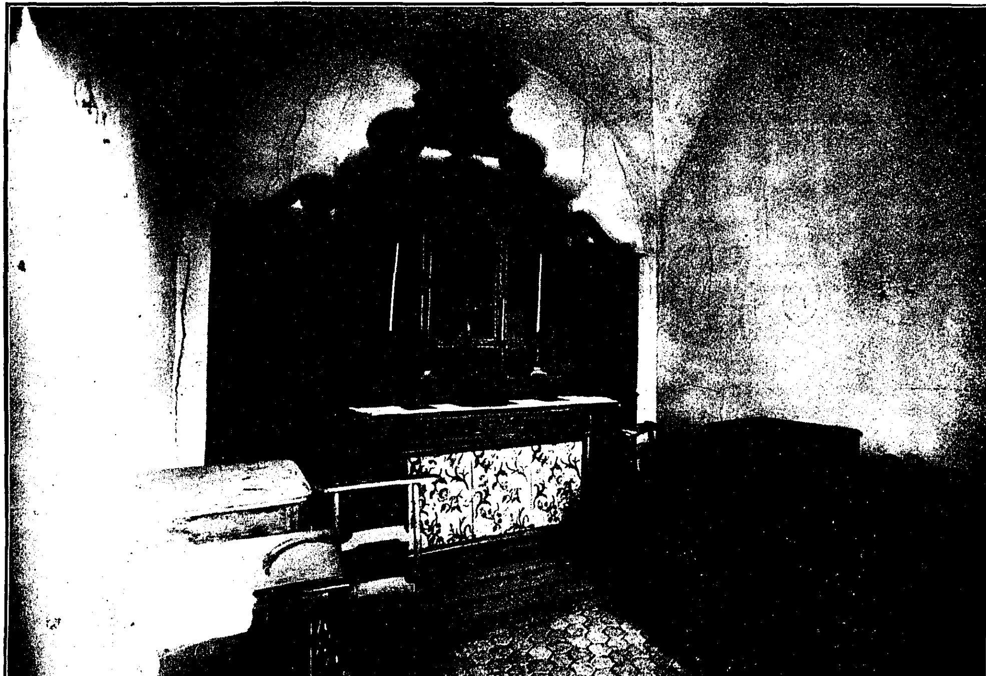
communauté pour sa satisfaction personnelle ».

Marguerite-Marie se tut et le Père de la Colombière aussi ; mais, à la suite de ces divers incidents et après prières et réflexions, il rassura pleinement la Mère Greyffié, lui faisant bien toucher du doigt qu'avec une telle obéissance et une telle humilité dans son inférieure elle n'avait pas à craindre l'illusion ; que si cela venait du démon il serait le premier à se tromper lui-même : et en conséquence, que si elle avait bien fait d'éprouver la sœur, il y aurait maintenant témérité à continuer le même système de répression. Bref, comme jadis à la Mère de Saumaise, il donnait à la Mère Greyffié les mêmes assurances ; Marguerite-Marie était bien dans la vérité.

Cette mission toute secrète accomplie, le fidèle et parfait ami pouvait s'éloigner, il avait fait ce que voulait le Maître.

Il partit en effet et arriva à Lyon le 11 mars 1679.

L'amélioration extraordinaire survenue dans sa santé à Paray-le-Monial ne persista pas. Les jours qui suivirent son arrivée furent mauvais; on pouvait craindre une recrudescence dans la maladie qui le minait. Le Père écrivait laconiquement : « Je me suis trouvé plus mal que je n'avais été depuis mon retour d'Angleterre ». Cependant il se releva plus vite aussi qu'il ne pensait ;



Chapelle du Château de La Colombière, où le Père célébrait la Messe.

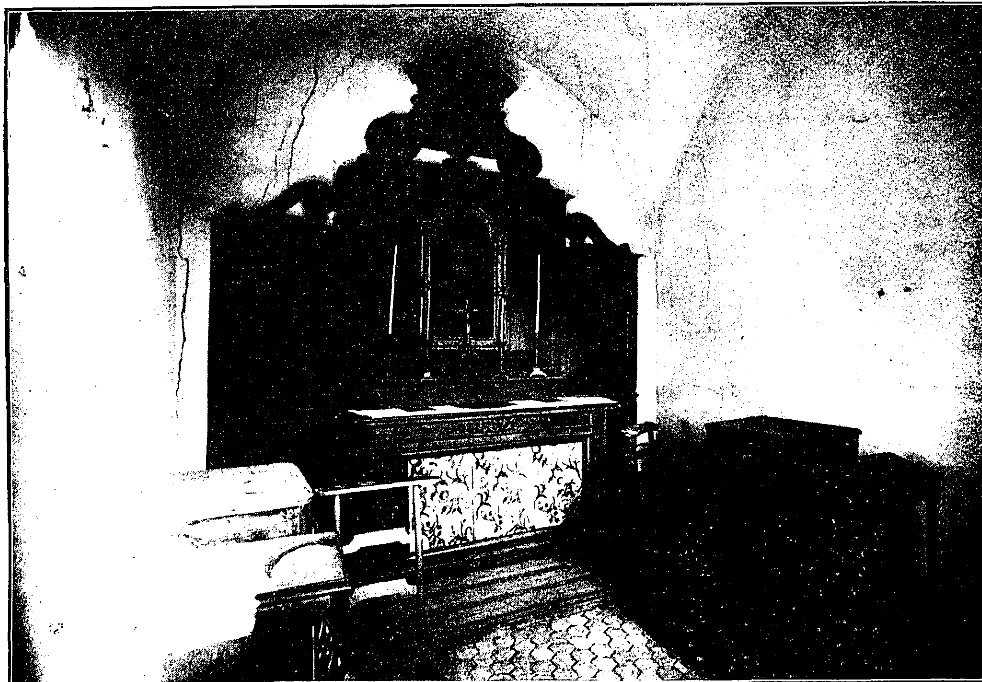
communauté pour sa satisfaction personnelle ».

Marguerite-Marie se tut et le Père de la Colombière aussi ; mais, à la suite de ces divers incidents et après prières et réflexions, il rassura pleinement la Mère Greyffié, lui faisant bien toucher du doigt qu'avec une telle obéissance et une telle humilité dans son inférieure elle n'avait pas à craindre l'illusion ; que si cela venait du démon il serait le premier à se tromper lui-même : et en conséquence, que si elle avait bien fait d'éprouver la sœur, il y aurait maintenant témérité à continuer le même système de répression. Bref, comme jadis à la Mère de Saumaise, il donnait à la Mère Greyffié les mêmes assurances ; Marguerite-Marie était bien dans la vérité.

Cette mission toute secrète accomplie, le fidèle et parfait ami pouvait s'éloigner, il avait fait ce que voulait le Maître.

Il partit en effet et arriva à Lyon le 11 mars 1679.

L'amélioration extraordinaire survenue dans sa santé à Paray-le-Monial ne persista pas. Les jours qui suivirent son arrivée furent mauvais; on pouvait craindre une recrudescence dans la maladie qui le minait. Le Père écrivait laconiquement : « Je me suis trouvé plus mal que je n'avais été depuis mon retour d'Angleterre ». Cependant il se releva plus vite aussi qu'il ne pensait ;



Chapelle du Château de La Colombière, où le Père célébrait la Messe.

et ses supérieurs, espérant que l'air natal ferait plus et mieux que tous les remèdes et tous les médecins, l'envoyèrent passer un temps assez notable à Saint-Symphorien d'Ozon, chez son frère aîné, Humbert de la Colombière.

Le Père, docile en tout aux vues de l'obéissance, y alla avec un compagnon.

Là, dans le calme, le silence, les bons soins et le bon air, il se sentit peu à peu revivre et bien qu'il se déclarât tout honteux de la délicatesse dont on l'entourait et des mauvais exemples que donnait sans doute sa sensualité, il put reprendre assez de forces pour espérer pouvoir remplir, à la rentrée prochaine, un poste quelconque au grand collège de la Trinité.

Quand, songeant à ce long séjour du saint religieux dans sa famille, on visite la petite chapelle un peu à l'écart de la maison, où il disait la messe, on ne peut s'empêcher de reconstituer la scène dans le décor respecté par le temps plus que n'ont coutume de le faire les hommes, et volontiers on se représente le pieux malade à l'autel devant le tableau du Christ en croix : c'était l'image et le modèle ; et plus volontiers encore on le voit dans son action de grâces après le Saint Sacrifice fixant la devise gravée au fronton du rétable : *Soli Deo honor et gloria* .

Elle résumait à merveille l'état spirituel de son âme... il était vraiment la victime de cette gloire à laquelle il immolait la sienne, et c'était bien alors qu'il pouvait s'appliquer ce que sa ferveur lui dictait autrefois :

« Oui, ô mon Dieu, il faut que votre volonté se fasse : voilà l'unique chose nécessaire. Que je meure tôt ou tard d'une maladie ou d'une autre, entièrement purifié ou non, il importe peu, pourvu que je meure au moment de la maladie et dans l'état de perfection qu'il plaira à Notre Seigneur. »

Cependant en cette inaction apparente il ne laissait d'être apôtre quand l'occasion lui en était donnée. C'est ainsi qu'il avait reçu à Saint-Symphorien une visite qui était bien de nature à le consoler : M[lle] de Lyonne, celle qu'il avait dirigée si sûrement et si fermement tout à la fois, vint le voir pour connaître enfin les dernières volontés de Dieu sur sa vocation.

Ces volontés il y avait longtemps que le Père de la Colombière les connaissait... il avait jusqu'alors temporisé ; mais l'heure décisive venait de sonner. En entrant dans la chambre de son vénéré directeur, M[lle] de Lyonne se jeta à genoux disant en tremblant qu'elle voulait tout savoir et qu'elle était prête à tout exécuter.

« Ma fille, lui répondit le Père, si Jésus-Christ vous demandait pour son épouse, lui refuseriez-vous ? — O mon Père ? — Refuseriez-vous cet honneur ? Pourriez-vous refuser ? Or Dieu le veut. »

A ce mot toutes les répugnances de la pauvre enfant s'évanouissent.

« Je le promets, » dit-elle. La longue tentation était vaincue.

Un an encore elle devra batailler contre sa mère qui s'opposait toujours à sa sainte vocation, mais elle est soutenue par son directeur. Il lui écrit : « Pour les difficultés qui se rencontrent à l'exécution, je ne m'en étonne pas. Le démon ne peut pas voir sans dépit les démarches que nous faisons pour nous sanctifier et pour plaire à Dieu. Mais si vous avez du courage et de la résolution, celui qui vous appelle à lui aplanira toutes les voies et vous donnera les forces pour vaincre. »

Mlle de Lyonne eut enfin le courage, et sa mère aussi ; l'année suivante, le 1er mars 1680, elle entrait à la Visitation de Paray-le-Monial.

Notre Seigneur avait répété plusieurs fois à Marguerite-Marie : « Je veux cette âme à quelque prix que ce soit. »

En apprenant cette heureuse nouvelle le Père

de la Colombière écrivit immédiatement à son enfant :

« Je me réjouis extrêmement avec vous de ce qu'il a plu à Notre Seigneur de vous ouvrir sa Maison sainte ; je ne doute pas qu'en même temps il ne vous ait ouvert son Sacré-Cœur pour vous donner place parmi toutes les âmes saintes qui y font leur continuel séjour. »

Avec les beaux jours de la belle saison le Père de la Colombière avait donc pu reprendre assez de forces, espérait-il, pour pouvoir aller travailler au milieu de ses frères.

En octobre 1679 il fut attaché à la maison de la Trinité de Lyon, chargé de la conduite des jeunes gens étudiant en philosophie et confesseur des enfants d'une des congrégations du collège.

Pendant deux ans il va se dévouer obscurément à cette œuvre toute intime. En réalité sa vie va peu à peu s'éteindre comme un flambeau silencieux qui se consume lentement nuit et jour, jetant sa pâle et uniforme clarté autour de lui, à peine remarqué de ceux qui cependant sont éclairés de sa lumière.

C'est un fait qui se reproduit assez souvent dans la vie des saints que ceux qui les entourent ne se doutent pas du trésor qu'ils possèdent.

Nos yeux ne sont vraiment ouverts que sur l'extraordinaire ; la sainteté cachée si précieuse devant Dieu nous échappe, et parce qu'ils font ce que fait tout le monde, les saints, avec lesquels nous vivons, nous paraissent ne faire que ce qu'ils doivent, et pas davantage.

C'était le cas pour le Père de la Colombière au collège de la Trinité.

« Mais le Seigneur, écrivait sœur Marguerite-Marie, prend plaisir de donner un prix inestimable à ses souffrances par l'union avec les siennes, pour les répandre après comme une rosée céleste, sur cette semence qu'il a répandue en tant de lieux et pour la faire croître et profiter en son saint Amour (lettre 10e de Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise).

Et cela suffisait au Père de la Colombière, heureux d'avoir été surtout un grand semeur d'amour et de vérité pour la gloire du Cœur de Jésus.

CHAPITRE XXIV

Derniers travaux. — Recrudescence de la maladie.

Il y a deux sortes de vie cachée, l'une franchement au désert ou dans la cellule fermée d'un cloître ; l'autre s'écoulant simplement à travers le cours ordinaire des choses, se perdant dans le fleuve commun comme un ruisseau sans nom et sans bruit ; celle-ci est peut-être la plus dure à l'amour-propre, car elle n'est soutenue par aucun héroïsme extérieur : mais c'est assurément la plus sûre.

C'est celle que Dieu réserve souvent aux derniers jours de ses meilleurs amis, tellement il est jaloux des dernières teintes à poser sur la toile et des dernières touches à donner à la statue.

Il semble bien que ce fut là, disions-nous, le partage du Père de la Colombière. Tout l'éclat de son talent, toute la gloire attachée à ses di-

vers emplois s'éteignaient doucement et comme naturellement dans l'impuissance d'une maladie qui forcément à cause de la contagion secrète, l'isolait de son entourage ; c'était la mort à l'amour-propre, la perte de soi-même organisée, le silence dernier précurseur de l'oubli des hommes.

Ce serait ignorer le cœur humain et, en particulier, celui si sensible à la gloire du Père de la Colombière, que de ne pas reconnaître qu'il devait en souffrir et en souffrir beaucoup.

Les longues solitudes d'un malade sont nécessairement remplies de retour sur lui-même toujours douloureux. On ne peut oublier ce qu'on a été, et à voir ce que l'on est devenu on n'a plus que des regards angoissés sur l'avenir, qui s'annonce plus terrible encore que le présent. Sans compter qu'il y a une souffrance spéciale et de choix pour une âme active et zélée, de se voir impuissante et forcément délaissée au milieu de l'agitation fiévreuse d'un grand collège comme était celui de la Trinité. Aussi le saint religieux se plaint-il doucement de son état, est-ce bien une plainte ? — à sœur Marguerite-Marie en lui demandant le secours de ses prières.

« Hélas ! lui dit-il, je vis d'une étrange manière... et je sens que le regret que j'en ai et

la plainte que j'en fais, bien loin deme justifier devant Dieu, me rendent encore plus coupable. Il s'élève divers désirs en mon âme d'entreprendre plusieurs choses pour expier mes péchés et pour glorifier notre aimable Maître ; mais, dans l'état où je suis pour ma santé, je crains que ce ne soit des illusions et que Notre Seigneur ne me juge pas digne de rien faire pour son amour. » (Lettre 130e).

« Je ne travaille, dit-il encore, qu'à recouvrer ma santé comme on me l'a ordonné... Je vieillis et je suis infiniment éloigné de la perfection de mon état... Je ne puis parvenir à cet oubli de moi-même, ce qui me doit donner entrée dans le Cœur de Jésus-Christ.

« J'aurais bien envie, dit-il ailleurs, de me remettre en tout au train commun et surtout à une oraison réglée... Comme je suis souvent retombé, je crains que je ne soispas encore suffisamment rétabli et qu'il n'y ait de l'illusion à vouloir reprendre les exercices communs.

« Ce que je trouve bon dans l'état où je suis, c'est une grande abjection soit intérieure, soit extérieure. Je comprends que c'est un trésor inestimable. »

Oui, il le comprenait par la fine pointe de son esprit, qui voulait se perdre totalement dans le

bon plaisir de Dieu ; mais on sent que la nature n'était pas morte et ne voulait pas mourir.

Nous aimons à voir que les saints ont été des hommes comme nous, et que la sainteté n'est pas d'une marque toute faite et sans efforts.

On se la fait à soi-même avec sa sueur, avec son sang.

Le Père de la Colombière y mettait réellement du sien, puisque les fréquents accidents de sa pauvre poitrine délabrée amenaient d'alarmants crachements de sang qui le réduisaient aux extrémités.

Mais, comme il arrive en cette sorte de maladie, il avait de décevantes alternatives de santé, qui lui faisaient croire à un rétablissement. La déception n'en était ensuite que plus amère. Cependant, malgré tout, il s'attachait à la volonté divine, adorait ses impénétrables desseins, et écrivait encore à Marguerite-Marie : « Remerciez Dieu, s'il vous plaît, de l'état où il m'a mis. Je ne sais ce que je serais devenu. Je suis persuadé que c'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercée sur moi. Si j'en avais bien profité elle m'aurait sanctifié. » (Lettre 130e).

Le Père en profitait plus qu'il ne le croyait et en faisait aussi profiter les autres.

Tout malade qu'il était, et souvent épuisé, il

remplit cependant vaillamment son emploi pendant près de deux ans.

Cet emploi consistait à recevoir les jeunes scolastiques Jésuites qui faisaient leur philosophie. Il devait de temps à autre leur parler, recevoir leurs confidences, être à leur disposition pour les confessions et la direction.

En dehors de ce ministère, il confessait les jeunes gens de la congrégation des nobles.

Il n'était plus question pour lui de prédications publiques (1).

Quand ses forces et le temps le lui permettaient, il se traînait jusqu'à la Visitation, près de la place Bellecour, là où était mort saint François de Sales, là où sa sœur était tout d'abord entrée. Une sœur visitandine, la sœur Bonamour, plus de 50 ans après la mort du Père, rappelait encore, non sans émotion, ses visites et les quelques entretiens qu'il avait avec la communauté.

Le reste du temps, et c'était la plus grande

(1) Quelques historiens, entre autres le P. Prat, ont voulu placer à cette époque de la vie du P. de la Colombière la composition d'un certain mémoire pour réfuter les accusations portées par l'évêque de Grenoble, Mgr le Camus, contre le Père de Saint-Just. Le Père en est-il réellement l'auteur ou n'a-t-il été, ce qui serait plus vraisemblable, que le secrétaire de son Provincial ? Comme l'attribution de cet ouvrage n'est pas absolument sûre, nous nous contentons de signaler le fait sans le discuter.

partie de ses journées, était employé à ne rien faire, sinon se reposer, attendre, espérer, prier, se soumettre à la volonté de Dieu.

A la fin des notes de sa seconde retraite spirituelle faite en Angleterre il avait écrit : «Voici des mots qui ne se présentent jamais à mon esprit que la lumière, la paix, la liberté, la douceur et l'amour, ce me semble, n'y rentrent en même temps : Simplicité , Confiance, Humilité, Délaissement entier, Nulle réserve, Volonté de Dieu, mes Règles.»

Aujourd'hui ce n'étaient plus les mots, c'étaient les choses elles-mêmes qui remplissaient ses longues solitudes, il leur faisait bon accueil.

On peut croire cependant que, dans cette inaction douloureuse, il n'oubliait pas ce dont le divin Maître l'avait chargé : faire connaître, apprécier, pratiquer la dévotion au Cœur de Jésus.

Ce n'est pas qu'autour de lui, parmi ses frères, il dût y être fortement encouragé; on n'aime guère les nouveautés, surtout en fait de dévotion: celle-ci paraissait étrange à beaucoup, et à tout le moins les supérieurs eux-mêmes devaient se tenir sur la réserve.

Ce n'est donc que dans des conversations particulières, dans la discrète atmosphère des con-

fidences, que le Père de la Colombière dut tenter son apostolat.

Peut-être trouva-t-il plus d'échos parmi les jeunes gens qu'il dirigeait; en tout cas, par une permission divine, au nombre de ces jeunes religieux il s'en trouvait un, qui dut se remplir plus abondamment que les autres de cette dévotion nouvelle.

C'était le jeune Père Joseph de Galliffet; il buvait à la source: plus tard il deviendra lui-même le fleuve porteur des vaisseaux, le fleuve profond et fertilisateur; ce sera le premier historien autorisé de la dévotion au Cœur de Jésus.

Ainsi Notre-Seigneur préparait l'avenir du culte du Sacré-Cœur par les influences de son fidèle et parfait ami.

En dehors des entretiens discrets où il pouvait insinuer cette dévotion, le Père de la Colombière ne se faisait pas faute d'en parler dans ses lettres de direction.

Toutes celles, ou peu s'en faut, que nous avons des années 1679-1680 et 1681 renferment des allusions, des demandes, des conseils qui tous tendent à faire germer dans les âmes l'amour du Cœur de Jésus.

A Charolles, à Dijon, à Moulins, à Condrieu, que ce soit à sa sœur ou aux différentes supé-

rieures des monastères, c'est toujours les mêmes secrètes objurgations.

« Je vous conseille de communier le lendemain de l'octave du Saint-Sacrement pour réparer les irrévérences qui auraient été commises contre Jésus-Christ, durant tout ce temps de l'Octave, dans tout le monde chrétien. »

Ou encore :

« Je ne vous écris aujourd'hui que pour vous prier de faire faire à toute votre communauté une communion extraordinaire, le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu.

« Je vous assure que ce témoignage d'amour que vous donnerez à Jésus-Christ vous attirera à toutes de grandes bénédictions. C'est une pratique que je vous conseille de garder toute votre vie ; je ne puis à présent vous en dire davantage. »

En une autre circonstance, il ne craint même pas de faire comme un rappel à la piété de la Mère de Saumaise.

« Je me suis resouvenu de ce qui m'a été recommandé à l'égard du vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement, et suis sûr que vous ne l'oubliez pas. »

On le voit, parce qu'il était impuissant à prêcher, le Père de la Colombière ne se jugeait

pas déchargé de la mission qu'il avait reçue de Jésus-Christ : jusqu'au bout il voulait être fidèle.

Et il va l'être d'une façon à laquelle il ne s'attendait pas. Par une disposition toute providentielle, Dieu va le ramener à Paray ; c'est là, au foyer à peine allumé de la dévotion du Sacré-Cœur, qu'il donnera silencieusement au Maître qui les attend les derniers soupirs de sa vie, les derniers battements de son cœur.

Ainsi jette-t-on un peu d'encens sur un feu qui commence pour en faire monter la flamme et le parfum.

CHAPITRE XXV

Retour à Paray. — Sainte Mort du Père de la Colombière.

L'hiver de 1680-1681 se passa pour le malade au milieu de ses jeunes gens, dans la même solitude avec des alternatives de bons et de mauvais jours.

Rien ne semblait pourtant faire prévoir une catastrophe quelconque, quand, le jour de Pâques, le Père de la Colombière fut saisi d'un violent vomissement de sang qui dura trois jours et le réduisit à la dernière extrémité. On crut le perdre. Lui-même s'attendait à l'issue fatale. C'est à grand'peine qu'il revint à un meilleur état... comme on approchait de la belle saison, on pouvait cependant encore espérer quelque amélioration du soleil, des bons soins et d'un air autre que celui de Lyon.

Pour cette fois les Supérieurs pensèrent que l'automne passé à Paray-le-Monial serait favorable au malade.

Ils n'ignoraient pas les souvenirs et les amitiés qu'y avait laissés le Père. Il aurait là, avec une maison de la Compagnie, un décor qui lui était déjà familier et par conséquent il en devait résulter, on aimait à le croire, un bon effet sur l'état général de sa santé.

Savaient-ils tous les liens secrets qui liaient le Père avec la Visitation ? Peu importe ; Dieu, qui le savait, dirigeait toutes choses pour arriver à ses fins mystérieuses.

L'automne est en effet particulièrement doux et tiède dans ce beau Val d'or où se cache Paray, aux bords de sa rivière, entouré de ses murailles, abrité par une colline au milieu des prairies et des grands ombrages.

A peine arrivé, le Père de la Colombière en ressentit un mieux très appréciable.

Lui qui se traînait à peine à Lyon depuis l'accident de Pâques, il put faire quelques promenades. Au reste, comme il arrive dans cette maladie, à part la toux et l'oppression, il ne sentait aucune douleur vive. L'estomac très bon lui permettait de se soutenir ; la tête était libre et quand le temps était doux et beau, il pouvait vivre dehors.

Il en profita pour revoir la sœur Marguerite-Marie et la Mère Greyffié ; il recevait toujours



Emplacement du Collège des Jésuites (1) et de la Résidence (2) où est mort le P. de La Colombière. — Eglise Saint-Nicolas (3).

volontiers des avis de sa pénitente qui paraissait vouloir continuer à lui manifester les volontés secrètes de Dieu, il l'avoue dans une de ces lettres.

« Il y a un mois, écrit-il, qu'étant allé voir la personne dont je vous ai communiqué les lettres, (il s'agit de Marguerite-Marie), elle me dit que Notre Seigneur lui avait dit que si je me portais bien, je le glorifierais par mon zèle, mais qu'étant malade il se glorifiait en moi.

« Néanmoins elle me recommande extrêmement le soin de ma santé, et me conseille de ne plus dire la messe que j'avais dite durant l'octave de saint Xavier; mais de me contenter de communier tous les jours. »

Ceci était écrit en décembre ou au début de janvier. Le Père, depuis plus d'un mois, ne sortait plus de sa chambre; avec les premiers froids et les brouillards très pénétrants dans cette vallée, la faiblesse avait gagné, les accidents s'étaient renouvelés du côté de la poitrine.

Le malade disait dans la même lettre citée plus haut : « Je ne sors point, je ne parle qu'avec peine, quoique d'ailleurs j'aie bon appétit et presque toutes les autres marques de la santé.

« Je n'ai pu encore expérimenter si cet air



Emplacement du Collège des Jésuites (1) et de la Résidence (2) où est mort le P. de La Colombière. — Eglise Saint-Nicolas (3).

volontiers des avis de sa pénitente qui paraissait vouloir continuer à lui manifester les volontés secrètes de Dieu, il l'avoue dans une de ces lettres.

« Il y a un mois, écrit-il, qu'étant allé voir la personne dont je vous ai communiqué les lettres, (il s'agit de Marguerite-Marie), elle me dit que Notre Seigneur lui avait dit que si je me portais bien, je le glorifierais par mon zèle, mais qu'étant malade il se glorifiait en moi.

« Néanmoins elle me recommande extrêmement le soin de ma santé, et me conseille de ne plus dire la messe que j'avais dite durant l'octave de saint Xavier; mais de me contenter de communier tous les jours. »

Ceci était écrit en décembre ou au début de janvier. Le Père, depuis plus d'un mois, ne sortait plus de sa chambre; avec les premiers froids et les brouillards très pénétrants dans cette vallée, la faiblesse avait gagné, les accidents s'étaient renouvelés du côté de la poitrine.

Le malade disait dans la même lettre citée plus haut : « Je ne sors point, je ne parle qu'avec peine, quoique d'ailleurs j'aie bon appétit et presque toutes les autres marques de la santé.

« Je n'ai pu encore expérimenter si cet air

m'est bon, car je ne puis respirer que celui du feu de ma chambre. »

Et pour mieux indiquer l'état de sa faiblesse, il ajoutait : « Il y aura bientôt 5 mois qu'il faut que l'on m'habille et l'on me déshabille, car je ne puis me rendre aucun service à moi-même. »

Cet aveu en disait beaucoup et en laissait entendre bien davantage.

Au silence forcé, à la solitude inévitable se joignait l'impuissance à se servir lui-même.

Pour une âme délicate et sensible cette dépendance est une croix pesante.

Et le saint malade ne craignait pas d'y ajouter encore.

C'est ainsi, quand il s'étouffait en son lit et qu'on l'asseyait sur un fauteuil, qu'il trouvait le moyen d'y prendre la position la plus incommode, ne s'appuyant qu'à peine, et semblant vouloir jusqu'au bout pratiquer la règle qui lui commandait une mortification continuelle en toutes choses.

Il y avait bien aussi pour son cœur et pour son zèle une autre mortification plus subtile et plus pénétrante encore dans le fait même de son séjour à Paray.

Toutes ces œuvres qu'il avait fondées ou dirigées : son collège, la congrégation des hommes,

l'hôpital.,. tous les amis qu'il avait aimés et suivis, forcément il ne les voyait plus que comme autant de choses lointaines et qui s'éloignaient de lui de plus en plus.

Ainsi, quand le vaisseau quitte la terre, le passager voit s'amoindrir à l'horizon tout ce qu'il a laissé sur cette terre presque effacée.

Mais vigoureux jusqu'à la fin dans son espérance, le Père de la Colombière passait à l'avant du navire, et n'ayant plus les yeux ouverts que sur l'Eternité prochaine, il s'enfonçait de jour en jour dans un plus grand et plus profond silence.

« Mon Dieu, s'était-il-dit autrefois, je veux me faire saint entre vous et moi (1). »

L'heure en était venue.

Il savait au reste, pour l'avoir prêché, « qu'une croix secrète est quelque chose de bien précieux ; quand on se plaint en dehors et à d'autres qu'à Dieu, il semble que c'est la fleur de la patience qui s'en va : il n'y a plus de secret et par conséquent le plus doux est perdu » (2).

Avant d'arriver à cet état chronique d'épuisement, le Père de la Colombière avait pu se rendre encore à la Visitation ; une seconde fois, il

(1) Retraite spirituelle

(2) Médit. sur la passion.

revit Marguerite-Marie et ce fut fini. Il avait aussi demandé à voir Mlle de Lyonne entrée depuis un an au monastère ; ils étaient ensemble depuis quelques minutes seulement, quand le souper sonna. Comme mue par un ressort, la sœur de Lyonne se lève et sort pour obéir à la cloche ; le Père aimait trop la règle pour ne pas être ravi de cette ponctualité.

A quelques jours de là, il retourna pour la saluer : « Ma fille, lui dit-il, que j'ai de joie à vous voir enfin épouse de Jésus-Christ. — O mon Père, repartit la religieuse, que Dieu est bon ! » Et ces deux âmes ne surent plus que se dire, tellement l'amour divin les remplissait à les étouffer.

A la résidence, où il s'éteignait lentement, le saint malade n'avait retrouvé ni le Père Polla, remplacé par le Père Bourguignet, ni le frère Carrat, mort il y avait plus de deux ans ; mais les Pères qui composaient la petite communauté l'entouraient de leurs soins les plus attentionnés « jusqu'à l'excès », disait le Père de la Colombière dans une lettre.

Hélas ! ces excès de charité ne semblaient pas pouvoir conjurer le mal.

Le Père Supérieur s'en inquiétait et l'excellent docteur Billet, frère du Père Antoine Billet, que

le Père de la Colombière avait bien connu à Avignon, s'en inquiétait encore davantage.

Il sentait bien que l'air de Paray n'était pas celui qui convenait aux poumons du malade; il avait déjà le sens moderne pour soigner ces terribles maladies de poitrine : « Ce n'est pas assez d'être deux ou trois mois dans un lieu élevé, disait-il, il faut y passer des années entières pour donner à la nature le loisir de se remettre. »

De son côté le Père de la Colombière avait le même sentiment ; il écrivait à son frère : « Je suis très convaincu que je ne me porterai pas mieux ici, et vous savez qu'avant que le médecin qui a bien étudié mon mal se fût déclaré, je vous ai toujours dit que rien ne me soulagerait qu'un air extrêmement vif et subtil ; savoir si celui de Lyon est ce qu'il faut ? J'en doute un peu. Celui de Vienne me paraîtrait bien plus propre. Je remets le tout entre les mains des supérieurs et ne propose ceci que pour garder mes règles. »

Ainsi le souci de ses vœux l'occupait jusqu'au bout.

D'autre part le Père supérieur, qui estimait grandement le saint qu'il avait le bonheur de posséder, n'aurait pas voulu s'en séparer. Cependant, après mûres délibérations, et sur l'avis de

plus en plus pressant du médecin, il se décida à autoriser le départ. Le Père partirait pour Vienne ; son frère, l'archidiacre Floris, chez qui il devait se rendre, vint en effet le chercher. Une voiture bien aménagée avait été commandée, tout était prêt pour le départ qui devait avoir lieu le 29 janvier, fête de saint François de Sales.

Le Père de la Colombière ne voulait avertir personne de son départ ; une exception cependant fut faite pour Mlle de Bisefranc et pour la sœur Marguerite-Marie Alacoque. Dès que celle-ci sut le départ aussi imminent, elle dit à Mlle de Bisefranc d'aller avertir au plus vite le Père de la Colombière de ne pas partir, si cela se pouvait faire sans manquer à l'obéissance.

Une telle démarche, à un tel moment, étonna grandement le Père qui immédiatement fit tenir à Marguerite-Marie un billet, où il la priait de lui faire savoir quelle raison pouvait justifier ce contre-ordre.

La sœur Marguerite écrivit rapidement deux lignes sur un morceau de papier et le fit remettre au Père.

Or ce billet terriblement laconique ne renfermait que ces quelques mots :

« Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie dans ce pays. »

Le voyage fut remis et le billet confié au supérieur, qui ne s'en voulut pas dessaisir, quelques instances que lui fit par la suite la sœur Alacoque qui voulait le ravoir. « Je donnerais plutôt toutes les archives de la maison », riposta le Père.

Il y eut alors sans aucun doute quelques jours d'angoissante attente; qu'allait-il advenir ? Comment la prophétie allait-elle se réaliser ? Le malade et son supérieur devaient être singulièrement perplexes, mais combien aussi, sachant prochaine l'heure du grand amour qui est celle de notre mort, ce saint religieux devait-il disposer tout son coeur au suprême holocauste.

Cependant, considérant que l'obéissance lui conseillait le départ, le Père de la Colombière, malgré l'avertissement reçu, voulut quand même essayer de se mettre en route : il fallait avant tout obéir. Mais soudainement, la veille du jour où il devait partir, une violente fièvre le saisit. C'était la fin qui approchait. Pendant près d'une semaine il fut dévoré par cette fièvre continue. On arriva de la sorte au premier Dimanche de Carême, qui tombait cette année le 15 février ; rien ne semblait pourtant s'aggraver davantage

dans l'état du malade, quand, le soir de ce jour, vers les 7 heures, il fut pris de nouveau d'une très abondante et dernière hémorragie et il expira en répandant ainsi tout son sang. — C'est ce qu'il avait souhaité pouvoir faire un jour pour la gloire de son maître.

Se vit-il mourir ? Quelles furent ses dernières paroles ? De quels amis était-il entouré ? Quels sentiments laissa-t-il paraître ?

On ne sait rien. — Il expira, hôte de passage, dans une cellule de rencontre, en une maison qui n'était pas la sienne, puisqu'il appartenait toujours au collège de Lyon, et au moment où la nuit et le silence enveloppaient la ville; mais il expira tranquillement justifiant par ses derniers instants l'une de ses maximes :

« Il n'y a que ceux qui ont été à Dieu sans réserve qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. »

Le lendemain matin, à 5 heures, Mlle de Bisefranc, avisée de cette mort, courut à la Visitation pour avertir la sœur Marguerite-Marie. Celle-ci se montra très attristée, recommanda de prier pour le repos de cette âme, et se mit elle-même en prière. Pendant ce temps, à la Résidence, on hâtait déjà les funérailles. Il semblait que, même après sa mort, le Père très humble et très caché



La Bénissons Dieu. Eglise où a prêché le P. de La Colombière.

voulût échapper à toute manifestation de trop vive sympathie.

Le 16 février, à 10 heures du matin, l'enterrement eut donc lieu dans la chapelle, et le saint corps déposé au caveau des Pères Jésuites en ladite chapelle.

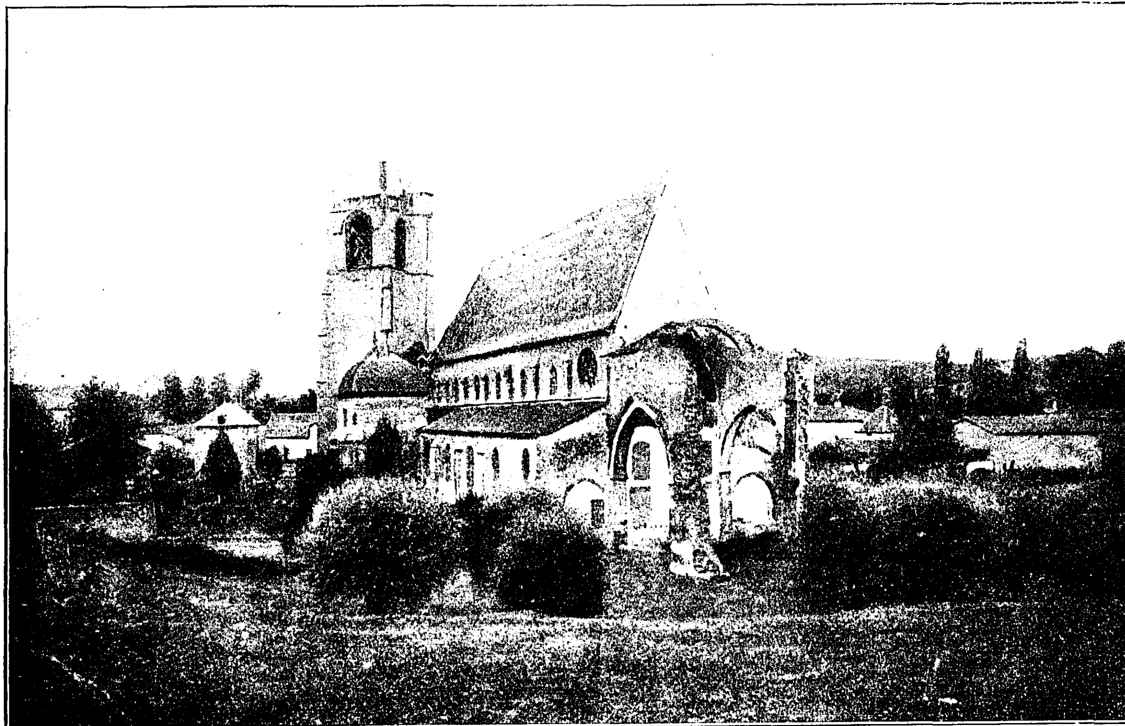
A ce moment précis la sœur Marguerite-Marie montra un visage calme et souriant, et écrivit à Mlle de Bisefranc :

« Cessez de vous affliger, invoquez-le, ne craignez rien, il est plus puissant pour vous secourir que jamais. »

Et comme, dans la journée et les jours suivants, elle ne demandait aucune pénitence extraordinaire pour le repos de l'âme de son vénéré Directeur, à la Mère Greyffié qui s'en étonnait elle répondit simplement : « Ma chère Mère, il n'en a pas besoin, il est en état de prier Dieu pour nous, étant bien placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Seulement, pour satisfaire à quelques négligences qui lui étaient restées en l'exercice du divin amour, son âme a été privée de voir Dieu dès la sortie de son corps jusqu'au moment qu'il fut déposé dans le tombeau. »

Le Père de la Colombière avait 41 ans, il en



La Bénissons Dieu. Eglise où a prêché le P. de La Colombière.

voulût échapper à toute manifestation de trop vive sympathie.

Le 16 février, à 10 heures du matin, l'enterrement eut donc lieu dans la chapelle, et le saint corps déposé au caveau des Pères Jésuites en ladite chapelle.

A ce moment précis la sœur Marguerite-Marie montra un visage calme et souriant, et écrivit à Mlle de Bisefranc :

« Cessez de vous affliger, invoquez-le, ne craignez rien, il est plus puissant pour vous secourir que jamais. »

Et comme, dans la journée et les jours suivants, elle ne demandait aucune pénitence extraordinaire pour le repos de l'âme de son vénéré Directeur, à la Mère Greyffié qui s'en étonnait elle répondit simplement : « Ma chère Mère, il n'en a pas besoin, il est en état de prier Dieu pour nous, étant bien placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Seulement, pour satisfaire à quelques négligences qui lui étaient restées en l'exercice du divin amour, son âme a été privée de voir Dieu dès la sortie de son corps jusqu'au moment qu'il fut déposé dans le tombeau. »

Le Père de la Colombière avait 41 ans, il en

avait passé 24 dans la Compagnie de Jésus.

Que notre vie et notre mort, ô mon Dieu, ressemblent à celles de votre serviteur fidèle et si parfait ami.

Amen.

Avignon, le 4 avril 1922.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE

MARC TEXIER

POITIERS